

PAGES CHOISIES

DE

GUSTAVE NADAUD

La Librairie Stock *nous a autorisés à puiser parmi les Œuvres de Nadaud éditées par elle, pour la composition du présent volume.*

PAGES CHOISIES

DE

NADAUD

PUBLIÉES

AVEC DES FRAGMENTS INÉDITS ET DES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

PAR

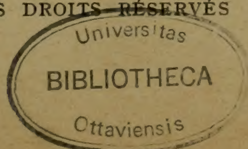
L'ABBÉ J. DE LE RUE

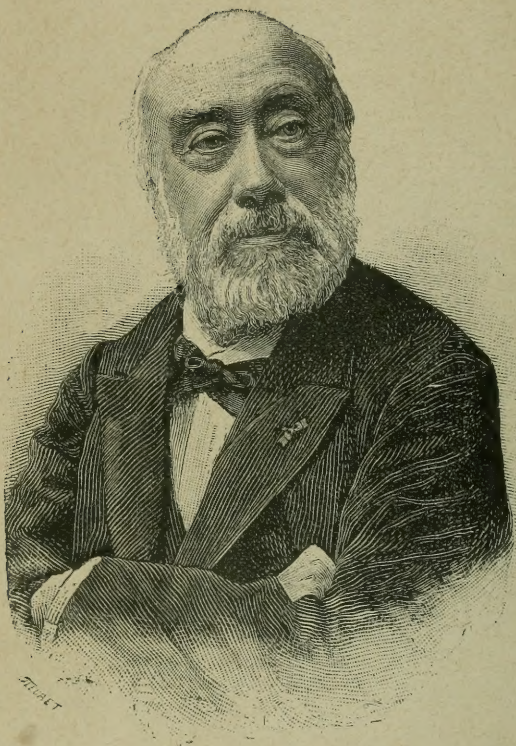
PROFESSEUR AU COLLÈGE LIBRE DE MARCQ-EN-BARŒUL (NORD)

Il faut sous un refrain frivole
Cacher une leçon.
Charme, élève, console
Et vole, vole, vole,
Chanson !

...Sois saine à l'esprit comme au cœur.
Sois la lueur avant-courrière
Du jour qui vient se rapprochant,
Et, s'il se peut, fais-toi prière :
La prière est encore un chant.

SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN, DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
LILLE, 41, RUE DU METZ, 41, LILLE
1923





GUSTAVE NADAUD

représenté à l'âge de 60 ans environ,
d'après un portrait gravé.

INTRODUCTION

Peu de temps après la mort de Nadaud, en conclusion d'une étude sur le chansonnier, le P. Delaporte joignait à un jugement assez sévère un espoir bienveillant : « Nous ne saurions recommander à personne, écrivait-il, les recueils complets de Nadaud. Nous formons des vœux pour un recueil expurgé, choisi, qu'on laisserait impunément entre toutes les mains, sur toutes les tables. Il n'aurait pas de peine à être excellent, mais il est à faire[1]. *» Si l'appréciation était autorisée, le souhait l'était aussi. C'est ce souhait que l'on a retenu et que l'on a tenté de réaliser par cette nouvelle publication.*

A vrai dire, c'était entreprendre une besogne un peu osée. Il est fort critique et même périlleux d'effacer quelque chose dans l'œuvre d'un écrivain qui est un artiste impeccable, un « auteur ». Il faut songer aussi que partout se rencontrent des lettrés qui connaissent par cœur des morceaux entiers de cette œuvre. Il est impossible de laisser tomber tantôt une strophe, tantôt quelques mots et plus loin quelques vers, sans atteindre le poète-chansonnier et ses admirateurs.

Nous avons cependant l'audace de prétendre que Nadaud lui-même n'aurait pas rejeté un pareil procédé. Et nous en avons la preuve dans les retouches légères qu'il fit pour les dernières éditions de ses chansons. Ses livres pouvaient tomber entre les mains de lecteurs cherchant seulement à se former : il entendait bien les respecter d'autant plus qu'ils étaient plus jeunes. Henri de Bornier — qui laissait voir à Nadaud celles de ses œuvres qu'il préférait, — déclare dans une dédicace à sa fille qu'il faut que

« Nos livres puissent sur la table
Aux yeux de tous rester ouverts. »

Nous avons adopté cette maxime du très digne auteur de la Fille de Roland, *et nous avons écarté méthodiquement tout ce qui, dans ce livre, aurait pu seulement inquiéter une âme ou troubler un cœur d'enfant.*

1. *Les Études*, 15 janvier 1894.



L'œuvre de Nadaud serait-elle donc si médiocrement morale ? Assurément non ! Les restrictions que l'on vient de faire pourraient le laisser croire. Or il suffit de reconnaître que ses « chansons légères » furent souvent trop légères et que certaines chansons sentimentales ne peuvent être louées. Et c'est tout. Mais à côté de cela, nous n'aurons aucune peine à démontrer qu'il s'inspira généralement d'une morale très élevée, c'est-à-dire des principes chrétiens. Il fallait qu'il en fût ainsi pour qu'il pût affirmer avec sincérité que son idéal, comme celui de sa chanson, c'est « la vertu qui chante et la raison qui sourit ».

De cette noblesse dans les convictions, la carrière de Gustave Nadaud donne plus d'une cause et aussi plus d'une preuve. Il est bon de rappeler qu'il naquit à Roubaix, le 20 février 1820, dans une région qui se distinguait alors parmi les autres provinces françaises par son esprit de tradition et sa fidélité religieuse. Il y a moins à insister sur son éducation qui se fit à Paris au Collège Rollin ou sur ses débuts littéraires, de 1842 jusqu'à la fin de la Seconde République. Il est déjà plus intéressant d'observer qu'il obtient ses succès les plus éclatants dans les salons du Second Empire, non pas à la Cour, comme on l'a souvent raconté à tort, mais auprès de cette société brillante qui abandonne de plus en plus les maximes des philosophes du XVIIIe siècle pour se tourner vers l'Église. Enfin il importe surtout de retenir la réaction très vive que provoque chez Nadaud son ardent patriotisme, durant la guerre désastreuse de 1870 : dès lors l'idée morale domine nettement le poète et l'artiste. Il ne perdra rien de la délicatesse de sa sensibilité, mais il veut que la chanson, tout à la fois et au même degré, « charme, élève, console ». Déjà, comme infirmier volontaire malgré ses cinquante ans, durant la guerre, il tient, suivant ses propres termes, « à faire, comme il peut, sa petite Sœur de Charité » ; mais c'est en véritable apôtre que plus tard il se rend auprès de Desrousseaux, le chansonnier lillois alors mourant, pour l'amener à recevoir les derniers sacrements. A son tour, le 29 avril 1893, il fait lui-même une fin édifiante, celle d'un catholique tout-à-fait sincère et fidèle [1].

1. Les biographies de Nadaud, courtes ou longues, en France ou même à l'étranger, ne manquent pas. Laissant de côté un grand nombre d'articles biographiques ou anecdo-

Mais il y a mieux encore. Dans cet ordre d'idées ce qu'il y a de plus profond, c'est évidemment l'esprit, et Nadaud l'avait gardé réellement chrétien ; c'est aussi le sens moral qui était chez lui fort aiguisé et pénétrant. De cela, tous ses poèmes et surtout ses chansons apporteront des preuves nombreuses. Et comme ces témoignages seront frappants de netteté et de belle loyauté ! Il suffit en parcourant ses œuvres de ne pas se laisser absorber par le seul charme poétique, et dès lors les manifestations de ce souci religieux se multiplieront sous les yeux.

*Il est piquant déjà, en plein XIX*e *siècle, dans cette génération dont les hommes de lettres sont loin encore d'avoir dépouillé l'esprit voltairien, de relever cette profession de foi synthétique, qui est bel et bien une négation du* déisme *de Rousseau :*

Le premier pas dans la sagesse,
C'est l'amour d'un Dieu *révélé.*
(Ma Philosophie).

Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'un Dieu lointain, abandonnant l'homme à son triste sort :

Un seul maître verse à nos sphères
Le soleil, la vie et l'amour.
Pour les grands il fit la clémence,
Le courage pour les petits ;
A tous il donne l'espérance...
(Les dieux).

C'est bien du Dieu-Providence, *du Dieu infiniment bon qu'il est question. Que de fois le poète fait intervenir la Providence divine ! Il la fait entrer en cause — ce n'est qu'un exemple entre beaucoup d'autres, — à propos d'un bel écuyer, joueur et libertin, qui subit la destinée de l'enfant prodigue. Il s'adresse à lui en ces termes :*

Va, mon fils, dépense, dépense,
Tu subis une dure loi :
La Providence
A ses desseins sur toi.
(Une expiation).

---

tiques, nous citerons seulement: Mgr Masquelier, *Gustave Nadaud,* dans les *Contemporains,* de la Bonne Presse ; — Georges Montorgueil, *Gustave Nadaud, étude biographique,* dans la *Revue encyclopédique,* 1er juin 1893 ; — A. Varloy, *Gustave Nadaud, sa vie et ses œuvres,* en 1 vol. in-16, Daragon, éditeur, 1910. — Parmi les notices purement littéraires, il faut signaler un article de M. Charaux, le professeur de la Faculté libre des Lettres de Lille, dans la *Revue catholique des institutions et du droit* (avril 1895) ; une étude approfondie de M. Joseph Crombé sur le style, le vers, la rime, chez Nadaud, dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Roubaix,* année 1909, tome XXVIII ; etc...

Mais c'est surtout au sujet de la destinée des peuples qu'il s'en rapporte au Dieu-Providence. Contentons-nous ici d'un seul passage :

Mais dites-nous plutôt, grand-père,
Quand les hommes seront meilleurs,...
Quand la fraternité féconde
Unira les peuples flottants.
Dieu, mes enfants, peut seul changer le monde...
Dans cinquante ans.

(Dans cinquante ans).

Ce Dieu bienfaisant, il ne faut pas l'outrager. Nadaud a en horreur le blasphème *et il a sa manière de faire sentir vivement son dégoût, dans cette jolie description :*

Écoutez : l'air s'est alourdi ;
... C'est l'heure, l'heure de midi :
Tout sommeille.
Une cloche, c'est l'Angelus...
Un coup de fouet, puis un blasphème !...
Ah ! n'écoutons plus !

(Les bruits du silence).

Logique avec lui-même, le chansonnier réclame à l'égard de Dieu la prière. *Et ce qu'il réclame, c'est une prière fréquente, continuelle même et d'une sincérité complète. Il la demande ainsi aux enfants :*

La première pensée
A toute heure, en tout lieu,
Doit vous être adressée,
Mon Dieu !

(Solfège poétique et musical).

*Mais il prend à son compte cette maxime, dans l'*Éloge de la vie *:*

Seigneur, vous êtes généreux ;
Je vous bénis et vous implore
De mon couchant à mon aurore.

Et pour être complet, à la prière et à l'adoration, il joint la manifestation d'une pieuse reconnaissance :

Le bon Dieu m'a fait cette grâce,
Et je le bénis en chantant.

(Les pêches de vigne)

Allant encore un peu plus loin, il inflige un blâme à qui oublie

de remercier Dieu. Le poète prêtant l'oreille de la pensée aux voix de la nuit, sous les étoiles qui marchent, écoute les plaintes qui montent de tous les recoins de l'humanité : plaintes surtout de l'ambition politique et requêtes interminables de l'égoïsme privé ; il les recueille, il les note, puis il conclut :

Et pas une action de grâces
Ne s'élevait dans les espaces...

... Et dans ma rêverie austère,
Détachant mes yeux de la terre,
Je les élevai vers les cieux.

(Les voix de la nuit).

Rien d'étonnant à ce que le poète à la sensibilité tendre et au cœur très haut placé associe la prière au sentiment noble de l'amour. Il termine ainsi un entretien avec une personne aimée :

... En m'éloignant, je lui promis
Qu'à l'heure coutumière,
Je dirais ma prière
Et que son nom y serait mis.

(A vos amours).

Et dans cette douce élégie dont la musique présente quelque chose de triste et même d'amer et qu'il intitule la Maison blanche, *il exalte cette sorte d'amour platonique, idéal, précisément parce qu'il mène à Dieu. L'héroïne de ce poème est morte, et cependant, affirme le poète,*

Elle est encor ma jeune fiancée.
Sa lèvre a pris l'angélique sourire
Et je crois l'entendre me dire
En levant un doigt vers le ciel :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Qui ne sentirait que dans un tel cœur, la piété, l'amour à l'égard de notre Dieu si paternel ont été des sentiments tout à fait tendres ? Dieu est un père, et un père qui « ne peut être sévère ». Comme cette vérité est bien exprimée aux enfants, à ces êtres que le poète chérit avec prédilection !

« S'il fait toucher le ciel par les plus petits doigts
Il sait ouvrir l'oreille aux plus petites voix. »

Est-il besoin d'ajouter maintenant que si l'idée de Dieu fut si souvent présente à l'écrivain et au penseur, les autres idées religieuses trouvent place, et même facilement, dans son esprit. L'idée de la mort semble l'avoir constamment poursuivi. L'au-delà est une de ses grandes préoccupations. Le voici qui demande que l'on prie pour les morts ; dans une chanson, un mort, soudain rappelé à la vie, s'exprime ainsi :

Hélas ! je regrette la terre ;
Tous les morts ne sont pas absous.
Priez pour les âmes plaintives ;
Pleurez sur les ossements froids.

(Le treizième convive).

Et ailleurs, évoquant une circonstance plus tragique :

Entends-tu craquer le navire,
Les cordages siffler dans l'air ?
Le mât se courbe vers la mer
Et la voilure se déchire !
Vois-tu les marins à genoux ?
A Dieu recommandons leur âme.
Priez pour eux, priez pour nous,
Notre-Dame !

(Le vent qui pleure).

Ainsi à la prière à Dieu, — qu'admettrait à la rigueur et sans esprit de piété le simple « Déiste », — s'ajoute le recours à la Vierge ; ce n'est plus seulement l'accent de la foi, c'est celui de la confiance religieuse. Le souvenir de Notre-Dame invoquée par le marin en péril revient à propos du petit soldat séparé de sa patrie.

Embrasse bien notre petit,

dit le père du soldat au Cousin Charles.

Pour lui j'ai brûlé plus d'un cierge.
Les soldats n'ont pas assez peur ;
Dis-lui qu'il mette sur son cœur
Cette médaille de la Vierge.

C'est une pensée du même genre que l'on trouve à la fin de ce pur petit-chef d'œuvre qui a pour titre : le Cavalier. *Le poète suppose le Cavalier à la fin d'une journée de bataille :*

Victoire, cavalier, victoire !...
... Sois humain pour ton prisonnier ;
Songe au ciel, écris à ta mère :
Un mot là-haut, un mot sur terre.
Victoire, cavalier !

On ne s'étonnera donc plus si Nadaud fut moraliste autant que poète. Le contraire s'expliquerait à peine. Les idées religieuses que l'on vient de relever entraînent une morale dont le caractère nettement chrétien apparaîtra vite.

Une foule de conseils utiles seraient d'abord à retenir. L'un des plus frappants, qui suppose une délicatesse d'âme qu'on ne trouverait pas à coup sûr chez les devanciers de Nadaud, chez un Béranger ou chez un Pierre Dupont, est celui qui invite à prendre même des précautions lointaines contre le vice qui cherche à s'insinuer :

N'ayez pas l'oreille
A propos félon :
Ouvrez à l'abeille,
Fermez au frelon ;
Le vice pour plaire
Se fait jeune et beau...
Prenez garde au lierre
Qui tuera l'ormeau.

(Le lierre et l'ormeau).

Dans une autre chanson, il ne s'agit plus d'écarter le vice ; on va plus loin. Il faut défendre la vertu qui est sans cesse menacée par la perversité des hommes.

Pardonne au jaloux qui t'observe ;
Bénis le sceptique railleur.
Que toute inimitié ne serve
Qu'à te rendre meilleur
... Fais sortir les fleurs de la fange
Et le diamant du charbon.
Du mal ainsi le bien se venge :
C'est si bon d'être bon !

(Le Cygne).

Il serait facile à la fois et intéressant de montrer que les biographes de Nadaud purent à juste titre attribuer ce petit vers fameux comme devise à l'aimable chansonnier. N'est-il pas curieux aussi d'observer qu'ici, son bon sens souverain lui fait voir que la bonté n'est pas naturelle *chez l'homme, mais qu'elle*

est le résultat d'un effort, et qu'ainsi le sentiment de Nadaud s'oppose bien aux vieilles idées de Rousseau si souvent admises encore chez tant de ses contemporains ?

Avec la même sagesse, il montre que la vertu est aussi le résultat de la prudence. La chasteté de la jeune fille, par exemple, est ainsi mise en relief dans Pudica *:*

... C'est une jeune fille
Qui croît, sous la garde du ciel,
Dans le terrain fécond de la famille
A l'ombre du toit maternel.

Et c'est en vertu de principes tout semblables qu'il donne libre cours à sa tendresse lorsque, dans une de ses chansons les plus exquises, il parle de sa sœur :

Son sourire est un pur cristal
Où se réfléchit notre enfance.
... On se découvre à son aspect ;
Nul regard impur ne la blesse :
Honorée avant la vieillesse,
Elle commande le respect.

(Ma Sœur).

La vraie bonté, *non pas une vague bonté naturelle ou « native », mais une disposition heureuse née du désintéressement et d'une grande énergie, voilà celle qui plaît à Nadaud. La plate et froide bonté d'âme qui n'est que de l'égoïsme mal dissimulé, voilà celle qu'il déteste : aussi, de tous les défauts, celui qu'il condamne le plus, est-ce bien l'égoïsme. Ce « moi haïssable », il le hait, et il l'égratigne à tout propos. Il le prend spécialement à partie dans* Tout est bien *! axiome d'un monsieur qui a bien dîné ; et dans le* Bon ami, *le vieux garçon Gaspard passe en revue la liste des bons amis pour lesquels il prie chaque soir : sa prière est d'autant plus fervente qu'il aime ses bons amis comme lui-même, ce qui veut dire ici : pour lui-même. Écoutez le plutôt :*

Mon Dieu, prolongez leur vie éphémère ;
Ma reconnaissance ici les défend.
Ils ont tous pour moi le cœur d'une mère,
Laissez-les veiller sur leur cher enfant.

Car lorsque Godard, mon vieux camarade,
Devra me quitter, tout bas je me dis :

Où dîneras-tu, cœur triste et malade,
Tous les mercredis et les vendredis ?
. . . .

Gardez-moi toujours ce franc imbécile,
Ce Colas qui fait valoir mon esprit :
Quand il est présent, j'ai le mot facile,
Et grâce à nous deux, tout le monde rit.

Et mon vieux cousin, le curé Permesse,
Qu'il vive longtemps, pour mon plus grand bien !
Quand je suis chez lui, je vais à la messe ;
C'est mon seul moyen d'être un peu chrétien.

Comme il est bon, cet ami Gaspard ! et que de Gaspard il y a en ce bas monde ! Et que de finesse dans ces strophes-là !

Il n'y en a pas moins dans une autre charmante petite pièce, le Petit nombre des Élus. *Et il n'est pas rare non plus le vaniteux, assez égoïste et aveugle, qui conclut sa méditation par ces mots :*

Je ne vois que moi en ce monde
Qui doive aller en paradis.

Voilà bien l'homme rempli de complaisance pour lui-même et dont la suffisance se refuse à recevoir une leçon d'autrui, fût-ce de l'Évangile. C'est là, de toutes les formes de l'orgueil personnel, celle qui répugne le plus au chansonnier, et ce dégoût, on le prend sur le vif dans la Bouche et l'Oreille. *Après une série d'éloges qui ont été écoutés par une oreille grande ouverte, le dialogue prend fin brusquement :*

La bouche disait à l'oreille :
« J'ai guidé Socrate et Numa,
Voulez-vous que je vous conseille ? »
L'oreille se ferma.

Et nous en venons ainsi à reconnaître que voilà un moraliste assez exigeant, malgré son sourire et son indulgence habituelle : la vertu pour lui, c'est une vertu travaillée, une vertu qui s'humilie assez pour se laisser former par les bonnes leçons et les conseils autorisés. C'est, par conséquent, toujours pour la même raison, que la vertu désintéressée, généreuse, sera exaltée et sans cesse proposée. Aucun thème, sans nul doute, ne revient plus souvent que l'appel à la compassion et à la charité.

Ah ! nous pensons trop à nous-mêmes !
Pensons aux malheureux.

(Les Malheureux).

*Il ne s'agit plus ici d'un ou de plusieurs textes à citer, il faudrait renvoyer à des chansons nombreuses, très nombreuses ; il faudrait relire l'*Histoire du Mendiant, *le* Médecin Philopathos, *le* Froid à Paris, Ma Philosophie, *et combien d'autres ! L'égoïsme est la lâcheté par excellence ; le moyen de le combattre est de faire un peu de bien à ceux qui sont moins heureux que nous, conformément au* Conseil *délicat et bref que nous trouvons dans les* Miettes poétiques *:*

N'es-tu pas bien portant ? — Si
— Les malades, penses-y.
N'as-tu pas de bons yeux ? — Si.
— Les aveugles, penses-y.

. . . .

N'as-tu pas un denier ? — Si.
Les indigents, songes-y.

D'où vient cette inspiration si généreuse ? Évidemment d'une religion bien comprise. Nadaud met un jour en scène un vieillard qui ne cesse de « sermonner » ; on sent bien qu'il abuse de ce genre... oratoire, mais on est forcé de reconnaître que ses préceptes sont justes. Il lui donne un nom significatif, — un nom qui montre que pour le poète, morale juste et doctrine chrétienne se confondent :

Il a toujours des maximes
Simples ou sublimes,
Qu'il prend ou qu'il fait :
« Soyez sévère à vous-même,
Aimez qui vous aime
Aimez qui vous hait,
Et plaignez qui vous offense. »
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

(Le Père Chrétien).

A ce petit code de morale et de religion d'après l'œuvre de Nadaud, nous n'ajouterons rien. Il nous semble que les pièces à conviction sont assez nombreuses. Dans ses poèmes, petits ou

grands, nous avons vu l'auteur vanter l'« amour d'un Dieu révélé », chanter sa confiance dans la Providence, proclamer la nécessité de la prière. L'homme qui ajoute à cela le souvenir des morts, le recours à la Vierge, des principes de morale fort clairvoyants pour lutter contre le vice, faire la guerre à l'égoïsme, atteindre la cime de la vraie générosité, cet homme mérite d'être appelé chrétien.

C'est, en apparence, commettre un contre-sens que de mettre ainsi en relief au seuil de cette œuvre si charmante et si vive, des qualités morales nécessairement plus froides, voire plus austères. Nul doute que Nadaud n'eût pris une disposition inverse. A la manière de La Fontaine, il s'en rapportait plutôt au conte pour « faire passer le précepte avec lui ». Mais il est un autre principe de notre grand XVII[e] *siècle qu'en bon classique, ennemi du romantisme mal équilibré, le poète avait adopté avec La Bruyère : c'est qu'un ouvrage pour être jugé bon doit « élever l'esprit et inspirer des sentiments nobles et courageux ». Sans aucun doute, le même souci moral et les mêmes souvenirs religieux ne se retrouvent pas dans toutes les créations du chansonnier. Mais on se plaît à les sentir dans un très grand nombre de morceaux et dans tous ses chefs-d'œuvre. C'est même cette moralité littéraire qui constitue une raison de premier ordre pour qu'on retienne et pour qu'on pratique tant de gracieux poèmes et d'œuvres délicates.*

Nadaud a eu pour prédécesseurs un Béranger, un Désaugiers, un Pierre Dupont ; les générations qui l'ont suivi ont compté de nombreux chansonniers. Dans cette veine assez abondante de la littérature française, il a trouvé des ressources qui lui ont permis de donner à la chanson sa forme et son caractère classiques. Comme l'avait observé de bonne heure Théophile Gautier [1], *il était un véritable chansonnier, tout en restant poète : mais ce n'est pas seulement pour cette raison qu'on revient à lui, à présent, comme au chansonnier classique, c'est, n'en doutons pas un instant, parce qu'il a gardé son équilibre moral, sa sérénité d'origine toute chrétienne, deux qualités sans lesquelles nul auteur moderne n'a pu ni devenir, ni demeurer classique.*

---

1. *Histoire du romantisme*, 3e édition, p. 357. « Après tout, écrivait l'auteur d'*Émaux et camées*, qui refusait cependant à la chanson le titre de poème, Nadaud, quoique poète, est un véritable chansonnier. »



LE NID ABANDONNÉ

(d'après le tableau de Philippe Rousseau)



HISTOIRES ET RÉCITS POÉTIQUES

LE NID ABANDONNÉ.

Dans un jardin du voisinage,
Deux merles avaient fait leur nid ;
Trois œufs furent le témoignage
Du doux serment qui les unit.

Je les ai vus sous ma fenêtre,
De la pointe à la fin du jour,
Couver, trois semaines peut-être,
L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière ;
J'entends leurs cris ; il faut nourrir
Cette jeunesse printanière
Qu'on craint toujours de voir mourir.

Que de soucis et que de joie !
On ne peut rester endormi :
Sans cesse il faut guetter la proie ;
Il faut éviter l'ennemi.

O vertu, tendresse immuable,
O soins constants, travaux passés,
Par quel amour insatiable
Serez-vous donc récompensés ?

Ce matin des cris de détresse
Dans le jardin ont résonné :
Les merles voletaient sans cesse
Autour du nid abandonné.

Sans doute un épervier rapide,
Une couleuvre aux yeux perçants,
Ou des enfants, troupe perfide,
Auront surpris les innocents ?

Non, dès qu'ils ont senti leurs ailes,
Les ingrats ont fui pour toujours,
Avides d'amitiés nouvelles,
Oublieux des vieilles amours.

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.

A quelles cruelles épreuves
Seront soumis les fils ingrats !
L'affection comme les fleuves
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n aimerez jamais vos mères
Autant qu elles vous ont aimés [1].

MA SŒUR.

L'amitié n'est pas aussi tendre ;
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

Pourquoi vous dirais-je son nom ?
Des lettres vous la peindraient-elles ?
Sans doute il en est de plus belles ;
En est-il de meilleures ?... Non !

Elle est pour moi la souvenance,
Le parfum du pays natal ;
Son sourire est un pur cristal
Où se réfléchit notre enfance.

De nos plaisirs, qu'elle confond,
Ma part est toujours la meilleure ;
Le souci léger qui m'effleure
Est pour elle un chagrin profond.

On se découvre à son aspect ;
Nul regard impur ne la blesse :
Honorée avant la vieillesse,
Elle commande le respect.

---

1. Sur ce petit poème qui est l'un de ses plus aimables chefs-d'œuvre, Nadaud ne donne qu'une note très courte, dans les *Commentaires* inédits de ses chansons : « Comme cela arrive assez souvent, ce sont les quatre derniers vers : Allez, enfants, douces chimères, etc..., qui ont été faits les premiers et ont amené tous les autres. »

Elle est mon soutien et mon juge ;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience, ma loi,
Et dans sa bonté mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler,
C'est ma sœur ou bien c'est la vôtre,
Car, que je chante l'une ou l'autre,
Elles doivent se ressembler.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur ;
O vous qui n'avez pas de sœur,
Vous ne pouvez pas me comprendre.

LES RUINES.

Quand le soleil se lève à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,
Parmi le lierre et le gazon,
La ruine.
Le matin, d'un rayon joyeux,
L'éclaire de la base au faîte ;
Le voyageur lève les yeux,
Et s'arrête.

Bravons la ronce et l'églantier ;
Il faut gravir l'âpre sentier
Qui serpente autour de la butte ;
On aime à fouler sous ses pieds
Ces vieux murs, Titans foudroyés,
Orgueilleux encor dans leur chute.

L'œil s'arrête sur ces débris ;
Mais vainement sont-ils meurtris
Par d'impitoyables fougères ;
L'esprit reconstruit le passé ;
Le vieux château s'est redressé
Sur ses souvenirs légendaires.

Les chevaux piaffent dans la cour ;
Le cor sonne ; la meute accourt ;
Le pont s'abaisse ; allons en chasse !
Piqueurs, découplez les limiers ;
Voici venir les chevaliers
Et la châtelaine qui passe.

Ah ! pourquoi le cœur ne peut-il
Renouer de même le fil
Des illusions passagères ?
Ce ne sont pas les châteaux seuls
Qui portent les sombres linceuls
Tissus de mousse et de fougères !

Mais n'entends-je pas une voix
Qui m'apporte au travers des bois,
Une note plaintive et douce ?
Un éclair se fait dans la nuit ;
Tout le passé se reconstruit ;
Arrachons le lierre et la mousse !

Là-bas sont les pays plus doux ;
L'heure a déjà sonné pour nous ;
Il faut partir car le jour baisse.
Dieu nous mesure les instants :
O la jeunesse du printemps !
O le printemps de la jeunesse !

Quand le soleil se couche à l'horizon,
On voit, là-haut, sur la colline,
Parmi le lierre et le gazon,
La ruine.
Le soir pâle et mystérieux
De fantômes peuple l'espace,
Et le voyageur sérieux
Rêve et passe.

ADIEUX A UN AMI.

Ainsi, tu pars, et je demeure
Tout seul dans la maison qui pleure
Un maître absent ;
Ton amitié l'avait peuplée,
Et tu la laisses désolée
En me laissant !

Ainsi passera dans un rêve
L'intimité longue et trop brève
Qui nous unit.
Quand les oiseaux ont pris leurs ailes,
Adieu les amours fraternelles,
Adieu le nid !

Je contemple d'un œil avide
La place qui va rester vide
A mon foyer ;
Nous étions faits pour vivre ensemble,
Et maintenant, vois-tu, je tremble
De t'oublier.

Oh ! non, tu ne pourrais le croire,
N'attristons pas notre mémoire,
Serrons nos fleurs ;
Rappelons-nous ce que nous sommes
Et qu'il ne sied pas à des hommes
De fondre en pleurs.

Gardons une image sereine
De ces jours révolus à peine,
Légers et doux ;
Sachons achever notre ouvrage ;
Ayons ce suprême courage,
Souvenons-nous.

Écoute : il est minuit, j'arrive ;
Tu m'attends, l'oreille attentive,
Près des tisons.
Bientôt la lampe est ranimée,
J'ai pris ma place accoutumée,
Et nous causons.

O gens de bourse et de finance,
Gens plus sérieux qu'on ne pense,
Juifs ou chrétiens,
Que nous vous prêterions à rire
Si quelqu'un pouvait vous redire
Nos entretiens !

Car notre ambition commune
Ne fatigue pas la fortune
Et ses hasards ;
Nous buvons la vieille ambroisie
Que nous versent la poésie
Et les beaux-arts !

C'est au commerce des génies
Que nos âmes se sont unies
D'un doux lien,
Et que béni soit leur empire
Si l'amour du beau nous inspire
L'amour du bien !

Là nous trouvons une patrie,
Nous relevons, toute meurtrie,
La vérité ;
Nous soulevons un coin du voile
Qui nous cache encore une étoile,
L'humanité !

Oh ! n'abaissons pas nos pensées ;
Tenons-les fièrement dressées
Vers les hauts lieux !
Nous nous sommes fait la promesse
De respecter notre jeunesse,
Devenus vieux.

Mais selon notre noble envie,
Rendons conforme notre vie
A nos discours.
Va maintenant où Dieu t'envoie,
Nous avons la moisson de joie
De nos vieux jours.

Vois, je ne répands plus de larmes ;
La vertu vient donner des armes
A ma douleur ;
Mon foyer ne sera pas vide,
C'est là que ton âme réside ;
Je n'ai plus peur.

C'est là que je te garde un temple ;
Sois mon conseil et mon exemple,
Inspire-moi ;
Et si tu reviens, je l'ignore,
Puisses-tu me trouver encore
Digne de toi !

O ma chambre silencieuse,
Le bruit qui vous faisait joyeuse
S'est endormi...
Mais, écoutez, soyez discrète,
Demain nous célébrons la fête
De notre ami !

LA MAISON BLANCHE.

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Vieille chanson, pourquoi viens-tu toujours
M'entretenir de ce fameux dimanche,
Où nous verrons la maison blanche
Qui doit héberger nos amours ?
Je n'en sais rien, et pourtant je te chante :
C'est que le cœur est un clavier vivant ;
Un air joyeux y fait souvent
Vibrer une corde touchante.
Comme, à travers le jour d'une cloison,
On aperçoit un horizon immense,
Ainsi je revois mon enfance
Dans une ligne ou dans un son :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Blanche maison, est-ce un premier amour
Que ton image évoque en ma pensée ?
Oui, ma candide fiancée
Devait attendre mon retour.
J'avais treize ans quand elle en avait douze,
Et nous allions devant nous, ignorant
La distance qui naît du rang
Ou de la fortune jalouse.
Je la quittai : ce fut sans désespoir ;
On m'envoyait là-bas dans un collège.
Adieu pour longtemps, lui disais-je ;
Elle répondit : Au revoir !

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Pourtant un jour, jour gai, jour de printemps,
La ville était dans l'église assemblée,
Et les cloches de leur volée
Frappaient les échos éclatants.
Elle apparut ; sa marche était aisée ;
Je la voyais de loin, j'étais tremblant ;
Elle portait le voile blanc ;
On disait : la belle épousée !
L'orgue chantait avec ses mille voix,
Et moi, caché sous les arceaux gothiques,
Je croyais parmi les cantiques
Entendre le chant d'autrefois :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Un autre jour, jour de deuil, jour d'hiver,
Le glas des morts s'épandait sur la ville ;
Comme une discorde civile
D'un long sanglot il frappait l'air.
Je pénétrai dans la même chapelle :
Elle était là ; mais je ne pus la voir ;
Cette fois son voile était noir.
On disait : Si jeune et si belle !
L'orgue pleurait ; des gémissements sourds
Allaient mourir sous la voûte drapée
Et la lugubre mélopée
Me répétait toujours, toujours :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

Et depuis lors, je la revois souvent ;
Le temps dont rien ne ralentit la course,
Remonte pour nous vers sa source :
Elle vit, et je suis enfant.
Elle est encor ma jeune fiancée ;
Elle s'enfuit dès que revient le jour,
Mais chaque nuit, à son retour,
Reprend l'histoire commencée.
Ses yeux sont d'or et sa voix est de miel ;
Sa lèvre a pris l'angélique sourire,
Et je crois l'entendre me dire,
En levant un doigt vers le ciel :

Nous irons dimanche
A la maison blanche.

LA CHEVRETTE.

Je marchais seul, à l'aventure,
Au plus profond de la forêt,
Devisant avec la nature,
Sans lui demander son secret.

Dans cette double nonchalance
Où sont le corps et l'âme recueillis,
J'aspirais l'ombre et le silence,
Lorsque j'entends, dans les flots du taillis,

Comme un bruissement de rame ;
En écoutant, je distingue des pas
Plus légers que des pas de femme,
Touchant le sol et ne le pressant pas.

Et bientôt je vois apparaître
Deux chevreuils, l'un l'autre suivant ;
Si bien que je pus reconnaître
Une mère avec son enfant.

La chevrette marchait première,
L'oreille ouverte au murmure des bois,
Guidant son fils dans la carrière,
Moi, je restais immobile et sans voix.
Elle ne me vit pas, sans doute,
Où, me voyant, n'en conçut pas d'effroi,
Car cessant de suivre sa route,
Le groupe heureux s'arrêta devant moi.

Et témoin de leur confidence,
Je pus comprendre les avis,
Fruits tardifs de l'expérience
Que donne une mère à son fils.

Elle semblait lui faire entendre
Comme on devient habile à se pourvoir
De feuille saine et d'herbe tendre
Pour le repas et le gîte du soir ;
Comment on saisit dans l'espace
Le moindre son par le vent apporté ;
Comment se dérobe une trace,
Avec quel art un piège est évité.

Puis encore, par quelle adresse
On sait prendre sous les halliers
La piste d'un frère en détresse
Pour donner le change aux limiers!

Je reconnaissais ce langage
Qu'à tout enfant une mère épela ;
Quand tout-à-coup, dans le feuillage,
Un bruit... un homme était aposté là ;
Il se redressa leste et souple.
Muet, glacé, des yeux je le suivis ;
Il visa simplement le couple ;
Deux coups de feu partirent... Et je vis...

Pourtant cet homme était tranquille ;
Aucun instinct bas ou cruel
Sur sa figure juvénile
Ne décelait le criminel.

Son regard n'était pas féroce ;
Ni l'intérêt, ni la brutalité,
N'expliquait ce besoin précoce
D'un attentat froidement médité.
La colère ni la vengeance
N'armait son bras ; il n'avait pas enfin
L'âpre excuse de l'indigence,
Ni le conseil insensé de la faim.

Et je vis se tordant par terre
La chevrette et son jeune faon...
Chasseur, tu n'as donc pas de mère ?
Chasseur, tu n'as donc pas d'enfant ? [1]

LA BRANCHE MÈRE.

Cet arbre frappé du tonnerre,
Avait encore, l'an dernier,
Une branche, la branche mère,
Qui couronnait son front altier
Elle était la moitié du chêne ;
Les rameaux éclos alentour
L'appelaient mère, ou bien marraine,
Fils ou filleuls de son amour.

Une nuit d'automne, la foudre
A touché le vieux chêne au cœur.
La branche s'est réduite en poudre,
Elle est morte en pleine vigueur.
Longtemps a saigné la blessure
Dont l'hiver a séché les pleurs.
Une large et noire fissure
Marque la place des douleurs.

Pour réparer cette lacune,
La nature a fait maints efforts :
Dix branches poussent au lieu d'une ;
Les vivants remplacent les morts.
Nature, vous aurez beau faire,
Bourgeons, vous aurez beau pousser :
Il manque ici la branche mère,
Que rien ne saurait remplacer.

---

1. Les *Commentaires* inédits donnent cette simple note : « Cette chanson a été très peu chantée, mais elle a été dite avec succès par Mlle Samary, du Théâtre français. »
« J'ai un ami à Roubaix, ajoute Nadaud, Vincent Clarisse qui chante plusieurs de mes chansons avec un grand art. Il a beaucoup chanté la *Chevrette*. »

L'OISEAU EN CAGE.

J'écoutais de ma fenêtre
Un oiseau qui fredonnait ;
C'était un merle peut-être,
Ou peut-être un sansonnet.

Il m'éveillait dès l'aurore,
Je l'entendais jusqu'au soir,
La nuit, il chantait encore,
Et je ne pouvais le voir.

Lors, je dis au chanteur sombre :
« Tous les jardins sont fleuris,
Tous les bosquets sont pleins d'ombre,
Pourquoi rester à Paris ?

Ici, la feuille est flétrie
Au premier souffle d'été ;
Va goûter dans ta patrie
L'air pur de la liberté. »

J'en aurais dit davantage ;
Un soupçon vint m'arrêter :
Sans doute il était en cage...
Mais alors, pourquoi chanter ?

LA DEMOISELLE DU CHATEAU.

La demoiselle du château
S'assied pensive à sa fenêtre.
Elle voit les gens du hameau
Monter, descendre et disparaître
Sur les deux versants du côteau.

« Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est Mathurin, le gros fermier :
« Beau temps, dit-il, pour un rentier,
Mais non pour l'avoine en javelle.
Le froment que j'ai récolté
Rapporte moins qu'il a coûté.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le médecin du canton
Monté sur son cheval breton :
« Je vais, dit-il, où l'on m'appelle,
Un jour ici, demain là-bas ;
La fièvre ne pardonne pas.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est la laitière au teint vermeil ;
Elle chemine en plein soleil ;
Son grand chapeau lui sert d'ombrelle.
« Je n'ai vendu que la moitié
De notre lait. C'est grand'pitié.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est un berger menant troupeau :
« Je vais, dit-il, vendre un agneau,
Ce pauvre petit-là qui bêle.
Oh ! voyez-vous le cœur se fend,
Car un agneau, c'est un enfant.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

— « Bonjour, ma bonne demoiselle. »
C'est le vieux curé du pays :
« Je vais chez la mère Louis
Recevoir son âme immortelle.
Elle avait quatre-vingt-trois ans.
Priez pour les agonisants.
Adieu, ma bonne demoiselle. »

Adieu, la bonne demoiselle.
Berthe rentre et pense tout bas
Que chacun travaille ici-bas.
« A quoi suis-je bonne ? dit-elle ;
J'irai voir mes pauvres demain. »
Une voix répond du chemin :
« Merci, ma bonne demoiselle. »

LE BONHOMME SÉRAPHIN.

Dans ma ville de province,
Étant enfant j'ai connu,
Un vieillard petit et mince
Dont le nom m'est revenu.
Il s'habillait à la mode
Des écoliers ; mais enfin
Il était vieux comme Hérode,
Le bonhomme Séraphin.
Et nous disions au collège
Que ses cheveux fins et longs,
Ayant traversé la neige,
Étaient redevenus blonds.

Notre tête est une cage
Faite pour un hôte ailé,
Elle a perdu son usage
Quand l'oiseau s'est envolé.
Dans sa folie ingénue,
Le pauvre vieillard disait
Sa jeunesse revenue :
Est-ce lui qui s'abusait ?
Avec ses traits doux et blêmes
Il inspirait la pitié :
Les petits enfants eux-mêmes
L'avaient pris en amitié.

Tous les jours, quand la cohorte
Des écoliers matineux
Rasait le seuil de sa porte,
Il prenait rang avec eux.
Puis, dans un coin de la classe,
Sans se distraire un moment,
Toujours à la même place,
Il ouvrait son rudiment.
Puis enfin, quand les aiguilles
Marquaient midi, grave et lent,
Il allait jouer aux billes
Ou guider un cerf-volant.

Ainsi d'année en année,
Il suivait le même cours,
Et la classe terminée
Pour lui commençait toujours.
Un matin, le vieil élève
A son banc ne parut pas :

Il avait, comme en un rêve,
Passé de vie à trépas.
Et les enfants de la ville,
Qui le croyaient endormi,
Jusqu'à son dernier asile
Conduisirent leur ami.

Si le ciel, en ma vieillesse,
Devait briser la cloison
Qui tient captive l'hôtesse
Que j'appelle ma raison,
Au moins, dans son inclémence,
Qu'il adoucisse ma fin,
En m'accordant la démence
Du bonhomme Séraphin !
Et parmi la bande folle,
Je veux qu'il me soit permis
De retourner à l'école
Avec mes petits amis.

LA VIGNE VENDANGÉE.

Trois jours le raisin a bouilli
Au sein de la cuve profonde.
Le vigneron lâche la bonde,
Et le vin brûlant a jailli.
Enfants, votre épaule est chargée
Du plus précieux des fardeaux.
Allez ; remplissez les tonneaux ;
La vigne est vendangée.

Laissez faire le vin nouveau ;
Il travaille encore et fermente,
Rejetant sa lave écumante
Et baissant son propre niveau.
Il se purge de nos souillures ;
Comme le cœur loyal et sain,
Il sait repousser de son sein
Les écumes impures.

O vin ! un jour tu partiras
A travers les mers azurées,
Pour porter aux froides contrées,
Un rayon de nos doux climats.
Ainsi, l'œil vif et le pied leste,
S'en vont les voyageurs joyeux :
Ils font, en chantant, leurs adieux ;
C'est la douleur qui reste.

J'ai voulu seul et d'un pas lent
Revoir la vigne dépouillée ;
Une brume froide et mouillée
L'enveloppait d'un crêpe blanc.
C'était une mère privée
Des bruns enfants qu'elle allaitait ;
L'oiseau qui dans les bois chantait
A perdu sa couvée !

Pourquoi faut-il entretenir
La blessure qu'on sait mortelle ?
Toujours une douleur nouvelle
Ramène un ancien souvenir ;
C'est elle encor, mais bien changée :
Nos saisons n'ont pas de retour.
Envolez-vous, mes chants d'amour :
La vigne est vendangée [1].

ANACHARSIS EN FRANCE.

Anacharsis, ressuscité,
Voulut connaître un jour la France,
Pour juger du progrès immense
Qu'a dû faire l'humanité.
Que de bienfaits pour tant de peines !
Et cependant la Grèce... Athènes...

Avant d'arriver à Paris,
Il avait fait le tour du monde :
Il vit que la terre était ronde :
« Que nos pères seraient surpris !
Dit-il ; l'antiquité radote... »
Et pourtant Platon... Hérodote...

Il vit d'énormes monuments,
Acropoles de l'industrie,
Parthénons de cavalerie
Où s'exercent les régiments.
Il vit des dieux faits sur modèle :
Mais Phidias... mais Praxitèle...

---

1. « Depuis l'année 1855, dit Nadaud, dans ses *Commentaires*, je n'ai jamais manqué (excepté l'année de la guerre), d'aller en automne à Cormatin (Saône-et-Loire) chez mes amis Boussin. J'ai eu la douleur de perdre Boussin il y a dix ans [vers 1872]. C'était un homme charmant, un poète, un ami, un disciple de Lamartine.
« C'est chez lui que je fis cette chanson, qui fut chantée à Montceau et dédiée à Mme de Lamartine. »

Il vit plus d'un peintre pareil
Barbouiller des toiles étroites ;
Un autre avait placé des boîtes [1]
Et laissait faire le soleil.
Le dieu du jour lui soit fidèle !
Mais Parrhasius... mais Apelle...

Il suivit la Chambre et les cours,
Il lut des colonnes de prose
Disant toujours la même chose,
Quoique paraissant tous les jours,
Et des harangues par centaines.
Mais Périclès... mais Démosthènes...

Au théâtre il allait le soir
Pour applaudir nos grands artistes ;
Il admirait les machinistes
Et cessait d'entendre pour voir.
La statue était sous le socle ;
Mais Euripide... mais Sophocle...

Il était sensible aux douceurs
Des vers unis à la musique :
Il vit dans maint endroit lyrique
Que les deux sœurs ne sont plus sœurs.
« Je ne suis, dit-il, qu'un barbare,
Mais Anacréon... mais Pindare... »

Par dessus tout il s'affola
Des découvertes de notre âge.
« Être savant c'est être sage,
Disait-il ; le progrès est là.
Tout foyer échauffe et dilate ;
Mais Pythagore... mais Socrate... »

« Eh bien, se dit Anacharsis,
Le monde est-il meilleur ? Peut-être.
Pour en juger, il faudrait naître
Et n'avoir pas vécu jadis.
Tout va, tout marche, tout progresse.
Mais la jeunesse... la jeunesse !... [2] »

---

1. Il s'agit de « boîtes photographiques ». Cette expression fut longtemps employée de préférence au terme *appareil* qui a prévalu depuis.

2. « Cette chanson a eu des fortunes diverses, écrit l'auteur dans les *Commentaires*... *Anacharsis en France* est devenu une de mes chansons préférées. Il y a un grand bonheur dans le retour à la fin de chaque couplet de deux noms qui s'accouplent bien ensemble et qui ont la rime féminine. J'avoue que je mesure un peu l'intelligence de mon public à l'accueil qui est fait à cette chanson. »

LE BARBILLON ET LE BROCHET.

La fable que je vais vous dire
N'est pas pour les intelligents
Qui trouvent dans les bonnes gens
Un menu fretin bon à frire.

Certain barbillon, sans projet,
Passait dans les zônes profondes ;
Il aperçoit entre deux ondes
Un ver de terre qui nageait.

Il n'avait pas vu la ficelle
Qui tenait le pauvre captif ;
Il le mord et se sent au vif
Piqué d'une pointe mortelle.

L'onde a ses rois et ses sujets ;
Ses chasseurs sont toujours en cherche :
Elle a son épervier, la perche ;
Elle a ses aigles, les brochets.

Un aigle... un brochet, veux-je dire,
Voit un poisson qui fait le mort.
« Bon, se dit-il, sans doute il dort,
Ce citoyen de mon empire. »

Il entr'ouvre ses dents de fer,
Prend ses mesures et s'élance ;
Une gueule au bout d'une lance,
Un gouffre sortant d'un éclair !

Le tout ne fit qu'une bouchée ;
L'hameçon tenait au poisson,
Et le poisson à l'hameçon :
La machine fut accrochée.

Le barbeau n'est pas étourdi
Comme le goujon ou l'ablette ;
C'est une raison calme et nette,
Avec un sens approfondi.

Il existe même un adage
Bien connu dans tous les cours d'eau,
Qui dit : « Prudent comme un barbeau » ;
Mais qui ne dit pas de quel âge.

Pourtant le nôtre avait mordu ;
Sa jeunesse était son excuse.
Il cherche une suprême ruse,
Quoique blessé, quoique perdu.

Que faire ? Rester immobile,
Tromper quelque temps le pêcheur,
Souffrir et cacher sa douleur ?
C'est ce qu'il fit... Soin inutile.

Le roi des eaux fit maint effort ;
Sa résistance fut sublime ;
Mais entraîné par sa victime,
Il fut amené sur le bord.

Ainsi se trouvent les extrêmes
Aux mêmes lois assujettis ;
Parfois à croquer les petits,
Les grands se font croquer eux-mêmes.

L'HISTOIRE DE MON CHIEN.

Le héros de la contrée,
C'est Médor, le grand chasseur.
Sa mère était Bigarrée,
Et Misquette était sa sœur.
Il possède allure prompte,
Œil vif et noble maintien.

Ce que je raconte
C'est l'histoire de mon chien.

Viens, Médor, causons ensemble
Ici, mon doux animal ;
Il ne faut pas que l'on tremble
Quand on n'a pas fait le mal.
Donne-moi la patte et monte
Sur ce fauteuil, près du mien.

Ce que je raconte
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, il faut que je dise
Où vous péchez, il le faut :
Vous avez la gourmandise ;
C'est un fort vilain défaut.
Mais tu chasses pour mon compte,
Et tu m'apportes ton bien.

Ce que je raconte
C'est l'histoire de mon chien.

Avec moi, par les campagnes,
Tu chasses dans la saison ;
Au jardin tu m'accompagnes,
Et tu gardes la maison ;
Des amis que je décompt
Tu restes le plus ancien.

Ce que je raconte
C'est l'histoire de mon chien.

Médor, si je fus bon maître,
Tu fus plus fidèle, toi.
J'ai d'autres amitiés, peut-être,
Et tu n'as d'ami que moi.
Vous voyez qu'en fin de compte,
Médor ne me doit plus rien.

Ce que je raconte
C'est l'histoire de mon chien.

LE TOUR DU MONDE.

Paul se prit un jour à songer.
La suite de sa rêverie
Fut un désir de voyager
Qui n'entendait pas raillerie.
Livrant son esprit à la foi
D'une espérance vagabonde,
Il résolut de faire... quoi ?
Le tour du monde.

Il va trouver son médecin,
Un Hippocrate de village,
Pour lui confier son dessein.
« Bien, dit ce docte personnage,

Les anciens l'ont dit avant nous :
Les voyages forment les hommes,
Et nous en avons besoin tous
Tant que nous sommes. »

— Voyons, docteur, causons un peu :
D'abord, où commence le monde ?
— Le monde ? Ici même, parbleu !
Où vous êtes ! La terre est ronde.
— Bravo ! je l'aime autant ainsi ;
Mais où finit le tour du monde ?
— Toujours où vous êtes, ici !
La terre est ronde.

— Soit, dit Paul, je sors par ma cour,
Ou par mon jardin, il n'importe ;
Je saurai que j'ai fait mon tour
Si je rentre par l'autre porte.
— Sans doute, allez toujours tout droit,
Sur une orange ou sur la terre,
Vous reviendrez au même endroit ;
La chose est claire.

— Mais à ce compte, cher docteur,
Si je comprends bien mon affaire,
Je suis le pôle, l'équateur,
Le méridien de ma sphère ;
Je suis le nœud qui réunit
Les cercles terrestre et céleste.
Ici tout commence et finit.
J'y suis, j'y reste. »

Paul eut-il tort ou raison ?
La fortune et les hirondelles
Font leur nid dans notre maison
Lorsque nous courons après elles.
Le bonheur est là sous la main ;
Eh bien, que le ciel nous confonde,
Si nous ne commençons demain
Le tour du monde !

LE MUR.

Depuis que j'abrite ma vie
Derrière le mur de la loi,
Tous mes voisins meurent d'envie
De voir ce qui se fait chez moi.
Toute existence qui se cache
Pour le public a des appas.
Qu'on se le dise et qu'on le sache :
Ce mur est mien ; n'y touchez pas.

Je comprends qu'on veuille connaître
Les habitants d'une maison
Qui n'a ni porte ni fenêtre,
Et qui n'est pas une prison.
On se rassemble, on s'interpelle ;
Les plus hardis disent tout bas :
« Si nous appliquions une échelle ? » —
Ce mur est mien ; n'y grimpez pas.

Les polissons du voisinage
Profitent de notre sommeil
Pour y tracer plus d'une image
Que voit l'aurore à son réveil.
Auteurs de ces basses peintures,
N'arrêtez point ici vos pas ;
Portez ailleurs vos signatures :
Ce mur est mien ; n'y peignez pas.

Bavards, chroniqueurs, journalistes,
Qui savez vous fourrer partout,
Charlatans, médecins, dentistes,
Nouveautés de luxe et de goût,
Chiens perdus, terriers et caniches,
Faiseurs de tours, dresseurs d'appâts,
Apposez plus loin vos affiches :
Ce mur est mien : n'y collez pas.

Pourtant, au fond, je suis bonhomme,
Et si le bruit fait mon effroi,
Je serais désolé qu'en somme
On ne parlât jamais de moi.
Le mur où ma vertu se loge
Est sacré ; mais si vous voulez
L'utiliser à mon éloge,
Touchez, grimpez, peignez, collez.

LE ROI BOITEUX.

Un roi d'Espagne ou bien de France,
Avait un cor, un cor au pié ;
C'était au pié gauche, je pense ;
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espèce adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se prit à rire,
Excepté le roi, qui tout bas
Murmura : « Monsieur, qu'est-ce à dire ?
Je crois que vous ne boitez pas ?

— Sire, quelle erreur est la vôtre !
Je suis criblé de cors ; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre,
C'est que je boite des deux pieds. »

LE FACTEUR RURAL.

La blouse bleue à collet rouge
Qui toujours bouge, bouge, bouge
D'un mouvement égal,
Le grand balancier qui circule,
Régulier comme une pendule,
C'est le facteur rural.

Celui-là n'aura pas la goutte ;
Le matin, il se met en route
Pour revenir le soir
Chargé de journaux et de lettres,
Il fait ses trente kilomètres
Sans un instant s'asseoir.

Il accomplit dans la journée,
Comme la terre, sa tournée,
Par le ciel sombre ou clair.
Indifférent à la souffrance,
Il est le seul homme de France
Qui n'ait pas froid l'hiver.

Par la crotte ou par la poussière,
Il va de maison à chaumière ;
Il arrive au château.
C'est là qu'on puise un peu d'haleine
Dans un broc de vin indigène
Qui ne souffre pas l'eau.

Reprends ta boîte et ton courage,
Il faut arpenter le village.
Monte au vieux prieuré,
Et remets à dame Thérèse
Le mandement du diocèse
Pour Monsieur le Curé.

Voici les paquets d'habitude
Pour le notaire en son étude,
Affiche et mise à prix ;
Le journal de monsieur le maire,
Et pour l'instituteur primaire,
Un livre de Paris.

« Jean, si quelque chose te manque,
Veux-tu voir un billet de banque
Valeur cinquante francs ?
C'est pourtant une fière chance
D'avoir un fils absent qui pense
A ses bons vieux parents. »

« Pour vous, madame l'aubergiste,
Vingt francs de la part de l'artiste
Nourri, logé, blanchi.
— Paul, donne-moi trente centimes ;
C'est un ami des plus intimes
Qui n'a pas affranchi. »

« Pour vous, père La République,
Le soldat vous écrit d'Afrique.
Lisez ça, mon ancien.
— Je ne sais pas lire, c'est triste ;
Mais s'il écrit, c'est qu'il existe ;
S'il existe, il va bien. »

— A vous, Nanon, veuve Granville,
Ce papier timbré de la ville :
C'est du crédit foncier.
Pour une veuve sans défense,
Il n'est de pire connaissance
Qu'un pareil créancier. »

Facteur, prends le sentier, sois preste.
Il faut aller tant qu'il en reste,
Ici, là-bas, plus loin,
A l'autre bout de la vallée,
Jusqu'à la maison isolée
Qui blanchit dans son coin.

Ainsi, dans sa marche éternelle,
Les traits que son carquois recèle
De tous côtés s'en vont.
C'est une boîte de Pandore ;
Ce qu'elle contient s'évapore ;
L'espérance est au fond.

L'ombre s'allonge, le jour baisse.
Le soleil, luttant de vitesse,
Décline à l'horizon.
Il disparaît sous la montagne.
Comme lui le facteur regagne
Sa nocturne maison.

GRAND-PÈRE VOUS N'ÊTES PAS VIEUX.

Vous parlez toujours de votre âge,
Comme si vous aviez cent ans.
Grand-père vous n'êtes pas sage ;
Nous protestons et je prétends,
A voir votre malin sourire,
Votre bouche et surtout vos yeux,
Que tout le monde peut y lire :
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

Vous avez beau hocher la tête,
Nous avons souvent remarqué,
Surtout quand votre barbe est faite,
Que vous n'avez pas abdiqué.
Vous comprenez ce badinage
Qu'ont appelé nos bons aïeux :
« Les égarements du bel âge ».
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

Car enfin, raisonnons ensemble :
A quoi connaît-on un vieillard ?
Son esprit baisse, sa main tremble ;
Il est de trente ans en retard ;
Sans cesse il gourmande, il sermonne ;
Il est triste et sentencieux ;
Il n'est écouté de personne :
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

D'ailleurs votre acte de baptême
Est depuis longtemps périmé.
On reste jeune quand on aime ;
Puis on rajeunit d'être aimé.
Grand-père, vous aimez encore ;
Nous le savons à qui mieux mieux.
Et vous savez qu'on vous adore...
Grand-père, vous n'êtes pas vieux. [1]

DOUCE MAISON

Au printemps, la Nature
Te fait une ceinture
De fleurettes et de gazon.
Ta fenêtre fermée
S'ouvre à la brise aimée,
Maison, maison, douce maison !

En été, la lumière
Intense et matinière
A regret quitte l'horizon.
L'arbre au feuillage sombre
T'abrite sous son ombre,
Maison, maison, douce maison !

1. Cette chanson, qui a été donnée si souvent, a été récitée par Mlle Reichemberg, de la Comédie française. — Les *Commentaires* fournissent cette petite remarque : « Le jeune baron de Mervo (78 ans) a toujours cru que cette chanson avait été faite pour lui. »

En automne s'achève
Le travail de la sève ;
Les fruits mûrissent à foison.
Leur suc qui se condense
T'amène l'abondance,
Maison, maison, douce maison !

En hiver la famille
Se rassemble et babille
Près de la lampe et du tison.
A ce foyer sincère
L'amitié se resserre,
Maison, maison, douce maison !

L'ASCENSION

Le jeudi de l'Ascension
Voilà des vingt et vingt années,
On allait en procession
Sur un versant des Pyrénées,

Les pèlerins voulaient fêter
La croix située à mi-côte ;
Mais plus ils paraissaient monter,
Plus la croix leur paraissait haute.

Quand la troupe en simple appareil,
Marchant nu-pieds et tête nue,
Sur les rochers, sous le soleil,
Au haut du pic fut parvenue,

La croix était montée au ciel,
Et l'on ouït la voix sonore,
La voix de l'ange Gabriel
Qui s'écriait : « Montez encore ! »

On prétend qu'en ce moment-là
Les bras se changèrent en ailes,
Et que la troupe s'envola
Vers les demeures éternelles.

Telle était la tradition
Qu'on m'a contée aux Pyrénées,
Un jeudi de l'Ascension,
Voilà des vingt et vingt années.

L'AÏEULE

Que dit l'aïeule,
Quand elle est seule
Avec Loïs
Fils de son fils ?
« O toi ! ma force et ma faiblesse,
Joie et tourment,
Tu me fais chérir la vieillesse,
Mon doux amant.
Je suis ta servante, ô mon maître,
Heureuse de te voir heureux ;
Tu fais de moi ce que tu veux.
Dépêchons-nous ; bientôt peut-être
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule
Quand elle est seule
Avec Loïs
Fils de son fils ?
« Ils vont disant que je te gâte ;
Sais-tu pourquoi ?
C'est qu'ils arrivent à la hâte
Tous après moi.
Ils savent que je te pardonne
Plus d'un défaut ; ils sont jaloux.
Je réponds : Je sème pour vous ;
Il sera bon si je fus bonne.
Grand'mère ne sera plus là,
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule
Quand elle est seule
Avec Loïs
Fils de son fils ?
« Sois sage, mais pas trop, en somme ;
Songe souvent
Qu'il faudra que tu sois un homme,
Petit enfant !
Mon descendant à barbe blonde
Sera fier avec les puissants,
Bénin avec les innocents,
Et loyal envers tout le monde.
Grand'mère ne sera plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que fit l'aïeule ?
Elle était seule
Avec Loïs,
Fils de son fils.
Tout en berçant l'enfant qu'elle aime
Sur ses genoux,
Le sommeil la prit elle-même,
Profond et doux.
On eût dit qu'elle allait rejoindre,
Avec un ange entre les bras,
Ceux qui sont endormis là-bas...
Mais, quand le matin vint à poindre,
Grand'mère était encore là.
Allons, Loïs, éveillez-la [1] !

LE VIEUX TILLEUL

Il est bien pauvre, ce village
Perdu sur la pente des monts ;
Mais nous l'habitons d'âge en âge,
Et de père en fils nous l'aimons :
Mais là, sur la route prochaine,
Un arbre hardi comme un pin,
S'élève large comme un chêne.
C'est le vieux tilleul du chemin.

L'ancien château tombe en ruines,
Ses grands murs se sont écroulés ;
Mais ses débris font deux usines
Et quatre granges pour les blés.

---

1. « Cette chanson, disent les *Commentaires* inédits de Nadaud, a été mise, ou plutôt remise, ou plutôt démise en musique par Faure. Ce chanteur distingué avait fait sa musique sur le premier couplet et elle n'allait pas avec le dernier. On me demanda de changer les trois derniers vers pour mettre ceux-ci :

Mais quand l'aurore vint à poindre,
Son âme hélas ! n'était plus là.
Allons, Loïs, embrassez-la.

C'était absurde, mais je donnai l'autorisation.
Je m'en suis vengé par l'épigramme suivante :

Ils ont corrigé dans mon manuscrit
Ma petite idée et mon pauvre style.
Ils m'ont tous les deux prêté leur esprit :
Ils me font passer pour un imbécile. »

Et, quand la journée est finie
Aux champs, au métier, au moulin,
Toute la troupe est réunie
Sous le vieux tilleul du chemin.

C'est là que l'heure nous appelle
Pour la prière ou pour le jeu ;
Car nous n'avons pas de chapelle
Et sans curé nous prions Dieu.
Le dimanche, munis d'un cierge,
Nous y allons de grand matin ;
On voit l'image de la Vierge
Sur le vieux tilleul du chemin.

Quand de ses branches élancées
Les mille fleurs parfument l'air,
Par nous elles sont ramassées ;
Les remèdes coûtent si cher !
Nous n'avons pas dans le village
De savant qui parle en latin ;
Le médecin qui nous soulage,
C'est le vieux tilleul du chemin.

Cent fois il fleurit pour nos pères ;
Il fleurira pour nos enfants.
Allez, paysans et bergères,
Danser sous l'arbre de cent ans.
Pas un pauvre ici ne demande
L'aumône en vous tendant la main ;
Passant, déposez votre offrande
Pour le vieux tilleul du chemin.

L'HISTOIRE DU MENDIANT

Jeunes gens qui chantez à table,
Prenez pitié de moi : J'ai faim.
— Non. — Laissez prendre au pauvre diable,
J'ai soif, une goutte de vin.
— Non. — Ma nudité me fait honte ;
J'ai froid. — Allons, c'en est assez !
— Voulez-vous que je vous raconte
Une histoire des temps passés ?

— Ah ! voyons ton histoire ;
Va, nous t'écoutons tous ;
Te croira qui voudra te croire ;
Allons, vieillard, divertis-nous.

Un jour, dans un festin immense,
Les grands du monde étaient assis,
La richesse avec la puissance
De tous temps et de tous pays.
Déjà, dans la noble assemblée,
Le plaisir allait grandissant,
Lorsque, sur la porte ébranlée,
Heurta le bâton d'un passant. »

— Ah ! ah ! la bonne histoire !
Va, nous t'écoutons tous ;
Te croira qui voudra te croire ;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— Alors, une voix lamentable :
« Seigneur de ce lieu, laisse-moi
Prendre les miettes de la table ;
Je prîrai le bon Dieu pour toi.
— Qui donc es-tu ? — Je suis ton frère.
— Toi ? Veux-tu railler, par hasard ?
Je suis l'empereur de la terre,
Et je me nomme Balthasar ! »

— Ah ! ah ! la bonne histoire !
Va nous t'écoutons tous ;
Te croira qui voudra te croire ;
Allons, vieillard, divertis-nous.

— « Et moi, je me nomme Lazare ;
Tu t'en souviendras quelque jour,
Pour le pauvre tu fus avare,
Tu deviendras pauvre à ton tour.
Et vous, les heureux de la terre,
N'avez-vous plus de charité ?
Qui veut soulager ma misère ?
Qui veut couvrir ma nudité ? »

— Ah ! ah ! la bonne histoire !
Va, nous t'écoutons tous ;
Te croira qui voudra te croire ;
Allons, vieillard, divertis-nous.

D'effroi leur âme était saisie :
« Tiens, dit l'un, accepte mon pain.
Prends mes bijoux, dit Aspasie ;
Prends mon manteau, dit saint Martin.
Et lui, sur une ligne étroite
Promenant son bâton fatal :
« Hommes de bien, passez à droite ;
Restez à gauche, hommes de mal ! »

— Ah ! laissez votre histoire ;
Vieillard, asseyez-vous
Venez, venez manger et boire,
Et priez le bon Dieu pour nous [1].

1. L'*Histoire du mendiant*, d'après les *Commentaires* inédits, « a été interdite dans les commencements de l'Empire. Mon ami Édouard Lyon, ajoute Nadaud, fut même mis en prison à Nantes pour l'avoir chantée en public sans autorisation. »



CHANSONS HUMORISTIQUES

LES DEUX GENDARMES

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier,
L'un portait la sardine blanche,
L'autre, le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
Le temps est beau pour la saison. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Phébus, au bout de sa carrière,
Put encore les apercevoir.
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Ah ! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison. —

Brigadier, répondit Pandore
Brigadier, vous avez raison.

La gloire, c'est une couronne
Faite de myrte et de laurier.
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis le météore
Qui vers Colchos guida Jason. —

Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.



LES DEUX GENDARMES

(Dessin de DUPRAY)

Puis ils rêvèrent en silence,
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence :
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :

Brigadier, répondait Pandore,
Brigadier, vous avez raison [1].

LE PETIT ROI

Nous avons dans notre famille
Un petit despote en coquille
Qui nous rend tous
Plus ou moins fous.
Ce mineur nous tient en tutelle ;
Voilà la raison pour laquelle
Nous l'appelons le petit roi.
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi
Qui valons ce que vaut le roi ;
Nous l'appelons le petit roi.

---

1. Les notes sur les *Deux Gendarmes* sont assez nombreuses dans les *Commentaires* inédits ; on ne peut retenir ici que la suivante :

« Je viens de découvrir dans mes papiers (15 juillet 1882) que *les Deux Gendarmes* ont été faits entre Paris et Lyon, le 9 septembre 1852, et il paraît que j'étais en verve ce jour-là, car je trouve à la même date une autre chanson intitulée : *Mes rêves*, que je n'ai pas publiée, sans doute parce que je l'ai trouvée trop peu importante...

...Terminons gaîment.

Il a été ajouté beaucoup de couplets aux *Deux Gendarmes*. Le meilleur à mon sens est celui-ci :

J'ai toujours servi sans réplique
Ceux qui gouvernèrent jadis ;
Napoléon, la République,
Louis-Philippe et Charles X.
J'ai même, il m'en souvient encore,
Conduit Bonaparte en prison.

— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Ce couplet n'est pas de moi ; on m'a affirmé qu'il est de Bastide. »

Il a le teint brun de son père
Et les cheveux blonds de sa mère ;
Vous devinez
Quel est son nez.
Ses yeux sont plus grands que sa bouche,
Et si vifs qu'on le croirait louche :
Qu'il est joli, le petit roi !
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions beaux comme le roi :
Qu'il est joli, le petit roi !

Il a l'étoffe d'un Alcide ;
Ses membres de cariatide
Semblent bâtis
Sur pilotis.
Il bat la nourrice et la bonne
Qui prennent soin de sa personne.
Il est si fort, le petit roi !
Non par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui serions faits comme le roi.
Il est si fort, le petit roi !

Il a quelquefois des manières
Qu'on pourrait appeler princières :
Hier je le vis
Prendre un louis
(C'était dans ma poche peut-être)
Et le jeter par la fenêtre.
Il est si bon, le petit roi !
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui saurions imiter le roi.
Il est si bon le petit roi !

Il a de l'esprit à revendre ;
C'est de sa voix qu'il faut entendre
Les mots plaisants
A double sens
Que nous faisons à son usage,
Et qu'on redira d'âge en âge,
Qu'il a d'esprit, le petit roi !
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui dirions ce que dit le roi.
Qu'il a d'esprit le petit roi !

Il fume comme un petit homme
Une pipe en sucre de pomme,
Se pose sur
Un cheval sûr,
Prend son grand sabre de bataille,
Et met en fuite la volaille.
Qu'il est vaillant, le petit roi !
Non, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui ferions ce que fait le roi.
Qu'il est vaillant, le petit roi !

Un jour, l'espiègle prend ma montre,
Brise le ressort, et me montre
Que l'animal
Est mis à mal.
Il fait la grimace à son père,
Il fait bien pis sur sa grand'mère.
Il est si gai, le petit roi !
Non par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,
Qui plaisantons comme le roi.
Il est si gai, le petit roi !

Si cet enfant n'était pas nôtre,
Je crois qu'il serait comme un autre,
Ni beau, ni laid ;
Et même il est...
Mais chut ! il ne faut pas le dire ;
Ne pouvant mieux, mieux vaut en rire.
Il est charmant, le petit roi !
Et, par ma foi,
Ce n'est pas moi,
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi
Qui voudrions railler le roi.
Il est parfait le petit roi [1] !

1. « Cette chanson, est-il dit dans les *Commentaires* inédits, visait le prince impérial. — L'allusion n'a pas été saisie, ce qui n'a pas empêché ce morceau de réussir. »

AU CHATEAU

Mon Dieu ! Mon Dieu ! comme on s'ennuie
Dans ce magnifique château,
Qu'il vente laid, qu'il vente beau,
Par la sécheresse ou la pluie !...

Comme le biscuit au biscuit
Une heure à l'autre est enchaînée ;
On y dort tant dans la journée,
Qu'on n'y peut plus dormir la nuit.

La vie est uniforme et fade,
Pas un bruit de voix ni de pas ;
On marche sourd, on parle bas :
C'est une chambre de malade.

Les maîtres sont gens sérieux,
Gardiens des vertus domestiques ;
Les jeunes gens y sont antiques,
Et les enfants y naissent vieux !

Le jardin est un mausolée ;
Parfois il y passe un pinson
Qui, surpris de n'ouïr qu'un son,
Écoute et reprend sa volée.

Eh bien, un jour, un jour par mois,
Ce voile de brouillard s'élève ;
La maison sort d'un mauvais rêve ;
Le soleil brille sur les toits.

C'est qu'une brave repasseuse,
Fine de traits, blanche de peau,
Au jour dit, revient au château ;
Celle-là n'est point paresseuse.

Son petit panier sous le bras,
Le premier du mois, elle arrive ;
On a terminé la lessive
Qui sèche dans le pré d'en bas.

Dès qu'elle paraît à la porte,
Il se répand de tout côté
Une bonne odeur de gaîté,
Que le vent du matin apporte.

On chauffe les fers au fourneau ;
On ramasse, on tire le linge :
Le plus maladroit devient singe,
La plus lourde se fait oiseau.

Le fil sur le coton s'entasse.
Toinon par-ci ! Toinon par-là !
Tordez ceci, pliez cela !
Et Toinon repasse, repasse.

De cet atelier en rumeur
Sort une activité féconde :
Pour faire travailler le monde,
Rien de tel que la bonne humeur.

Toinon chante que c'est merveille,
D'un timbre si clair et strident,
Qu'on croit avoir, en l'entendant,
Une vrille dans chaque oreille.

Cette expansion attendrit
Le cœur des châtelains eux-mêmes ;
On voit sur leurs visages blêmes
Comme une ride qui sourit.

Ils trouvent leur jardin superbe
Et leurs grands salons étouffants.
Les enfants, comme des enfants,
Se prennent à jouer sur l'herbe.

C'est trop de plaisirs à la fois.
Mais combien l'heure est fugitive !
Demain viendra ; demain arrive....
Au revoir, Toinon, dans un mois !

LA PLUIE

Il pleut, il pleut, et je m'ennuie ;
Pourquoi cela ? Je n'en sais rien.
On a trop médit de la pluie ;
Acceptons le temps comme il vient.
J'entends un paysan me dire
Qu'il pleut des écus de cent sous.
Il est heureux ; laissons-le rire.
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut, c'est un orage ;
Tant mieux, il finira plus tôt.
La pluie est ce vieux personnage
Qui souffle le froid et le chaud.
Quand la glace durcit la terre,
Elle nous fait l'hiver plus doux ;
Par elle l'été se tempère ;
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; la jeune fille
Finit sa robe des beaux jours ;
Elle fait courir son aiguille ;
Le soleil reviendra toujours.
Dans la boue un barbet se vautre ;
Moi, j'ai manqué deux rendez-vous :
Tant pis pour l'un, tant mieux pour l'autre...
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; chacun se livre
A sa passion du moment ;
Le marchand relit son grand livre ;
L'oisif lit un nouveau roman.
L'enfant chante sa ritournelle ;
L'étudiant sur ses genoux
Écrit à sa tante éternelle...
Il pleut ; restons chez nous.

Il pleut, il pleut ; ah ! quand pourrai-je,
Quand pourrai-je, gai voyageur,
Revoir les monts couverts de neige
Et les bois remplis de fraîcheur ?
Cette fois, c'est vers l'Allemagne,
Vers ce Rhin dont ils sont jaloux,
Que j'ai fait mon plan de campagne...
Il pleut ; restons chez nous.

UN ÉTÉ

Depuis bien longtemps,
J'attends
Que le baromètre,
Mon maître,
Ait du bon côté
Monté,
Afin que je puisse,
En Suisse,

Faire quelque jour,
Un tour.
Hélas ! quelle amère
Chimère !

Encore un été
Raté !
Mai, trempé de pluie,
S'essuie.
Juin s'en est allé
Gelé ;
Juillet sent la dure
Froidure ;
On s'enrhume, en août,
Partout,
Pour prendre, en septembre,
La chambre.

On attend trois fois
Par mois
Que change la lune ;
Mais l'une
Pleure aux deux premiers
Quartiers,
Pleure à son troisième
De même,
Et cède, en pleurant,
Son rang
A l'autre meilleure
Qui pleure !

Et pourtant les blés
Coulés,
Quand les froids sévissent,
Mûrissent
Sans savoir, ni moi,
Pourquoi ;
Mais par un usage
Fort sage
Le raisin aussi,
Grossi,
Nous fera d'étranges
Vendanges.

Remontant le cours
Des jours,
Je me remémore
Encore
De gais et chantants
Printemps,

De douces et bonnes
Automnes.
Est-ce effet des ans
Pesants ?
Est-ce ton mirage,
Jeune âge ?

Soleil à moitié
Noyé,
Toi qui sous des taches
Te caches,
Lune au pâlissant
Croissant,
Qu'une bonté grande
Vous rende
Votre éclat ancien,
Ou bien
Que notre jeunesse
Renaisse !

Un jour, nos enfants
Savants
Trouveront sans doute,
En route
Un ou deux flambeaux
Nouveaux.
Qu'ils plaignent leurs piètres
Ancêtres
Morts en cet endroit
De froid,
Races endormies,
Momies !

LE PRINCE INDIEN

Certain prince de l'Hindoustan
Qui s'ennuyait comme un Sultan,
Avait puisé dans ses lectures
Un goût effréné d'aventures,
Qui se traduisit un beau soir
De la façon qu'on va savoir.

Tandis que derrière sa porte
Dormait l'innombrable cohorte
Des dignitaires du palais,

Chambellans, gardes et valets,
Chargés de veiller sur leur maître,
Crac, il saute par la fenêtre.

Le voilà courant à grands pas
Les provinces de ses États
Qu'il ne connaissait qu'en peinture,
Admirant la riche nature
Et se disant en aparté :
« Dieu ! que c'est bon, la liberté ! »

Après avoir, à perdre haleine,
Franchi les monts, franchi la plaine,
Il entra poudreux et crotté
Dans une opulente cité,
Et vit devant une boutique
Des gens qui parlaient politique.

Comme il était un peu bavard,
Il trouva bon de prendre part
A cet entretien populaire ;
Un des bourgeois, homme colère,
Lui dit, dès le troisième mot :
« Mon ami, vous êtes un sot. »

Le prince pensa : « Sur mon âme,
Cet homme est fou : ma cour proclame
Que j'ai plus d'esprit à moi seul
Que mon père, que mon aïeul,
Et que toute l'espèce humaine :
C'est un fou, la chose est certaine. »

Comme il parlait ainsi tout bas,
Il aperçut quelques soldats
Qui poussaient des bottes d'escrime.
« Bon, dit le prince magnanime,
Cachons mon rang, et montrons-leur
Ce que c'est qu'un royal tireur. »

C'est dit ; un jeune volontaire
Se dispose à le satisfaire.
Son fleuret était moucheté,
Par bonheur pour Sa Majesté
Qui se vit battre, battre, battre
Comme farine ou pierre à plâtre.

« Oh ! oh ! dit le royal tireur,
Ceci doit cacher une erreur,
Car mon adresse est bien connue :
Toute ma cour est convenue
Que j'étais hier un héros ;
J'ai boutonné dix généraux. »

Il s'en allait, l'oreille basse,
Quand il vit sur une terrasse
Des étrangers, Chinois et Grecs,
Qui, graves, jouaient aux échecs.
Il monte et propose partie ;
On l'accueille avec sympathie.

Il trouve vingt joueurs tout prêts ;
On commence... Dix coups après,
Le prince était mat. « Qu'est-ce à dire ?
Je suis le plus fort de l'empire.
Il faut qu'on m'ait joué des tours ;
Au palais je gagnais toujours. »

Il part ; au sortir de l'allée,
Il trouve une femme voilée :
« Vous plaît-il, madame, un valet ?
— Fi ! Seigneur, vous êtes trop laid.
— Quoi, laid ! Je suis laid ? dit le prince ;
Voyez le goût de la province !

On m'a toujours dit à la cour
Que j'étais beau comme le jour. »
Tout en s'exprimant de la sorte,
Il sent une pression forte
Au talon droit : un paysan
L'écrasait de son pied pesant.

« Oh ! dit le prince, prenez garde,
Mon ami, j'ai la main gaillarde,
Et l'on m'a dit que, tout enfant,
J'étais plus fort qu'un éléphant. »
Lors, le paysan, sans colère,
Prend mon prince et le pose à terre.

Le malheureux, se relevant,
Se dit : « Là-bas, je suis savant,
J'ai de l'esprit, je suis sublime
Aux jeux, à la lutte, à l'escrime,
De plus aussi beau que le jour...
Retournons bien vite à la cour [1] ! »

---

1. Voici les notes de Nadaud sur *le Prince Indien*, dans les *Commentaires* inédits : « Cette chanson fut faite le 6 juin 1859 et écrite toute d'une haleine. Je me souviens que j'avais eu ce jour-là un gros chagrin et que sous le coup j'écrivais *de rage*. Il faut remarquer que souvent les idées les plus plaisantes viennent dans les moments les plus douloureux.

« Cette chanson a beaucoup de rapports avec les *Prés Saint-Gervais*, de Sardou. Je ne sais à quelle date reporter les premières représentations de cette comédie : aussi je crois bien que je suis arrivé le premier. Dans tous les cas je ne connaissais pas cette pièce... que je ne connais pas encore. »

LA VIEILLE SERVANTE [1]

Gudule est la vieille servante
Qui nous tint petits en ses bras.
L'âge a rendu sa main tremblante,
Un long fauteuil retient ses pas.
Elle est près du foyer qui brille,
Comme un vieux portrait de famille.
Allons, Gudule, endormez-vous ;
La cloche va tinter huit coups.

Dans sa pauvre tête alourdie
On sent décroître la raison ;
Toute la famille est grandie ;
Elle est l'enfant de la maison.
Nous berçons sa triste vieillesse
Comme elle fit notre jeunesse.
Allons, Gudule, endormez-vous,
La cloche va tinter huit coups.

Gudule est quelquefois grondeuse,
Surtout quand le temps va changer ;
Nous écoutons sa voix pleureuse,
Sans rire et sans nous corriger.
Chez nous, on n'oserait rien faire
Sans son avis... qu'on ne suit guère.
Allons, Gudule, endormez-vous,
La cloche va tinter huit coups.

Nous lui racontons les merveilles
Dont jadis elle nous parlait ;
Elle écoute des deux oreilles,
En égrenant son chapelet.
Nous contons l'histoire éternelle
Du diable ou de la fée Urgèle.
Allons, Gudule, endormez-vous,
La cloche va tinter huit coups.

Gudule, autrefois économe,
Devint avare à soixante ans ;
Chaque année arrondit la somme
Qu'elle amasse pour ses enfants.
Or, elle n'a garçon ni fille :
Nous sommes toute sa famille.
Allons, Gudule, endormez-vous,
La cloche a tinté ses huit coups.

1. Nous ne pouvons connaître, même à l'aide des *Commentaires*, la date de facture, sinon de publication, que pour une trentaine de chansons, tout au plus. Nous savons du moins que la *Vieille Servante* fut composée en 1852.

LA GARONNE

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course,
Et vers le midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher ?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait pu dans sa furie
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamstchatka,
Et d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu !
Elle aurait dégelé le pôle.



LA GARONNE

(Dessin d'Ulysse Butin)

La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu !
Humilier les autres fleuves.
Seulement, pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu !
Quitter le pays de Gascogne [1].

ENTRE LYON ET CONDRIEU

Entre Lyon et Condrieu,
J'ai fait un rêve étrange
Qui s'accomplira, plaise à Dieu,
Si rien ne le dérange.

Je lis sur un grand écriteau :
« Clos et maison à vendre. »
Point de parc et point de château ;
Je n'y saurais prétendre.

La façade s'ouvre au matin
Sur la verte campagne ;
On aperçoit dans le lointain
Le bleu de la montagne.

J'achèterais, argent comptant,
La maison et la terre...
Je me trouverais si content
D'être propriétaire !

Le capital qu'on y mettrait
Devrait nourrir son maître,
Et rapporter son intérêt...
Davantage peut-être.

1. « Une des premières fois que je chantais *la Garonne*, à écrit Nadaud, (c'était chez la Comtesse de Foucauld), un jeune Toulousain qui se trouvait là se mit à rire d'une telle force qu'il en eut une espèce de syncope.

« Le succès de cette chanson fut arrêté un moment par les terribles inondations qui ravagèrent, quelque temps après sa publication, la vallée de la Garonne.

« La plaie est cicatrisée et la Garonne se récite beaucoup. » (*Commentaires inédits*).

J'épouserais quelque Philis
 Éclose en ces parages,
Des cheveux d'or, un teint de lis,
 Un cœur exempt d'orages.

Nous saurions borner notre soin
 A ce petit domaine ;
Nous verrions de haut et de loin
 La mascarade humaine.

Nous aurions une basse cour,
 L'agréable et l'utile ;
Nous enverrions les œufs du jour
 Au marché de la ville.

Chacun de nous tiendrait l'emploi
 Que son sexe désigne,
En dirigeant ma femme et moi,
 Le mûrier et la vigne.

Elle nourrirait au grenier
 Le ver qui fait la soie ;
J'entasserais dans mon cellier
 Le vin qui fait la joie.

Ils ont ici des arguments
 D'une nouvelle espèce ;
On dit que plus on a d'enfants,
 Plus on a de richesse.

Je saurais arrondir ainsi
 Ma petite fortune ;
Qui sait ? Je pourrais être aussi
 Maire de ma commune !

A ce titre je régnerais
 Sur tous ces bons apôtres ;
Marié, je m'occuperais
 A marier les autres.

Nous aurions notre banc garni
 Dans le chœur de Saint-Jacques ;
Nous offririons le pain bénit
 Le dimanche de Pâques.

Le joli projet que voilà !
 Mais une chose y manque :
Je crois que cette chose-là
 C'est le nerf de la banque ;

Peut-être aussi la volonté
Et le cœur à l'ouvrage.
Il est trop tard, enfant gâté,
Pour entrer en sevrage.

Adieu projet, bonheur adieu !
Un souffle vous enlève.
Entre Lyon et Condrieu
J'ai fait un joli rêve [1].

LE DOCTEUR GRÉGOIRE

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé ;
Il n'a ni cordons, ni grades,
Il est détesté
De la Faculté :
Il guérit tous ses malades.
Ah ! le bon docteur
Et le remède admirable !
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Il dit : Mes enfants,
Soyez bons vivants :
Suivez bien mon ordonnance :
C'est la bonne humeur
Qui fait le bonheur,
Voilà toute la science.
Votre corps va mal ?
Vite, prenez-moi ce verre ;
Si c'est le moral,
Buvez la bouteille entière.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

---

1. Le sentiment de la nature est très vif chez Nadaud, et son goût pour la vie à la campagne ne l'est pas moins. On s'en aperçoit en rapprochant ce morceau charmant d'un bon nombre d'autres chansons mais surtout de son roman simple et exquis, *Une Idylle*. Ce récit donne, dans une prose claire et de bonne lignée française, mêlée de petits vers délicieux, les aventures de « deux bergers Watteau de Paris », comme dit l'auteur ; on y retrouve le rural que fut Nadaud, le « chansonnier-moissonneur », suivant l'expression de Jules Claretie.

Au pauvre ouvrier,
Lassé du métier,
Et qu'on veut mettre à la diète,
Il dit : viens ici ;
Tiens, prends-moi ceci :
C'est de l'or dans ta cassette,
Et quand il a bu
Le remède de Grégoire,
L'ouvrier fourbu
Se met à chanter victoire !

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

A qui voudrait voir
Tout le monde en noir,
Il met des lunettes roses ;
Aux pauvres rimeurs
Qui versaient des pleurs,
Il a fait chanter des choses !...
Il a guéri plus :
Deux ou trois cents journalistes,
Cent mille maris
Et quatre socialistes.

Quel plaisir,
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

Eh bien, la liqueur
De ce bon docteur
Est le jus d'une racine
Qui vient du Pérou,
De je ne sais où,
De Golconde ou de la Chine...
Non : c'est du raisin
Qui pousse dans la campagne
Et qui fait du vin
D'Argenteuil ou de Champagne.

Quel plaisir
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire !

LE BAIN DES CHARBONNIERS

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers.

Il perd devant neuf camarades,
Un pari contre Jean-François ;
C'est lui qui doit donc à son choix.
    Payer dix régalades.

Vous pensez qu'il voulut conduire
Toute la bande au restaurant,
Pour manger quatre heures durant ?
    Allons, vous voulez rire.

Il n'est pas de la même étoffe
Que tous les Auvergnats :
Boire et manger, cela n'est pas
    L'affaire de Christophe.

Il connaît bien d'autres histoires ;
Il paya, pour nos dix écots,
Dix bains, dix vrais bains, dix bains chauds,
    Dix bains dans dix baignoires.

Il nous mena dans une agence
Grande comme un estaminet ;
Chacun avait son cabinet
    Pour garder la décence.

Je ne savais comment m'y prendre,
Je croyais entrer dans un puits ;
Je mets un pied, deux pieds, et puis
    Je me laisse descendre.

Quand je m'enfonçai dans ma stalle,
Il s'y fit un bouillonnement ;
Mais je n'y restai qu'un moment :
    Je n'aime pas l'eau sale.

Je m'habille ; on frappe à ma porte ;
J'ouvre et je trouve devant moi
(Je n'ai jamais bien su pourquoi)
    Du linge qu'on m'apporte.

Puis je rejoins la compagnie ;
Plus d'un pensait, dans le salon,
Qu'un dîner eût été plus long ;
La chose était finie.

Je n'ai pas bien pris la manière,
Les autres étaient plus soignés ;
Faut croire qu'ils s'étaient baignés
La tête la première.

Puis nous revînmes sans rien dire ;
On nous voyait venir de loin,
Et les blanchisseuses du coin
Se sont mises à rire.

Puis dans nos maisons nous rentrâmes
Si reluisants de propreté
Que cinq ou six n'ont pas été
Reconnus de leurs femmes.

Et voici ce que dit Christophe :
« Se laver, souvenez-vous-en,
Le corps et l'âme une fois l'an,
C'est d'un vrai philosophe. »

Le plus drôle des charbonniers,
C'est Christophe dit Sans-Souliers [1].

LE ROI DE LA FÊVE

Je suis roi de par la fève,
Et mon rêve
Doit durer un soir entier.
Puisqu'il faut qu'on se résigne,
Soyons digne
De notre nouveau métier.

Je ferai de mes richesses
Des largesses :

1. « Le *Bain des Charbonniers*, disent les *Commentaires*, était fait depuis longtemps lorsqu'il a été publié dans un journal de musique. Armand Gouzi en espérait un grand succès. Il fit faire des costumes, et la chanson chantée à l'Eldorado ou à l'Alcazar ne produisit aucun effet. Il paraît que ce n'est pas encore assez gros pour l'endroit.

« Je trouve dans mon cahier que cette chanson a été faite le 22 août 1862 dans un voyage, ou plutôt à un départ pour Lyon, entre Paris et La Roche-sur-Yon. C'était la nuit, probablement, et le lendemain je me trouvai sur le bateau à vapeur de Chalon à Lyon... »

Mes amis, empressez-vous !
Je veux honorer bien vite
Le mérite ;
Vous devez en avoir tous.

Mais quoi ! l'on m'appelle Sire...
Qu'est-ce à dire ?
Je n'en suis pas irrité ?
Ma Majesté paternelle
Serait-elle
Sensible à la vanité ?

C'est d'une insigne faiblesse ;
Mais je laisse
Mes scrupules sommeiller.
La flatterie est plus douce
Que la mousse
Et j'en fais mon oreiller.

La vérité chaste et probe
Se dérobe
Sous des voiles complaisants :
Je ne puis plus la connaître,
Moi le maître,
Qu'à travers des courtisans.

Qu'ils me semblent méprisables,
Mes semblables !
La vertu n'existe pas.
A mesure que je règne,
Je dédaigne
Le troupeau qui suit mes pas.

Et parfois, mon cœur fidèle
Me rappelle
Ceux à qui j'ai tout promis
Où sont-ils ? Quoi ! ma présence
Les offense ?
Les rois n'ont jamais d'amis.

Leur affection est morte...
Que m'importe !
Des conseils, je n'en veux plus !
Je veux des bouches muettes,
Des mains prêtes,
Des dévouements absolus.

O mes projets de justice,
Un caprice
Vous emporte tour à tour.
Toute crédulité sainte
S'est éteinte :
Je ne connais plus l'amour.

Désormais je ne veux croire
Qu'à ma gloire ;
Qu'on la proclame en tous lieux !
Dans mon culte de moi-même,
Je blasphème
Et je suis jaloux des dieux.

Mais qu'entends-je ? Minuit sonne :
Ma couronne
Sur mon front vole en éclats.
Ah ! j'ai fait un mauvais rêve !
Qu'il s'achève,
Mes amis, entre vos bras !

L'ESTOMAC

Ce n'est pas tout de manger et de boire,
S'il faut en croire
Certain dicton tourné comme un refrain.
Je n'en connais ni l'auteur, ni la date ;
Est-ce Hippocrate,
Ou Désaugiers, ou Brillat-Savarin ?

Voici ce dicton populaire
(C'est de l'homme que l'on parlait) :
« Dites-moi comment il digère,
« Et je vous dirai ce qu'il est. »

C'est en effet l'estomac qui te mène,
Machine humaine
Qu'un grand ressort anime et fait mouvoir.
S'il marche mal, l'horloge la meilleure
Ne sait plus l'heure
Et prend toujours le matin pour le soir.

L'estomac dirige la tête,
Et la pensée est un ruisseau
Qui prend sa source dans la bête
Pour se filtrer dans le cerveau.

Selon l'état du corps qui la voit naître,
Elle peut être
Triste ou riante alors qu'elle jaillit,
Pareille à l'eau qui va calme ou rapide,
Trouble ou limpide,
Selon le sol où s'est creusé son lit.

Connaissez-vous un hypocrite,
Un bilieux au teint cuivré ?
Vous connaissez une gastrite
Dans un appareil délabré.

Les mécontents, les pointus et les aigres,
Espèces maigres,
Tristes engins, pauvres tempéraments :
L'ambition, la fureur des richesses,
Lourdes espèces,
Grands appétits et mauvais instruments !

Voyez au contraire cet homme
Qui rit et chante en un taudis
Rouge et poli comme une pomme,
Il digère, je vous le dis.

Il sent toujours germer dans sa poitrine
La fleur divine,
Fleur de gaîté qui s'ouvre avec le jour.
Il est heureux d'un rayon qui l'enivre,
Heureux de vivre,
Enclin au bien sans le moindre détour.

Soignons ce précieux viscère
Comme la prunelle des yeux :
Le rétablir, c'est nécessaire,
L'entretenir, cela vaut mieux.

Certain mari, gouverné par sa femme,
Un jour réclame
L'autorité, signe d'échauffement !
Un purgatif rétablit l'équilibre,
Et, l'esprit libre,
Il redevient mouton en un moment.

L'estomac, c'est l'homme lui-même ;
C'est par là qu'on nous a légué
L'esprit malsain et le teint blême,
Ou le teint clair et le cœur gai.

Hier, un pinson me lançait sa roulade :
« Mon camarade,
Lui dis-je alors, te voilà bien joyeux ? »
Il répondit dans sa trille légère :
« L'oiseau digère
Mieux que personne ; il doit donc chanter mieux. »

LE FROID A PARIS

Il faisait froid, le six janvier ;
Paris était gelé sur place ;
Le thermomètre Chevallier
Marquait dix degrés sous la glace.
Des employés dans leur bureau
Se chauffaient autour d'un grand poêle...
Et je pensais aux porteurs d'eau
Qui sont mouillés jusqu'à la moelle.

Les passants, laids à faire peur,
Agitaient leurs jambes rétives
Et lançaient des flots de vapeur
A l'instar des locomotives.
Des cache-nez d'un goût affreux
Laissaient voir des fronts bleus et rouges...
Et je pensais aux malheureux
Qui n'ont pas de feu dans leurs bouges.

Une élégante au pied cambré
Sur le sol battait la mesure ;
Son corps paraissait enterré
Dans le velours de la fourrure.
Ses yeux, soleils parisiens,
Cachaient leurs rayons sous un voile...
Et je pensais aux bohémiens
Qui couchent à la belle étoile.

Près d'un hôtel passant le soir,
Je vis, se dressant sur les hanches,
Des cavaliers en habit noir
Danser avec des robes blanches ;
Ils bondissaient sur les planchers
Comme des bonshommes de liège...
Et je pensais à leurs cochers
Qui les attendaient sur leur siège.

Je rentrai chez moi tout transi ;
Mais quel dénouement de théâtre !
L'amitié m'attendait ici,
Un bon feu pétillait dans l'âtre.
A ces deux intimes foyers
S'échauffa notre causerie...
Et nous pensions aux prisonniers
Qui sont là-bas en Sibérie.

LA CHANSON DE GROS-PIERRE

Gros-Pierre chante toujours
Quand il est à son ouvrage ;
Or, jugez de son courage :
Il chante le long des jours ;
Il se conte son histoire,
Même il se fait la leçon :
Il s'est interdit de boire ;
Sa morale est sa chanson.

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
Tes petits enfants
Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

Je te dis en vérité,
Se chante-t-il à lui-même,
Qu'au printemps il faut qu'on sème,
Pour récolter en été.
Tu sais qu'après la semaine,
Le dimanche reviendra ;
Tu sais qu'au bout de la peine
Le pain blanc se trouvera.

Quand il partit, d'ici-bas,
Ton père fit son partage :
Tu reçus en héritage
Un bon cœur et deux bons bras.
On a vu les jours se suivre,
Parfois bons, souvent mauvais ;
Tu ne gagnais pas pour vivre,
Et cependant tu vivais.

Ta femme vaut un trésor ;
Elle est économe et sage ;
Elle soigne son ménage
Comme un avare son or.
Elle a eu, coûte que coûte
Quatre enfants jusqu'aujourd'hui ;
Qu'un cinquième s'y ajoute,
Elle aura du lait pour lui.

Que t'importe l'avenir ?
Ce n'est pas là ton affaire ;
Dieu qui fait tourner la terre
Sait comment tout doit finir.
Qui n'a rien, n'a rien à craindre ;
Laisse aux autres le souci ;
Gros-Pierre, au lieu de te plaindre,
Tu dois dire au ciel : merci !

Allons, travaille, Gros-Pierre ;
    Tes petits enfants
    Quand ils seront grands,
Travailleront pour leur père.
Allons, travaille, Gros-Pierre.

TROP TARD

Hier, pour cueillir la framboise,
    Je m'en vais d'abord
    Au chemin du Nord :
Je me dirigeais vers Pontoise.
    Ma montre, il paraît,
    Hier retardait.
J'arrive ; l'horloge ennemie
S'apprête à sonner la demie.
    Prompt comme l'oiseau,
    Je vole au bureau ;
Je dis de ma voix la plus ferme :
« Pontoise ! » Le guichet se ferme.
        Trop tard !
    J'ai manqué le départ.

Il me faut errer dans la gare.
    Que faire en errant
    Une heure durant ?
Je vais allumer un cigare.

Que faire en fumant ?
Penser tristement
A ceux qui là-bas vous attendent ;
Ils sont treize qui me demandent.
Le couvert est mis ;
Salut, mes amis.
L'air est doux, le ciel est superbe.
Comme on doit être bien sur l'herbe !
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

On dit qu'autrefois la fortune
Doucement allait
En cabriolet ;
Mais cette lenteur l'importune
Un train de vapeur
Ne lui fait plus peur.
La foule se presse aux portières ;
Les premiers prennent les premières.
C'est bien : les seconds
Auront les wagons ;
La vapeur siffle ; le train vole :
Voilà l'express pour le Pactole !
Trop tard !
J'ai manqué le départ.

On devrait plaindre, en ce bas monde,
Ceux que le hasard
Fit naître en retard,
Ne fût-ce que d'une seconde.
Je suis dans ce cas,
Et n'en riez pas,
Car je vous entraîne en ma chute :
C'est à ce fragment de minute
Qu'on doit la façon
De cette chanson.
Si je n'avais pas manqué l'heure,
J'en aurais fait une meilleure.
Trop tard !
J'ai manqué le départ [1].

1. Nadaud ajoute avec bonhomie dans les *Commentaires* : « Aucune allusion particulière. J'ai manqué bien des trains avec et sans chemin de fer. Mais j'ai toujours fini par arriver. »

MON HÉRITAGE

Mon cher, il faut que tu penses
Au repos de tes vieux jours ;
De l'argent que tu dépenses
Tu te souviendras toujours.
As-tu fait pour un autre âge,
Quelque placement prudent ?
— Moi ? j'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

As-tu donc en Amérique,
Un vieil oncle invétéré ?...
Une tante apoplectique,
Ou bien un cousin curé ?
— Non. Je n'ai, pour tout potage,
Que mes frères en Adam ;
Mais j'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

— As-tu quelque chose en vue,
Quelque place, quelque état,
Quelque fille bien pourvue ?
Veux-tu te faire soldat,
Usurier prêtant sur gage,
Ou bien avocat plaidant ?
— Non. J'attends un héritage,
Et je chante en l'attendant.

Car il doit être sur terre
Au moins un riche garçon,
Au moins une douairière
Qu'amusera ma chanson.
Grâce à ma gaîté, je gage
Qu'ils riront en décédant ;
Et j'attends leur héritage,
Et je chante en l'attendant.

Il viendra bientôt, te dis-je,
Je ne sais d'où, ni comment...
Il se peut qu'on le rédige,
Quelque part, en ce moment.
Toi, qui signes cette page,
Je te pleure..., et cependant
J'accepte ton héritage,
Et je chante en l'attendant.

On frappe... C'est mon affaire ;
J'entends le bruit d'un papier :
Entrez, monsieur le notaire...
Ah ! pardon, c'est un huissier.
Mais, baste ! on sait que le sage
Est prêt à tout accident ;
Et j'attends mon héritage,
Et je chante en l'attendant.

LE MANDARIN

Pé-pi-po, fils de Tsi-Tsin-Tson,
Mandarin du Céleste Empire,
Chantait toujours une chanson
Que je vais tenter de traduire :
« J'ai le bonnet à bouton d'or,
Je porte la soie amarante,
Et pourtant je suis jeune encor,
Je navigue entre vingt et trente !
Je compte parmi les lettrés,
Dans les manuscrits je sais lire,
Et par moi les livres sacrés
Disent ce que je leur fais dire.
Depuis quinze ou seize cents ans
Mes aïeux font des anagrammes ;
On dit même que je descends
De Confucius par les femmes.

« Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi... Le Ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède. »

Ce rien qui manque à mon bonheur,
Je le cherche et je le demande,
J'ai la bouche arrondie en cœur
Et les yeux fendus en amande.
Tous les éléments de beauté
Sont réunis dans ma personne,
Double menton, nez épaté,
Teint d'orange en saison d'automne,
J'ai de grands ongles aux dix doigts,
Mes petits pieds sont deux merveilles,
Et pas un ne pourrait, je crois,
Montrer de plus grandes oreilles.

Mon front semble un onyx poli
Où s'enchâsseraient deux turquoises ·
Enfin je suis le plus joli
Des Chinois, selon les Chinoises.

« Et pourtant il me manque hélas !
Je ne sais quoi... Le Ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas,
Je donnerais tout ce que je possède. »

« Ce n'est pas non plus la santé :
J'ai l'estomac d'une baleine,
Et je me suis toujours porté
Comme la tour de porcelaine.
J'ai des fermes et des palais,
Des terres, des chasses, des pêches ;
J'achète l'opium des Anglais
Et je leur vends des feuilles sèches.
Je dors quatorze heures par jour ;
Dans mon hamac je me balance,
J'appends à battre du tambour
Et je fredonne la romance.
Au besoin, je suis belliqueux ;
Je commande à dix mille braves :
Je dois être plus brave qu'eux,
Puisqu'ils sont mes humbles esclaves.

« Et pourtant il me manque, hélas !
Je ne sais quoi ! ...Le Ciel me vienne en aide !
Pour avoir ce que je n'ai pas.
Je donnerais tout ce que je possède. » —

Il survint alors, m'a-t-on dit,
Deux malheurs : la guerre et la peste.
Le pauvre mandarin perdit
Fortune, bouton et le reste.
« Bon, dit-il, le sort rigoureux
M'apprend enfin à me connaître.
On ne voit qu'on était heureux
Qu'à l'heure où l'on cesse de l'être.
Cet inconnu tant souhaité
Vient enfin combler ma lacune :
Il me manquait l'adversité
Pour apprécier la fortune.
Si je retrouve un jour mon bien,
Mon rang, mon titre et ma jeunesse,
Il ne me manquera plus rien,
Maintenant que j'ai la sagesse...

« Mais il me manque désormais
Je sais bien quoi... Le Ciel me vienne en aide !
Pour retrouver ce que j'avais,
Je donnerais tout ce que je possède. »[1]

1. La note des *Commentaires* nous vaut un trait d'esprit de plus : « On m'a affirmé, écrit Nadaud, que l'idée du *Mandarin* a été prise et développée par Jules Verne dans un de ses ouvrages :

Je ne crois pas qu'on soit volontiers plagiaire,
Non que ce soit par probité,
Mais simplement par vanité,
Chacun croyant toujours mieux que les autres faire. »



CHANSONS MORALES

LE SOLDAT DE MARSALA

Nous étions au nombre de mille,
Venus d'Italie ou d'ailleurs ;
Garibaldi dans la Sicile
Nous conduisait en tirailleurs.
J'étais un jour seul dans la plaine,
Quand je trouve, en face de moi,
Un soldat de vingt ans à peine
Qui portait les couleurs du roi.
Je vois son fusil se rabattre ;
C'était son droit ; j'arme le mien ;
Il fait quatre pas, j'en fais quatre :
Il vise mal, je vise bien...

Ah ! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
Le vin de Marsala !

Il fit demi-tour sur lui-même.
Pourquoi diable m'a-t-il raté ?
Pauvre garçon ! il était blême.
Vers lui je me précipitai.
Ah ! je ne chantais pas victoire ;
Mais je lui demandai pardon.
Il avait soif, je le fis boire :
D'un trait il vida mon bidon.
Puis je l'appuyai contre un arbre,
Et j'essuyai son front glacé.
Son front sentait déjà le marbre !
S'il pouvait n'être que blessé !...

Ah ! que maudite soit la guerre
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
Le vin de Marsala !

Je voulus panser sa blessure ;
J'ouvris son uniforme blanc.
La balle, sans éclaboussure,
Avait passé du cœur au flanc.



LE SOLDAT DE MARSALA

(Dessin de J. J. Weerts)

Entre le drap et la chemise
Je vis le portrait en couleur
D'une femme vieille et bien mise,
Qui souriait avec douceur.
Depuis, j'ai vécu, Dieu sait comme !
Mais tant que cela doit durer,
Je verrai mourir le jeune homme
Et la bonne dame pleurer !

Ah ! que maudite soit la guerre
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on emporte mon verre !
C'était à Marsala [1] !...

JE PÊCHE A LA LIGNE

Il est un clair ruisseau
Protégé par des saules,
Qui m'offrent un rideau
D'ombre fraîche et de gaules.
Dans le sable et les joncs
Vit la troupe maligne
Des frétillants goujons
Que je pêche à la ligne.

Là, je trouve un réduit
Inaccessible au monde,
Et mon heure s'enfuit
Au murmure de l'onde.
Là, j'ai la paix du cœur,
Mon potager, ma vigne
Et mon *Parfait pêcheur*...
Car je pêche à la ligne.

---

1. Dans ses *Commentaires* inédits, Nadaud s'exprime ainsi sur le *Soldat de Marsala* : « L'idée de cette chanson m'a été donnée par mon ami Édouard Vicq, ci-devant avoué à Saint-Mihiel, aujourd'hui juge de paix à Void (Meuse), mais toujours chansonnier. Je lui ai demandé l'absolution ou plutôt la permission, et ma chanson a paru à Lyon pendant la guerre. Elle était faite avant cette date, puisque je la vois inscrite dans mes cahiers du 12 au 15 février 1870. »

L'expédition de Garibaldi et le combat de Marsala eurent lieu en avril 1860. C'était là une guerre civile ou du moins une guerre d'injuste agression, et c'est cette sorte de conflit et non pas toute espèce de guerre que le poète condamne, en dépit du contre-sens que certains ont commis en reprenant cette chanson durant la dernière guerre.

Que d'autres plus hardis
Et peut-être moins sages
Des océans maudits
Dépeuplent les rivages !
Pour être un gros pêcheur
J'ai l'âme trop bénigne ;
Leurs filets me font peur :
Moi, je pêche à la ligne.

Du choc des passions
Spectateur insensible,
Les révolutions
Me trouvent impassible.
Rois fous, peuples légers,
Pour un mot, pour un signe,
Vous vous entr'égorgez...
Moi, je pêche à la ligne.

On dit que nos aïeux
Sont chassés du Parnasse,
Et que de nouveaux dieux
Sont assis à leur place :
Dieux qui chassez Boileau
Racine et Delavigne,
Ne troublez pas mon eau :
Moi, je pêche à la ligne.

De ce ruisseau lointain
La source est peu connue,
Mon poisson, bien fretin,
Ma pêche, bien menue ;
Mais aux décrets du sort,
Content je me résigne,
Et j'attendrai la mort
En pêchant à la ligne [1].

1. Note des *Commentaires* : « J'ai supprimé dans cette chanson un couplet qui se trouvait entre le 3e et le 4e ; je le rétablis ici :

Je sais qu'en vos cités,
Des intrigants voraces
Happent les dignités,
Les croix, l'or et les places.
De toutes ces grandeurs
Je ne me sens pas digne ;
Donnez-les aux voleurs...,
Moi... je pêche à la ligne. »

ÉLOGE DE LA VIE

Je vois, je respire, je sens,
J'écoute, je marche, je pense.
Mon âme vers le ciel s'élance,
Et des membres obéissants
Secondent mon intelligence.

Je vis ! J'en rends grâce au destin.
Que d'autres méprisent la vie !
Ma soif ne s'est pas assouvie,
Et je veux ma part du festin
Où le Créateur me convie.

Je contemple, heureux spectateur,
Cette fête de la nature,
Et, de ma chétive stature,
Je cherche à comprendre l'Auteur
De cette immense architecture.

Pour semer sur nous ses trésors
Ses mains libérales s'abaissent ;
Notre âme et nos yeux s'en repaissent,
Et, des besoins de notre corps,
Il fait des plaisirs qui renaissent.

Il a varié les saisons
A l'exemple de nos caprices ;
Nous rêvons mers et précipices,
Et vers nos étroites maisons
Nous retournons avec délices.

Le charme au but vient s'allier :
Les fruits germent des fleurs sans nombre,
Et dans la forêt pleine d'ombre
Pousse le bois de mon foyer
Pour le retour de l'hiver sombre.

Je goûte la paix du sommeil,
L'abandon d'une causerie,
Et les beaux arts et l'industrie,
Et ta splendeur, ô mon soleil !
Et ton haleine, ô ma patrie !

L'instant vole et s'épanouit ;
Mais je le fixe en ma pensée,
Et son image retracée
Rend un charme au plaisir qui fuit,
Et même à la douleur passée.

De chaque fruit, fût-il amer,
On exprime une molle essence,
Et je la recueille d'avance,
Pour plus tard embaumer mon air
Des parfums de la souvenance.

Seigneur, vous êtes généreux ;
Je vous bénis et vous implore
De mon couchant à mon aurore :
Heureux, et même malheureux,
Mon Dieu, faites-moi vivre encore !

C'est le cri de l'humanité,
Cri de salut ou de détresse :
Aimer dans sa verte jeunesse,
Penser dans sa maturité,
Se faire aimer dans sa vieillesse.

Et quand le souffle aérien
Fuira notre dépouille blême,
Se survivre encore à soi-même
Dans l'estime des gens de bien,
Et dans le cœur de ceux qu'on aime[1].

LA VIE MODERNE

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée ?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace :
Sais-tu quel est ce char qui fuit ?
C'est ton existence qui passe !

Oui, le temps a doublé son cours,
L'humanité se précipite ;
Tous les chemins deviennent courts,
L'Océan n'a plus de limite.
La vie était longue autrefois ;
Sur la pente elle est entraînée ;
Nous vivons plus dans un seul mois
Que nos aïeux dans une année.

1. « Trop long et trop fatigant pour être chanté, disent les *Commentaires*. Anatole Lionnet le récite avec une grande autorité. »

M. Montergueil rapporte le trait suivant, sur cette chanson, « Mme Ancelot, sous ce titre *Un salon*, a écrit, chez Dentu, un livre curieux. Elle y raconte la vie de Nadaud, divisée en cinq tableaux. Le cinquième tableau qui est de 1864, a pour titre : « M. Nadaud chantant sa romance intitulée *Éloge de la vie.* »... La composition du chansonnier que Mme Ancelot veut honorer, c'est surtout l'*Éloge de la vie.* Elle n'est pas la plus connue : elle n'est pas la moins digne de l'être. C'est une page d'une très haute philosophie, dans laquelle on rencontre des vers [les huit derniers] qui pourraient servir d'épigraphe à l'existence de ce sage. »

La nature avait des poisons,
Le génie humain les révèle ;
Il arrache aux vieux horizons
Une perspective nouvelle ;
Il a d'invisibles moteurs,
Des agents subtils, des essences
Qui savent calmer nos douleurs
Ou décupler nos jouissances.

Les fleurs n'ont plus besoin d'été ;
Les fruits n'attendent plus l'automne ;
Ce que le sol n'a pas porté,
L'industrie active le donne.
Nous avons fait, de nos loisirs,
La mer et le ciel tributaires ;
Nos appétits et nos plaisirs
Épuisent les deux hémisphères.

Mais à peine respirons-nous
Dans cette course haletante ;
La vapeur nous emporte tous
Debout sur la machine ardente.
L'essieu se fatigue et se rompt,
Usé, vaincu par la distance ;
Ainsi bientôt se briseront
Les ressorts de notre existence.

L'aiguille avance ; soyons prêts !
Nous mourrons vieillis avant l'âge !
Nos fils nous suivront de plus près
Dans le vertigineux voyage.
Ils auront la vie, à leur tour,
Plus rapide encore et meilleure ;
Ce que nous usons dans un jour,
Ils l'épuiseront dans une heure.

O le terrible enseignement !
Songes-y : l'instant est suprême.
Où trouveras-tu le moment
De te recueillir en toi même ?
Beau voyageur, tu vas partir :
As-tu pris le soin de bien vivre,
Ou le temps de te repentir ?
Le convoi passe ; il faut le suivre !

Vois-tu, là-bas, le tourbillon
Qui, dans sa course échevelée,
Trace ce flamboyant sillon
A travers mont, plaine et vallée ?
Flamme et fumée, éclat et bruit,
S'éteindront sans laisser de trace ;
Sais-tu quel est ce char qui fuit ?
C'est ton existence qui passe !

LE RUISSEAU

Que dis-tu, ruisseau transparent,
En courant
Sur ton lit de sable et de pierre ?
Est-ce un chant ? Est-ce une prière
Que tes eaux s'en vont murmurant ?

Tantôt ta voix semble, plaintive,
Le bruit du vent dans les roseaux ;
Tantôt, avec des cris d'oiseaux,
En jouant tu baises la rive.

Quand bien loin vers d'autres climats
Tu t'en vas,
Vas-tu recueillir sur ta route
Les larmes que goutte à goutte
L'homme doit verser ici-bas ?

Es-tu la sueur de la terre
Qu'agite un labeur incessant ?
Viens-tu nous montrer en passant
Que la fatigue est salutaire ?

Le ruisseau répond : J'ai ma loi ;
Comme moi,
Tu cherches en vain ton mystère ;
Je ne sors du sein de la terre
Que pour y rentrer comme toi.

Je vais aux régions lointaines
Que parfume l'air des hauts lieux ;
Ma source est voisine des cieux ;
Mon poids me pousse vers les plaines.

Parmi les cailloux arrondis,
Je bondis,
Rapide comme l'avalanche,
Aussi pur que la robe blanche
Attachée aux monts engourdis.

Bientôt, par des pentes fleuries,
Je parviens aux premiers hameaux ;
Guidé par d'habiles canaux
Je vais arroser les prairies.

Je descends grossi par les eaux
Des côteaux ;
Un moulin m'oppose sa roue ;
D'un obstacle aisé je me joue,
Et je cours à d'autres travaux.

Plus loin, des forêts abattues
J'emporte les débris craquants,
Comme la lave des volcans
Charriant les blocs des statues.

Je berce en mon calme bassin
Un essaim
De barques aux rames nacrées ;
Des bateaux chargés de denrées
Lentement sillonnent mon sein.

Je baigne les villes altières,
Et l'eau virginale des monts
Entraîne vos impurs limons :
Les ruisseaux deviennent rivières.

Toute source en mon lit profond
Se confond ;
A mon onde un peuple s'abreuve ;
Je suis roi des eaux : je suis fleuve,
Et j'aspire au gouffre sans fond.

Déjà ma vieillesse commence ;
Je ne suis né que pour mourir.
On ne se lasse de courir
Qu'en tombant dans la mer immense.

Que dis-tu, ruisseau transparent,
En courant
Sur ton lit de sable et de pierre ?
Est-ce un chant, est-ce une prière
Que tes eaux s'en vont murmurant [1] ?

1. « C'est cette chanson qui fut lue en séance publique de l'Académie ou Société de l'Agriculture, des Sciences et des Arts de Lille, par M. le Comte de Melun, lorsque cette Société, dont je fais partie depuis, me donna la médaille d'or. » (Note des *Commentaires inédits*).

LE LIVRE FAVORI

Le livre de choix ou d'étude
Qu'on repasse par habitude
Et les yeux fermés à demi,
Celui qui semble de lui-même
Se rouvrir aux pages qu'on aime,
Ce livre-là, c'est un ami,

Un ami qui vous fait visite
Et qui, venant sans qu'on l'invite,
Jamais ne se montre importun.
On le déguste feuille à feuille,
Ainsi qu'un fruit mûr on le cueille,
On le hume comme un parfum.

Il n'exige pas qu'on l'admire ;
Il vous instruit sans vous le dire,
Professeur indulgent et doux.
On sent l'écrivain dans le livre ;
Il semble tout exprès revivre
Pour venir causer avec vous.

Il charme bien plus qu'il n'étonne ;
Son orgueil n'offense personne,
Il vous maintient à sa hauteur.
On finit le vers qu'il commence ;
S'il ne l'avait écrit d'avance,
On croirait en être l'auteur.

D'autres veulent un grand théâtre ;
Il leur faut la foule idolâtre
Et les chaudes ovations.
Ils cherchent les routes nouvelles,
Et vous emportent sur leurs ailes
Vers les hautaines régions.

On veut les suivre dans l'espace ;
Le souffle manque, l'œil se lasse,
On retombe tout haletant.
On rentre au logis habitable,
Et l'on retrouve sur sa table
Le livre ami qui vous attend.

Nous ne vivons pas sur des cimes ;
Craignons les poètes sublimes
Gonflés de leurs propres efforts.
Ceux qui conviennent à nos âges,
Ce sont les simples et les sages,
Et non les puissants et les forts.

Pour moi, si l'on veut le connaître,
Celui que j'ai choisi pour maître,
C'est l'homme élégant et poli
Qui fuyait les cités malsaines,
Et qui m'invite avec Mécènes
Dans sa villa de Tivoli.

Je conviendrai pour être juste
Qu'il flattait un peu trop Auguste,
Et que trop large était son cœur ;
Mais il est maître en l'art de vivre,
Et sa bonne humeur vous enivre
Ainsi qu'une vieille liqueur [1].

---

1. Cette chanson qui fait plus d'une révélation sur les penchants littéraires de l'auteur, sur son admiration pour l'Antiquité, et même sur sa vocation poétique fut justement choisie par Nadaud pour être introduite, en même temps que *l'Alcyon*, dans son éloge de Clémence Isaure, prononcé à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, le 3 mai 1883. Le discours de réception fut donné en vers par le Comte Fernand de Rességuier, Secrétaire perpétuel ; au chansonnier qui devenait « maître ès jeux », ce très distingué gentilhomme adressait, dans sa conclusion, ces allusions où l'on trouve bien plus que de la simple courtoisie :

Nadaud ! Idéal que personne
Ne peut atteindre, c'est certain,
Tu ressembles à *Carcassonne*,
Qui m'apparaît dans le lointain...

Voilà pourquoi, gentil poète,
Clémence Isaure en sa maison
Réclame aujourd'hui ta musette
Et te demande ta chanson.

Toulouse à ce prix te pardonne
D'avoir parlé d'un ton léger
Des Gascons et de la *Garonne*.
Elle aurait bien pu se venger !
Mais Toulouse n'a pas voulu,
Lanturlu !
Elle s'y connaît, la Gasconne :
En faisant de toi son élu,
Elle reçoit ; c'est toi qui donne.

LE POMMIER

Le vent est un sublime orchestre
Qui fait vibrer l'écho terrestre
Et fait l'arbre chanter.
Il souffle dans les branches folles
Des sons qui semblent des paroles
Et qu'on pourrait noter.

Hier, je trouve sur ma route
Un pommier qui causait.
Ému, je m'arrête, j'écoute.
Voici ce qu'il disait :

Passant, qui regardes mes pommes,
Tu vois sans doute que nous sommes
En plus d'un point pareils ;
Mes fruits sont amers ou suaves,
Comme tes jours légers ou graves,
Nébuleux ou vermeils.

Que d'espérances avortées
Dans leur première fleur !
Que de croissances trop hâtées
Que le ver perce au cœur !

Pourtant la sève germe et monte ;
Alors un prodigue sans honte
Sur nous lève la main ;
Il cueille sa vendange verte
Et vient couper l'artère ouverte
Au miel du lendemain.

Ou bien c'est l'homme au cœur de marbre,
L'avare froid et dur,
Qui laisse dessécher sur l'arbre
Mon sang liquide et mûr.

Ainsi vous récoltez sans cesse,
Par trop de hâte ou de paresse,
Le fruit vert ou gâté.
Le sage seul, parmi les hommes,
Cueille ses jours, cueille ses pommes
Dans leur maturité.

ROME FUTURE

Rome, je connais ton histoire
Écrite en style expiatoire
Sur tes débris puissants.
Tes monuments et tes églises
Sont des inscriptions surprises
Aux âges anciens et récents.

J'ai parcouru tes catacombes ;
J'ai suivi le chemin des tombes
A travers monts et vaux.
J'ai vu tes fières galeries,
Et ton océan de prairies
Et tes aqueducs triomphaux.

Près des hauteurs capitolines,
J'ai reconnu les six collines
Que Brennus occupa.
J'ai vu combien est peu de chose
La place où Raphaël repose
Dans le panthéon d'Agrippa.

Mais ce qui frappe ma pensée,
Ce n'est pas ta grandeur passée
Ni ton éclat nouveau ;
Ce n'est pas la fleur des ruines
Qui plonge ses minces racines
Dans les fentes d'un chapiteau.

Je voudrais, telle est mon envie,
Je voudrais rechercher la vie
Sous le sol habité ;
Car la terre, ainsi que les nues,
A des profondeurs inconnues
Qui tentent notre avidité.

Je voudrais soulever le voile
Qui cache encor plus d'une étoile
De ton ciel souterrain,
Et voir ton peuple de statues,
Depuis des siècles abattues,
Se dresser de marbre et d'airain.

Je voudrais sonder tes entrailles
Pour reconstruire les murailles
    Que nous foulons aux pieds.
Combien de héros pentéliques,
Couchés là comme des reliques,
Dorment sur la terre oubliés !

Le pavé sur lequel on marche
Semble être voûté comme l'arche
    De quelque pont croulé ;
Chaque palais que l'on contemple
Usurpe la place d'un temple
Qui plus tard sera révélé.

Un jour viendra, ce jour approche,
Où prenant la pelle et la pioche,
    Les hardis ouvriers
Recueilleront sous les décombres
Les blocs sacrés, les grandes ombres
Des orateurs et des guerriers.

Quand on pourra, d'une main libre,
Sonder le lit fangueux du Tibre
    Détourné de son cours,
Depuis Saint-Paul jusqu'à Saint-Ange,
Les dieux sortiront de la fange
Pour revivre à l'éclat des jours.

O ville qu'on dit éternelle,
Sous le linceul qui te recèle,
    Laisse-moi cet espoir,
O ville à la triple ceinture
Ancienne, présente et future,
Que je vive assez pour te voir !

LA GREFFE

Combien peu finissent le rêve
Qu'enfants ils avaient commencé !
La greffe dirige la sève
Hors du chemin qu'on s'est tracé.

Tel était né pour ne rien faire,
Sur qui l'on greffe un travailleur ;
Tel était mauvais et colère
Qu'un bon jardinier rend meilleur.

On a vu plus d'un imbécile
Devenir un homme d'État ;
Tel semblait léger et futile,
Qui fut un grave potentat.

Tel avait des instincts d'esclave,
Qui commande dans les bureaux ;
Tel autre n'était pas très brave,
Dont l'exemple a fait un héros.

Et pourtant, chacun veut se plaindre :
Si haut, si haut qu'il soit monté,
Il ne pense jamais atteindre
Au rang qu'il avait mérité.

Écoutez l'éternel murmure
Des arbres et des gens greffés,
Qui prétendent que la culture
Les a dans le germe étouffés :

« J'avais le goût de la musique,
Et je fais des premiers-Paris ;
— J'étais né pour la politique,
Et je suis courtier en esprits.

— J'étais né pour avoir des rentes,
Et je n'ai que des créanciers ;
Au lieu de très riches parentes,
J'ai de très pauvres héritiers.

— J'étais né pour rester tranquille,
Et je hurle au milieu des loups.
— J'étais né pour vivre à la ville,
Et je vis pour planter des choux. »

Écoutez cette pauvre femme
Qui pleure ses anciens succès :
« Je devais être grande dame,
Et je fabrique des corsets.

— Je devais dans la tragédie,
Remplacer Clairon ou Rachel,
Et je chante *Ma Normandie*,
A l'angle du pont Saint-Michel. »

Tout le monde a de ces répliques.
Je voyais un arbre fruitier
Chargé d'abricots magnifiques :
Ce doit être un abricotier.

Non ! Je compris ses infortunes
Qu'il chantait à tous les échos :
« J'étais né pour porter des prunes,
Et je produis des abricots. »

TROIS MILLE FRANCS

Avoir trois mille francs de rente !
Quatre feraient encore mieux ;
Mais c'est par trop ambitieux ;
J'ai dit trois, et je m'en contente.

Que peut-on demander de plus ?
Quoi qu'en ait prétendu Voltaire,
Quand nous avons le nécessaire,
Les autres biens sont superflus.

Trois mille francs, pour un artiste,
Pour un artiste d'autrefois,
C'est l'été passé dans les bois,
En peintre, en poète, en touriste ;

C'est le voyage de piéton,
Et, lorsque la jambe se lasse,
Le wagon de troisième classe,
Le seul où l'on soit gai, dit-on.

L'hiver, c'est Paris, la grand'ville,
Où l'on fait le mal et le bien,
Où l'on vit de tout et de rien,
Où l'on se montre, où l'on s'exile.

Trois mille francs ! L'on peut toujours
Se payer, si l'on se promène,
Une voiture par semaine
Et des omnibus tous les jours.

Trois mille francs ! Vivre à sa guise,
Sans soin de lucre ou de trafic,
Sans besoin de plaire au public
Et de placer sa marchandise !

Travailler seul, selon ses goûts,
N'accepter d'ordre de personne,
Prendre l'éloge qui se donne
Et le succès qui vient à vous !

Vivre de peu, telle est la loi :
Les besoins sont la servitude.
Hommes de paix, hommes d'étude,
Venez donc chanter avec moi :

Avoir trois mille francs de rente !
Quatre feraient encore mieux ;
Mais c'est par trop ambitieux ;
J'ai dit trois et je m'en contente.

PÊCHEUR SILENCIEUX

Un pêcheur attentif, au bord d'une rivière,
Présentait aux poissons sa ligne meurtrière ;
Plongé dans ce plaisir qui ressemble à l'ennui,
Il crut voir deux vaisseaux se dirigeant vers lui,
Voguant en sens inverse, et, pour tout équipage,
Deux hommes différant d'allure et de visage :
L'un était jeune encore, et l'autre déjà vieux.
Lorsque les deux esquifs devant lui se croisèrent,
Il entendit deux voix qui tour à tour chantèrent :
« Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, en ton humble chaumière,
Tu passeras ta vie entière,
Pauvre, ignorant, insoucieux.
Dans la campagne paternelle,
Tu restes, esclave fidèle,
Sans plaisir et sans dignité.
Ton âme végète et s'altère
Dans cette médiocrité
Qui, pour moi, serait la misère.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Sans doute, ta modeste vie
Coule sans haine et sans envie
Loin des soucis ambitieux.
Heureux aux bords qui t'ont vu naître,
Tu te contentes du bien-être
Qui sied à ta simplicité.
Puisses-tu la garder sans cesse,
La douce médiocrité
Qui serait pour moi la richesse !
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Je suis jeune, j'ai l'âme ardente ;
L'inconnu, le danger me tente ;
J'ai fui le toit de mes aïeux ;
J'ai mis sur mon cap : « Espérance ! »
Et je vais, par la mer immense,
Devers le continent doré.
Adieu, ma famille chérie ;
Ne pleurez pas ; je reviendrai
Riche et puissant dans ma patrie.
Salut, pêcheur silencieux. »

— « Salut, pêcheur silencieux.
Jeune, pour tenter la fortune,
J'ai quitté la ligne commune.
Je reviens ; je suis pauvre et vieux
Je ne retrouve plus ma route ;
En vain je regarde, j'écoute,
Tous les traits et toutes les voix :
Où donc ma famille chérie ?
Où donc mes amis d'autrefois ?
Je ne connais plus de patrie !
Salut, pêcheur silencieux. » —
. . . .

Le pêcheur attentif les écoutait encore ;
Il n'entendit que l'onde et que le vent sonore ;
Il replia sa ligne, et put, avant le soir,
Rejoindre sa famille au rustique manoir.
Des amis l'attendaient, et la nappe était mise ;
On dîna longuement de la pêche promise.
Le modeste repas épanouit les cœurs ;
Le pêcheur raconta son rêve ou son histoire,
Et quatre vieux flacons les aidèrent à boire
A la santé des voyageurs.

LE CYGNE

Enfant, tu regardes le cygne
Sur cette eau cingler en glissant,
Et tracer une double ligne
Qui va s'élargissant.

A sa blancheur, à sa noblesse,
Tu juges qu'il a des regrets,
Si son vol épuisé le laisse
A nos sombres marais.

Tu crois que la neige et l'écume
Doivent être ses aliments,
Et qu'il faut, pour baigner sa plume,
L'azur des lacs dormants.

Mais non, l'eau trouble et délétère,
L'aliment vil et sans fraîcheur,
Conspirent pour que rien n'altère
Sa suprême blancheur.

Enfant, tu connaîtras la vie ;
Tu verras des hommes méchants
Verser le fiel de leur envie
Sur tes nobles penchants.

Pardonne au jaloux qui t'observe ;
Bénis le sceptique railleur ;
Que toute inimitié ne serve
Qu'à te rendre meilleur.

Si parfois leur haine t'indigne,
Pense à l'emblème de l'oiseau :
Toute chose fait blanc le cygne ,
Tout rend noir le corbeau.

Fais sortir les fleurs de la fange
Et le diamant du charbon.
Du mal ainsi le bien se venge :
C'est si bon d'être bon !

LA BOUCHE ET L'OREILLE

La bouche disait à l'oreille :
« Tout vous caresse et vous sourit.
Vous êtes l'aurore vermeille. »
Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :
« Et patati et patata,
Vous n'avez pas votre pareille. »
Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :
« Tout l'univers vous applaudit
Comme la huitième merveille. »
Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :
« Pour vous le charme de l'esprit
Et le miel choisi de l'abeille. »
Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille :
« J'ai guidé Socrate et Numa :
Voulez-vous que je vous conseille ? »
L'oreille se ferma. ([1])

LA MORT

Holà ! jeune homme, es-tu prêt à me suivre ?
— Qui donc es-tu ? — Je suis la mort.
— La mort ? Pitié ! Laisse-moi vivre
Et diffère l'arrêt du sort.
Sois indulgente à ma jeunesse :
Que pour moi le printemps renaisse !...

— Soit, j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Ça, maintenant, es-tu prêt à me suivre ?
— Encore ta voix que j'entends !
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre,
Accorde-moi quelques instants.
J'allais toucher à la richesse,
Laisse-moi goûter son ivresse...

— Soit, j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

Ça, l'homme riche, es-tu prêt à me suivre ?
— Ah ! que le temps est rigoureux !
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre,
La vie est si douce aux heureux !
J'ai la puissance et j'ai la gloire ;
A cette coupe je veux boire !...

— Soit j'y consens ; mais songes-y,
Je reviendrai bientôt ici.

---

1. On a dit que Nadaud était souvent « du La Fontaine mis en couplets » ; cette appréciation peut se justifier avec des exemples comme celui-ci. Mgr Masquelier, qui établit plus d'un rapport entre le *Bonhomme* de l'époque de Louis XIV et le *Bonhomme* du XIX[e] siècle, fait cette observation à propos de la chanson *la Bouche et l'Oreille* : « C'est d'un tout autre genre que La Fontaine, mais n'est-ce pas du La Fontaine tout de même ? » Réflexion d'autant plus juste que, si elle fait sa part à l'esprit classique du chansonnier, elle laisse supposer chez lui des qualités que d'ailleurs posséda pleinement le fabuliste, à savoir une légitime indépendance littéraire et une réelle originalité de pensée.

Holà, vieillard, es-tu prêt à me suivre ?
— O mort, attends encore un peu.
Pitié, pitié ! laisse-moi vivre :
Rien que le temps de prier Dieu.
Le jour, l'heure que je réclame,
C'est pour le salut de mon âme...

— Non, il est trop tard, me voici !
Je ne reviendrai plus ici.

HANNETON, VOLE

« Allons, disait la troupe folle
Des enfants cruels en leurs jeux,
Allons, hanneton, vole, vole,
Réveille-toi donc, paresseux ! »

Et l'insecte, entr'ouvrant son aile,
Cherche à secouer sa torpeur.
Son vain effort se renouvelle
Sans succès, et non sans douleur.

Enfin il bourdonne et s'enlève.
Il vole !... Mais un fil léger
L'arrête, et, comme un ballon crève,
Sur le sable il va naufrager.

Il s'élève encore et culbute
Au grand plaisir des spectateurs.
Alors, tout meurtri de sa chute,
Il dit à ces enfants rieurs :

« Je suis l'artiste, le poète,
Le philosophe, le savant.
J'étais caché dans ma retraite,
Moitié dormant, moitié rêvant.

« Vous venez d'un propos frivole,
Mettre le trouble en mes esprits ;
Allons, dites-vous, vole, vole !
Imagine, peins, chante, écris !

« Et lorsqu'à des hauteurs nouvelles
Je crois atteindre, aidé par vous,
Vous venez me briser les ailes,
En me disant : Amuse-nous ! »

L'ALCYON

Ainsi qu'une onde tourmentée,
Notre existence est emportée
Par un invincible courant.
Trouverons-nous une retraite
Où notre navire s'arrête
Dans le remous de ce torrent ?

Nous voulions garder une trace
De toute chose ayant sa place
Dans le cœur et dans la raison ;
Mais les souvenirs du voyage,
Avec les arbres du rivage,
Sont déjà loin à l'horizon.

Dans l'espace étroit de son orbe,
Le moment présent nous absorbe ;
Nos jours s'écoulent confondus,
Semblables aux flots qui se brisent,
S'amoncellent et se détruisent,
Pour se redresser éperdus.

Si du moins, dans notre impuissance,
Dieu nous accordait la licence
D'imiter l'alcyon des mers,
Qui, sans effroi de la tourmente,
Établit sa maison flottante
A la cime des flots amers !

Alors, on dit que la tempête,
Qui des grands mâts couche la tête,
Ne peut submerger le roseau
Où dort la paisible couvée,
Sur le sein des eaux soulevée,
Comme Moïse en son berceau.

Pourquoi ne peut-on pas, de même,
Trouver au pays où l'on aime
Cet esquif léger et mouvant
Qui vogue sans voile ni rame,
Qui se plie au choc de la lame
Et se courbe au souffle du vent ?



L'ALCYON

(Dessin de VERNIER)

Ainsi, sur l'océan du monde,
Nous livrerions au gré de l'onde
Le nid de mousse et de velours
Où seraient mollement bercées
Nos plus attachantes pensées,
Nos amitiés et nos amours [1].

CONSEIL A MARIE

Vous avez confiance en moi,
Dites-vous ? C'est très bien, Marie ;
J'y mettrai de la bonne foi.
De quoi s'agit-il, je vous prie ?

Je vois deux chapeaux étalés
Devant vous, l'un bleu, l'autre rose :
Il faut choisir, et vous voulez
Que je sois juge en votre cause ?

C'était bien la peine, vraiment,
D'interpeller un philosophe
Pour connaître son sentiment
D'une couleur ou d'une étoffe !

Le bleu, cela paraît certain,
Convient aux blondes, et le rose
Sert la blancheur de votre teint.
Mais si nous parlions d'autre chose ?

Vous n'avez pas ces yeux profonds
Et cette tête intelligente
Pour amuser à des chiffons
L'activité qui vous tourmente.

1. Dans son Éloge de Clémence Isaure, composé pour sa réception à l'Académie des Jeux floraux, Nadaud introduisit cette chanson. Aussitôt après le dernier vers, il mit sur les lèvres de Clémence Isaure cette curieuse critique personnelle :

— C'est assez bien, dit-elle, et ta muse pédestre
A quelque peu quitté son horizon terrestre.
Je te fais, cependant, observer que l'amour
Reparaît dans tes chants plus souvent qu'à son tour,
Et tu conviendras bien que chanter ce qu'on aime,
Cela ressemble fort à se chanter soi-même. »

N'est-ce pas un peu le devoir
D'une femme économe et sage
De s'appliquer et de pourvoir
Aux menus besoins du ménage ?

Travaux vulgaires, direz-vous ?
Mais votre grâce les amende ;
Quand le commandement est doux
On bénit la main qui commande.

Puis vous avez le sentiment
Des beaux-arts et des belles-lettres :
Soyez éprise follement
Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs ?
Tant mieux : vous serez obligée
D'avoir pour vos menus plaisirs
Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas
Si dispendieux qu'on le pense,
Et dans les miettes d'un repas
On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité
Est un besoin des nobles âmes ?
Elle est femme, et sa chasteté
N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... Mais votre esprit
Est ailleurs tandis que je cause.
Admettez que je n'ai rien dit,
Et choisissez le chapeau rose.

LA GRANDE ROUTE ET LE SENTIER

A côté de la grande route
Est le sentier ombreux et vert :
Il serpente sous une voûte
Où le piéton marche à couvert.

Mais la grande route est suivie
Par le gros du courant humain ;
La course au clocher de la vie
N'est pas pour le petit chemin.

Ils sont là tous, faisant tapage,
Les ambitieux de tout rang,
A pied, à patte, en équipage,
Se bousculant, criant, courant.

Ils sont là, les chercheurs de gloire,
De bruit, de scandale et d'argent ;
Les charlatans vont à la foire
Comme à la Bourse va l'agent.

Écoute gronder la tempête !
Ami, voudrais-tu te lancer
Dans cette foule toujours prête
A s'avilir pour se hausser ?

Si tu savais ce qu'il en coûte
Pour exercer un tel métier,
Tu laisserais la grande route
Pour prendre le petit sentier.

VIN ORDINAIRE

Tu ne viens pas de la côte dorée
Qui de Dijon court jusqu'au Beaujolais ;
Tu n'es pas né dans la plaine altérée,
Où le Médoc mûrit pour les Anglais.
Un nom pompeux ne te fait pas connaître ;
Tu n'as pas eu de médaille au concours.
Tu resteras aux bords qui t'ont vu naître,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Tu n'auras pas la toilette de cire,
Ni le bouchon qui marque un cru choisi,
Le verre étroit où le vin se désire,
Ni le flacon artistement moisi.
Tu n'auras pas les atours de rencontre
Qu'une coquette appelle à son secours.
Un cœur fidèle à découvert se montre,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Nos goûts changeants et notre humeur légère
Sous d'autres cieux nous ont souvent conduits.
Est-ce à prouver que la terre étrangère
Passe pour nous avant notre pays ?
On est séduit par un esprit qui brille ;
On va humer l'air parfumé des cours ;
Puis on revient au foyer de famille,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Vin naturel, vin loyal, vin sincère,
Tu viens me rendre un lointain souvenir :
J'eus un ami ; sa mémoire m'est chère ;
Il est parti pour ne pas revenir.
Mais il avait ta gaîté familière,
Ton goût modeste et ton simple discours.
J'ai son portrait ; il reçoit ma prière,
Le vieil ami, l'ami de tous les jours.

Notre existence a ses heures d'ivresse
Où le soleil est plus vif et plus chaud.
On croit trouver dans une main qu'on presse
Un point d'appui pour s'élever plus haut.
On veut la gloire ; on croit seul être digne
De ses faveurs et non de ses retours...
Heureux celui qui cultive ta vigne,
Vin ordinaire, ami de tous les jours.

Ils sont partis les hôtes de nos fêtes,
Comme on levait la nappe du festin.
Les fleurs de mai dont ils ornaient leurs têtes
Se flétrissaient au brouillard du matin.
Ils sont partis. Le précepte d'Ovide [1]
Serait-il vrai ? Non, près de toi j'accours.
Le ciel est noir ; la maison n'est pas vide,
Mon vieil ami, l'ami de tous les jours.

LE PÈRE CHRÉTIEN

Vous savez le vieux bonhomme
  Que chez nous on nomme
  Le père Chrétien ?
En dépit de son grand âge,
  Gaîment il partage
  Son temps et son bien.
Il gaspille, il chante, il danse.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
  Qu'il tombe en enfance,
  Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

---

1. Les prévisions froidement positives d'Ovide effraient le cœur charitable de Nadaud. Le chansonnier se refuse à croire que son « ami de tous les jours » ait réservé son amitié aux seuls jours heureux ; le poète latin a pu affirmer le contraire :

Tempora si fuerint nubila, solus eris...

Eh bien ! non. Le ciel est devenu noir, mais le vieil ami est toujours là, la maison n'est pas vide.

Aux enfants il montre à lire ;
Mais il les fait rire
En les corrigeant ;
Il leur répète sans cesse :
Enfants, la richesse
N'est pas dans l'argent ;
Elle est dans la conscience.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien
Le pauvre père Chrétien. »

Si parfois sa voix fredonne
Le lai monotone
D'un vieux troubadour,
Il ne chante pas la gloire,
Les refrains à boire,
Ni les chants d'amour :
Il chante la Providence.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

Il va dans ses promenades
Auprès des malades
Qu'on ne peut guérir.
Mieux qu'un docteur et qu'un livre,
Il les aide à vivre,
Les aide à mourir.
Il leur parle d'espérance.
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

Il a toujours des maximes
Simples ou sublimes
Qu'il prend ou qu'il fait :
« Soyez sévère à vous-même,
Aimez qui vous aime,
Aimez qui vous hait,
Et plaignez qui vous offense. »
Et l'on dit : « Vous voyez bien
Qu'il tombe en enfance,
Le père Chrétien,
Le pauvre père Chrétien. »

LE VALLON DE LA JEUNESSE

Un voyageur poudreux et las
De la montagne atteint le faîte ;
Il tente encore quelques pas,
Puis s'assied et tourne la tête.
Le coteau si rude au départ
Devant ses yeux fuit et s'abaisse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Cent précipices ont en vain
Interrompu sa marche sûre ;
Où s'ouvrait un large ravin,
Il ne voit plus que la verdure.
Le torrent qui tombe au hasard
De son murmure le caresse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Ah ! qu'ils sont doux au souvenir,
Les jours rapides du voyage !
C'est quand les feuilles vont jaunir
Qu'on sent la douceur de l'ombrage.
Le bonheur a bien quelque part
Marqué sa passagère ivresse.

Embrassons encor d'un regard
Le vallon de notre jeunesse.

Encor, encor quelques instants,
Dit-il, la fatigue m'accable.
— Non, marche, marche, dit le Temps,
Poursuis ta route infatigable. »
L'air est plus froid ; il se fait tard :
Voici le soir de la vieillesse.

Embrassons d'un dernier regard
Le vallon de notre jeunesse.

PUDICA

Nous avons fait le tour de nos corbeilles
Qu'habitent des monceaux de fleurs ;
Nous admirions leurs nuances vermeilles
Et leurs pénétrantes senteurs ;
Et je cherchais la fleur que j'ai rêvée
« La voici », disiez-vous ; mais non
Dans nos jardins je ne l'ai pas trouvée :
Pudica serait son doux nom.

On la verrait au sommet des montagnes,
Au bord des ruisseaux écartés ;
Elle naîtrait à l'air pur des campagnes
Comme à la brume des cités.
Elle ornerait le palais, la chaumière
De son incarnat radieux ;
Et son parfum serait une prière
Qui monte de la terre aux cieux.

Ne cherchez pas dans les jardins d'Asie
La fleur que Dieu cache ici-bas :
Il lui faudrait une terre choisie
Que le soleil n'atteignît pas.
Car Pudica, c'est une jeune fille
Qui croît sous la garde du ciel,
Dans le terrain fécond de la famille,
A l'ombre du toit maternel.

LES MALHEUREUX

Il vient de frapper à ma porte,
M'as-tu dit, l'âpre visiteur
Qui s'abat où le vent le porte,
Et que l'on nomme le Malheur.
Le Malheur ? Ami, tu blasphèmes ;
Alors que diras-tu de ceux...
Ah ! nous pensons trop à nous-mêmes :
Pensons aux malheureux.

Faut-il que ta voix m'importune
Des peines que nous souffrons tous,
Quand de ta mauvaise fortune
Tant de pauvres seraient jaloux ?

Le pain manque-t-il à ta bouche ?
Ton foyer est-il ténébreux ?
Le froid est dur, la faim farouche :
Pensons aux malheureux.

Parmi tes compagnons de route,
Tu vois ceux qui sont devant toi ;
Quelques-uns arrivent sans doute :
Sais-tu combien ? Sais-tu pourquoi ?
D'autres disputent aux orages
Leurs navires aventureux ;
Mais as-tu compté les naufrages ?
Pensons aux malheureux.

Nous pâtissons par notre faute,
Lorsque nous voulons nous hausser.
C'est l'âme qu'il faut porter haute,
Ce sont les yeux qu'il faut baisser.
Ainsi, pour la riche insolence
Tu deviendras moins rigoureux ;
Et plus sensible à l'indigence :
Pensons aux malheureux.

Médite bien la parabole
D'un vieux prêtre mahométan :
Il donnait toujours une obole
Qui renaissait au même instant.
Donne l'obole du derviche :
Si tu peux être généreux
Ne seras-tu pas assez riche ?
Pensons aux malheureux [1].

1. « Tous les ans, disent les *Commentaires* inédits, dans la première quinzaine de mai, les élèves de l'École normale supérieure donnent un concert au profit des pauvres de leur quartier. C'est là que je rencontre Mme Charlotte Tardière. Les autres artistes varient, mais nous pouvons dire, elle et moi, que nous sommes les deux colonnes de l'édifice. Il y a trois ans, M. Binot, directeur de l'École, étant mort, (vers 1880) je m'excusai par le couplet suivant d'avoir pris part au concert :

Vous avez perdu le bon maître
Qui guidait vos doctes penchants.
Cette fois, nous devions peut-être
Imposer silence à nos chants.
Mais d'ici nous croyons entendre
Son appel doux et généreux :
Les pauvres ne peuvent attendre
Pensons aux malheureux.

Mme Lopez-Dubec, de Bordeaux, a désiré que ce couplet fût écrit sur son exemplaire de mes Chansons illustrées. »

Une lettre, datée du 29 mai 1882, tombée entre nos mains, nous livre le nom d'un illustre auditeur de ces concerts : « Quoique j'aie quelque peine, écrit Pasteur au chansonnier, à me tenir éveillé le soir à la suite des fatigues du jour au laboratoire, je suis chaque année un de vos auditeurs assidus au concert de l'École normale et non un des moins ardents à vous applaudir. »

LES PROJETS DE JEUNESSE

Je me souviens que chez ma mère,
Enfant, je fis mille projets.
J'étais au pays de chimère,
Et devant moi je voyageais.
Je tenais mon esprit en laisse ;
Mais par lui j'étais entraîné.
Où sont mes projets de jeunesse
Et la maison où je suis né ?

Marcher, courir autour du monde,
Traverser en maître, en vainqueur,
Les monts ardus, la mer profonde,
Sans doute c'est trop de bonheur.
Au moins, je voulais voir la Grèce,
Et la fortune m'a dit : Non !
Où sont mes projets de jeunesse
Et les marbres du Parthénon ?

Puis, portant plus haut mes pensées,
Je pressentais mon âge mûr,
Sur ces images dispersées
Marchant d'un pas solide et sûr.
Je voyais ma verte sagesse
Dominant mes rêves déçus...
Où sont mes projets de jeunesse
Et les préceptes de Jésus ?

Adieu, printemps, voici l'automne,
Et l'espérance en moi survit :
Prenons ce que le sort nous donne,
Sans pleurer ce qu'il nous ravit.
S'il n'a pas tenu sa promesse,
En quel temps m'a-t-il délaissé ?
Adieu les projets de jeunesse
Et les mensonges du passé !

VOYAGE D'UNE AME

L'idée est assez singulière
Que je vais effleurer ici ;
Mais puisqu'elle m'est familière,
Elle a pu vous venir aussi.

Sitôt que je vois apparaître
Des hommes nouveaux, tel ou tel,
Je songe que je pouvais être
Ce héros ou ce criminel.

Émigrant aussitôt, mon âme
Chez eux va remplacer la leur ;
Je brûle de la même flamme,
Je sens leur joie ou leur douleur.

Grâce à cette métempsychose,
J'entrai l'autre jour en passant
(Mon âme et moi sont même chose)
Chez un homme riche et puissant.

La fortune, c'est convoitise,
Le pouvoir, c'est ambition.
Que sera l'existence prise
Par une double passion ?

Tout le monde portant envie
Au grand homme que j'habitais ;
Mais moi qui connaissais sa vie,
Combien, combien j'en rabattais !

Hélas ! ce n'est pas toutes roses
Que d'être logé chez autrui :
Votre hôte vous dit bien des choses
Qu'il voulait conserver pour lui.

Il était, dans cette existence,
Un mystère si bien cloîtré,
Que, côtoyant sa conscience,
Je ne l'ai jamais pénétré.

Je m'attachais à mon étude ;
Car l'homme qu'un remords poursuit
A l'horreur de la solitude,
Et du silence et de la nuit.

Je compris quel supplice intime
Peut cacher un ferme maintien,
Et combien notre propre estime
Est notre pain quotidien !

Sans doute quelque ignominie,
Quelque triste et tacite aveu
Revenait dans son insomnie ;
Lui seul peut le savoir... et Dieu !

Tout était calme à la surface,
Et les gens se disaient entre eux :
« Si je pouvais être à sa place,
Mon Dieu, que je serais heureux ! »

Mais moi qui connaissais le gouffre
Ouvert et béant au dessous,
Je disais : « Mon Dieu, comme il souffre !
O mon âme, rentrons chez nous ! »

LES DIEUX

Les dieux s'en vont, disent les sages :
La raison a tué la foi.
Sur un océan plein d'orages,
Plutôt que de voguer sans loi,
Rendez-nous la mythologie
Avec ses dieux grands et petits ;
Faites-nous croire à la magie :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Quelle est cette blonde déesse
Qu'un temple ne peut contenir ?
Inclinez-vous, c'est la jeunesse
Qui s'élance vers l'avenir.
Elle a l'audace ; elle veut croire
A tous les nobles appétits,
Au bonheur et même à la gloire :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Auprès d'elle est la folle fille
Qui d'un banquet fait son autel ;
Ses yeux sont un flambeau qui brille
Sa voix est un rire éternel.
Elle chante toutes les causes,
Elle boit à tous les partis ;
C'est la gaîté semant des roses :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Avec plus d'art et de mystère,
Un dieu gouverne tous nos sens :
L'amour, aussi vieux que la terre,
Aussi jeune que le printemps.
Par ses tourments ou par ses charmes
Il tient nos cœurs assujettis,
Plein de plaisirs et plein de larmes :
Tous les dieux ne sont pas partis.

Et toi qui des seules injures
Veux toujours prendre la moitié,
Baume de toutes les blessures,
Salut à toi, sainte amitié !
Malheureux qui n'rait l'empire
Des liens qu'il n'a pas sentis !
Plus malheureux qui les déchire !...
Toux les dieux ne sont pas partis.

Mais non : ces dieux imaginaires
Ne sont que les rayons du jour.
Un seul maître verse à nos sphères
Le soleil, la vie et l'amour.
Pour les grands il fit la clémence,
Le courage pour les petits ;
A tous il donne l'espérance :
Tous les dieux ne sont pas partis [1].

---

1. « La première fois que je chantai cette chanson, dit l'auteur dans ses *Commentaires*, c'était en 1849 ou 1850, chez un député, M. Roulleaux-Dugage ; elle fit un fiasco complet. J'étais décidé à ne pas la publier : mais j'allai le soir même chez mon ami Édouard Cottinet et je la chantai cette fois avec un plein succès.

« Tous les ans au mois de janvier, les artistes dramatiques se réunissent dans un banquet appelé banquet Molière. Anatole Lionnet me demandant un couplet en l'honneur de Molière, j'ajoutai à la chanson des *Dieux* les vers suivants :

Écoutez la voix du génie
Qui vient d'un lointain horizon
Sa parole est une harmonie,
Sa morale est une leçon.
Pour lui nos mains tressent le lierre,
Par lui les ans sont ralentis :
Et nous fêtons encor Molière.
Tous les dieux ne sont pas partis. »

CHANSONS PATRIOTIQUES

LE PAYS NATAL.

Allez trouver les peuples de Norvège,
Les Irlandais au dur labeur,
Les Esquimaux qu'ensevelit la neige,
Les noirs brûlés par l'équateur :
Demandez-leur quel est le coin de terre
Le plus indulgent à ses fils,
Le doux pays, le climat salutaire,
Ils vous diront : « C'est mon pays. »

Pays natal on te retrouve
Plus cher après t'avoir quitté ;
C'est comme une amitié qu'éprouve
La distance ou l'adversité.
Il faut revoir l'église austère
Avec son clocher qui reluit,
Et la maison de notre père,
Toute pleine encore de lui.

Elle a bien pu changer de maître ;
Ses murs ont été jetés bas ;
Nous saurons toujours reconnaître
Le sol où s'essayaient nos pas.
Et la promenade voisine
Où l'on jouait, enfant joyeux,
Avec la petite cousine,
Sans guère cesser d'être heureux,

Je pars, je cours dans la campagne ;
Je veux aller en liberté
Retrouver ma vieille compagne,
La jeunesse qui m'a quitté.
Et je m'arrête, et je regarde
Un sentier perdu dans les bois,
Et la cabane du vieux garde,
Grise aujourd'hui, blanche autrefois.

Là, les arbres de l'avenue
Semblent agiter leurs grands bras
Pour saluer la bienvenue
D'un ami qu'ils n'attendaient pas.

Et je me dis que ce que j'aime,
Ame ou chose, doit en retour
Garder une part de moi-même,
Pour reconnaître mon amour.

Et cependant l'étranger passe,
Sans plaisir comme sans ennui ;
Le vent effacera la trace
Que ses pieds laissent après lui.
Pourquoi ce charme qui m'enivre ?
Pourquoi pleuré-je sans souffrir ?
C'est là, c'est là qu'il faudrait vivre ;
C'est là surtout qu'il faut mourir !

J'ai vu passer sur la terre de France
Des tribus sans gîte et sans pain,
Qui s'en allaient demander l'existence
Aux hasards d'un climat lointain.
Fier Océan, pour eux calme ton onde ;
Soleil, adoucis-toi pour eux ;
Mon Dieu, guidez les enfants du vieux monde
Fuyant le toit de leurs aïeux !

MA MAISON

On dit que ce pays est triste,
Que son climat est sombre et froid,
Que le voyageur et l'artiste
S'éloignent de ce ciel étroit.

Et pourtant, lorsque j'examine
Ce site à l'horizon prochain,
Qui commence et qui se termine
Dans un pli léger du terrain,

Il me paraît que la nature
N'est pas la même ici qu'ailleurs,
Et qu'en aucun lieu la verdure
N'a de ces profondes couleurs.

Parmi la broussaille touffue
Brille la tuile au ton joyeux :
Du vert qui repose la vue
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence
Doit s'abriter en ce réduit ;
Elle s'ouvre sur le silence
Et se referme au premier bruit.

Oui tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître ;
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, je serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux,
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi ? je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

PARISIEN ET PROVINCIAL.

Oui, je suis de la province,
Et vous êtes de Paris ;
Pour valoir tant de mépris
L'avantage est assez mince.

Vous êtes autant de rois ;
Le bien faire et le bien dire
Sont soumis à votre empire :
Vous le dites, je le crois.

Vous avez le ton facile ;
Vous avez le mot du jour,
Et le genre de la cour,
Et le jargon de la ville.

Les objets d'art et de goût
Attendent votre suffrage :
Si vous aimez un ouvrage,
Il doit être aimé partout,

Mais dites-moi, je vous prie,
Où sont vos titres scellés ?
Dans le sol que vous foulez
Sentez-vous une patrie ?

Connaissez-vous la couleur
De votre terre nourrice,
Qui produit maint édifice,
Mais qui n'a ni blé, ni fleur ?

Avez-vous à l'horizon
Une oasis calme et pure
Qui blanchit dans la verdure
Et qu'on nomme sa maison ?

Avez-vous la voix touchante
Du passé qui refleurit ?
Avez-vous l'herbe qui rit ?
Avez-vous l'arbre qui chante ?

Et le jardin plein de fruits
Qui vous parle de l'enfance,
Et le bois plein de silence
Qui s'éveille à tous les bruits ?

Et la lutte à coups de pommes
Avec le fils du fermier,
Qui vous convaint le premier
De l'égalité des hommes ?

Avez-vous senti souvent
Cette soif d'indépendance
Que vous soufflent de naissance
Le grand air et le plein vent ?

Non, votre vie est cloîtrée ;
Comment pourriez-vous avoir
L'âpre parfum du terroir
Et l'accent de la contrée ?

Quel est votre sol nouveau ?
L'asphalte de la montagne,
Le macadam de Bretagne,
Le grès de Fontainebleau.

Où prenez-vous ces murailles
Que vers le ciel vous dressez ?
Les blocs sur vous entassés
Sont tirés de nos entrailles.

L'étranger et l'inconnu
Avec vous sont de frairie ;
Vous êtes l'hôtellerie
Ouverte au premier venu.

Votre sein tari s'abreuve
De notre inondation :
Vous êtes l'alluvion
Et vous insultez au fleuve !

Vous eussiez cent fois péri,
Sans la sève jeune et forte
Que la France entière apporte
A votre sang appauvri.

Ah ! je veux rompre ma chaîne !
Je veux, du monde abrité,
Prendre un bain de liberté,
Vienne la saison prochaine !

Vous direz, je le sais bien :
« Notre ciel en vaut un autre. »
Mais vous allez fuir le vôtre,
Et je vais chercher le mien.

Sous un costume champêtre,
Vous jouerez au paysan ;
Mais moi, je serai Gros-Jean,
Quand vous chercherez à l'être.

Adieu, je ne voudrais pas
Abuser de ma faiblesse :
Au premier rang je vous laisse ;
Mais convenez-en tout bas :

L'avantage est assez mince
Pour valoir tant de mépris.
Oui, vous êtes de Paris,
Et je suis de la province.

LE SECRET DU BONHEUR

Je sais un excellent moyen
De vivre heureux et de bien vivre :
Il est aisé, ne coûte rien ;
Au même prix je vous le livre.

Suivez-moi dans cette maison.
Adossée au petit village ;
Elle a le vert pour horizon,
Et pour vêtement un treillage.

C'est la villa d'Académus
Ou le cottage de Socrate ;
Là nul besoin d'être un Crésus ;
La verve gauloise y éclate.

On y vit dans l'air et dans l'eau ;
Ce n'est pas là que l'on s'ennuie ;
On joue aux boules s'il fait beau ;
Le whist est pour les jours de pluie.

On poursuit un docte entretien
Dans le salon, sous la tonnelle ;
On y relit un livre ancien
Auprès de la page nouvelle,

Gaîment, bruyamment, poliment,
On cause, on raisonne, on discute.
Chacun défend son sentiment
Sans que jamais on se dispute.

— Mais votre ami, me direz-vous,
A donc un secret ? — Sans nul doute.
Tenez, je vous le donne à tous,
Puisqu'on sait le prix qu'il me coûte.

Dans la chaumière ou le château,
A la campagne ou dans la ville,
Apposez un simple écriteau
Au seuil de votre domicile.

Il suffit qu'on lise à propos,
Et surtout qu'on mette en pratique,
L'avis conçu dans ces cinq mots :
ON NE PARLE PAS POLITIQUE [1].

L'EMPEREUR NOIR.

Vous souvient-il du vieux Soulouque,
Nègre venu, nègre parti ?
Son portrait peint par Édouard Fouque
Couvrait tous les murs d'Haïti.
Il portait des plumets énormes
Sur de fantastiques chapeaux.
Il aimait trop les uniformes,
Les crachats et les oripeaux.

On lui disait : « Sire, on vous aime,
L'univers a les yeux sur vous ;
Toussaint Louverture lui-même
Vous arrive à peine aux genoux.
Vous avez de plus belles formes
Que le gouverneur de Cuba. »
Il aimait trop les uniformes,
Les compliments et le tabac.

Il voulait, cet homme héroïque,
Que partout son nom fût cité ;
C'est surtout sur la Jamaïque
Qu'il tenait son œil arrêté.
Car tous ses goûts étaient conformes
A ses appétits fastueux.
Il aimait trop les uniformes,
Le rhum et les spiritueux.

---

1. Pour un chansonnier, Nadaud s'est vraiment occupé fort peu de politique. On n'a pas assez remarqué dans quelle large mesure son caractère est à cet égard différent de celui de Béranger, qui fut le chansonnier attitré de l'école libérale et révolutionnaire, ou encore de celui de Pierre Dupont qui se fit l'apôtre du socialisme. Nadaud aima passionnément son pays, mais il ne voulut pas être un homme politique.

« Ses confrères en chansons, a écrit M. Montorgueil, se sont rangés sous un drapeau. Ce fut un soin dont Nadaud se dispensa. Il eut ses préférences, mais si discrètes qu'elles ne le firent l'adversaire de personne. Il s'obstinait à demeurer un indulgent philosophe, doux aux humbles, accueillant à l'infortune, prompt à la charité, et ne souffrant dans ce monde, que son optimisme teintait de rose, que pour les sanglots qui parvenaient à son oreille. Son parti, c'était la bonté ; son opinion, l'indulgence. »

Nous avons vu plus d'un monarque
Qui ressemblait à celui-là ;
Quels que soient le titre et la marque,
Tous les gouvernants en sont là.
Ils demanderont des réformes ;
Et puis, lorsque leur jour luira,
Ils aimeront les uniformes,
L'or, le pouvoir, et cetera [1].

LES AMIS DU PEUPLE

Peuple, ta mission est sainte
Et l'avenir est avec toi ;
Marche, sans colère et sans crainte,
Dans le devoir et dans la loi.
Mais ceux qui ne pourraient te rendre
Tout le bonheur qu'ils t'ont promis,
Tes flatteurs, crains de les entendre :
Peuple, prends garde à tes amis !

Non, tout n'est pas bien en ce monde,
Les hommes ne sont pas parfaits ;
Mais seule la paix est féconde ;
La discorde nous rend mauvais.
Redoute les tribuns farouches :
Entre tes mains qu'ont-ils remis ?
Du pain ? — Non pas... mais des cartouches :
Peuple, prends garde à tes amis !

---

1. Cette courte satire est la seule « chanson politique » retenue dans le présent recueil. Nadaud en composa plus de vingt autres dont la portée est plus ou moins grande, les unes visant l'empereur Napoléon III, comme l'*Edifice*, l'*Osmanomanie*, etc..., d'autres mettant en relief les travers des députés ou sénateurs, comme le *Carnaval à l'Assemblée nationale*, la *Grande Classe*, et *Droite, gauche, centre*, d'autres enfin faisant des allusions plus larges, comme le *Droit des Français*, *Monsieur Bourgeois*, *Obligatoire, gratuite*,etc... Aux yeux du chansonnier, les productions de cette sorte semblent n'avoir pas tenu la première place ; il employa même ces termes modestes dans une préface de l'édition Stock, peu de temps avant sa mort : « Loin de moi la pensée de faire de ces chansons *Politiques* ou plutôt *Antipolitiques*, une sorte d'autobiographie ; j'ai donné simplement ma note de flûte ou de fifre dans le concert discordant de notre société. »

Nadaud cependant n'eut-il pas d'opinion politique personnelle ? Ou bien aurait-il été l'homme aux opinions successives ? Nullement. Il eut des préférences, des sympathies, du dévouement. Le régime de Juillet sous lequel il avait passé le premier tiers de sa vie lui avait laissé de bons souvenirs. Il aima, — avec un désintéressement absolu — les princes d'Orléans, et mourut, comme il l'avait dit, « dans la peau d'un vieil Orléaniste ». Mais il ne voulut jamais être l'homme d'un parti contre le reste de ses compatriotes. Il se désigne ainsi lui-même :

A nul engagement Liber n'a consenti :
Il est de son pays, et non de son parti.

Il estimait qu'il fallait mettre la France par dessus tout, que les classements politiques passent alors que la patrie demeure. C'est ce qui explique l'accent sincère, souvent éloquent et toujours poétique de ses chansons purement patriotiques.

Ils t'appellent du nom de frères
Lorsque l'orgueil fait leur fureur ;
Ils s'adressent à tes misères
Et ne parlent pas à ton cœur,
Ils calculent sur tes entrailles,
Insolents lorsque tu gémis,
Inquiets lorsque tu travailles :
Peuple, prends garde à tes amis !

Ils disent : le peuple nous aime ;
Ils disent : le peuple est à nous ;
Réponds : le peuple est à lui-même ;
Il combat pour lui, non pour vous !
Ils vantent la blouse et l'écuelle
Quand ils sont bien gras et bien mis.
Pour eux le peuple est une échelle ;
Peuple, prends garde à tes amis !

Tu dois vaincre par les idées ;
N'attends rien du fer et du feu ;
Et, pour qu'elles soient fécondées,
Compte sur toi-même et sur Dieu.
Les épis jetés en semence
Par le soleil seront jaunis ;
Si tu crois à la Providence,
Peuple, prends garde à tes amis !

LE FANTASSIN

Le fantassin est le soldat
Qui porte une arme sur l'épaule,
Autant par goût que par état ;
C'est le fils de la Gaule.
Sur ses jarrets il va d'aplomb,
Le corps dispos et l'âme nette ;
Il a de la poudre et du plomb,
Il a sa baïonnette.

Le cavalier
Cherche à briller ;
Le fantassin, petit de taille,
Est celui qui gagne bataille.

Le fantassin a bien appris
Dans quelque vieux livre d'histoire
Quc c'est à pied, en tout pays,
Que marche la victoire,

Faut-il grimper de bas en haut
Sous les grêlons de la mitraille,
Passer ravin, donner assaut,
Franchir fosse ou muraille ?

Le cavalier
Reste au quartier ;
Le fantassin au pied agile
Est celui qui force une ville.

Le fantassin n'a pas besoin
D'un serviteur qui le gouverne :
Ce n'est pas l'avoine et le foin
Qu'on mange à la caserne.
Son fourniment est un peu lourd ;
Mais dans son sac, il porte l'arche,
Ce n'est pas un torrent qui court,
C'est un rocher qui marche.

Le cavalier
Fait son métier ;
Le fantassin, soldat modèle,
Est celui qui prend citadelle.

Le fantassin, avec raison,
N'a pas l'uniforme qui brille ;
Il n'est pas de grande maison ;
Le peuple est sa famille.
Son régiment sera toujours
L'unique blason de sa race.
Sonnez, clairons ; battez tambours :
C'est le drapeau qui passe !

Le cavalier
Perd l'étrier.
Le fantassin détruit ou fonde :
C'est celui qui mène le monde [1].

---

1. « Chanson faite en voyage en novembre 1861, du château du Fêtu à Lyon et à Couzon Je trouve dans mes papiers deux variantes au troisième couplet :

1re Leçon.

Le fantassin ne voudrait pas
Être l'esclave d'une bête.
Il lui suffit de ses deux bras
Pour garantir sa tête.

2me Leçon.

Le fantassin n'a pas besoin
D'un serviteur qui le gouverne.
Ce n'est pas l'avoine et le foin
Qu'on mange à la caserne.

3me Leçon.

Le fantassin n'a pas besoin
De se comparer aux gazelles ;
Ce n'est pas l'avoine et le foin
Qui lui donnent des ailes.

Quand je publiai cette chanson, tout le monde me disait que j'allais me faire une affaire avec les officiers de cavalerie. Il n'en fut rien.

D'ailleurs, je fis plus tard le *Cavalier*. » (*Commentaires* inédits).

LE CAVALIER

Alerte, cavalier, alerte !
La trompette, avant le soleil,
A sonné le réveil.
Alerte !
La campagne est calme et déserte ;
Le brouillard blanchit le sentier ;
L'oiseau dort, le lièvre est au gîte ;
L'homme seul se lève et s'agite.
Alerte, cavalier !

En selle, cavalier, en selle !
Ton cheval a flairé là-bas
La poudre des combats.
En selle !
Comme à la jeune demoiselle
Il lui faut bijoux et collier.
Il obéit à la syllabe,
Il sait le français et l'arabe.
En selle, cavalier !

En plaine, cavalier, en plaine !
Les talus et les chemins creux
Sont bons pour les peureux.
En plaine !
Tu bois l'air à poitrine pleine ;
Franche course et franc étrier !
Guerriers qui craignez les entailles,
Restez cachés sous vos murailles.
En plaine, cavalier !

Fourrage, cavalier, fourrage !
Il te faut nourrir bien ou mal
Le maître et l'animal.
Fourrage !
Tous les habitants du village
Vont pourvoir à ton râtelier.
Tu sais comment te faire entendre :
Ils donnent ou bien laissent prendre.
Fourrage, cavalier !

Galope, cavalier, galope !
Tes aïeux, à cheval aussi,
Ont passé par ici.
Galope !
Ils ont fait le tour de l'Europe.
Pour connaître le monde entier,
Il fallait inventer l'Afrique,
La Cochinchine et le Mexique.
Galope, cavalier !

Au sabre, cavalier, au sabre !
L'ennemi qui te croyait loin,
Est tapi dans son coin.
Au sabre !
Ton cheval résiste et se cabre ;
Dans ses flancs enfonce l'acier.
Il bondit pieds par dessus tête.
Adieu, carré, besogne est faite !
Au sabre, cavalier !

Victoire, cavalier, victoire !
Tu ramènes au camp lointain
Prisonnier et butin.
Victoire !
Le soleil se couche en sa gloire.
Sois humain pour ton prisonnier ;
Songe au ciel, écris à ta mère :
Un mot là-haut, un mot sur terre.
Victoire, cavalier !

LE PEINTRE DES ROIS

A la cour d'un roi d'Allemagne,
Je voyais souvent autrefois
Un artiste de la Romagne,
Albertini, peintre des rois.

D'un bout à l'autre de l'année,
Il fabriquait, de parti pris,
La même tête couronnée,
Même qualité, même prix.

Revenu d'ailleurs assez mince,
Et sujet aux revirements...
Cela s'expédie en province
Aux bons bourgmestres allemands.

Peindre vingt fois la même tête,
Ce n'est pas fort divertissant ;
Mais la main est faite et refaite
Quand on arrive au chiffre cent.

Un jour, étant dans le Royaume,
J'allai voir cet Albertini.
Il travaillait un roi Guillaume
Qui n'était pas encore fini.

Il avait peint les accessoires,
Paysage, fond de portrait,
L'habit, la couronne et les gloires,
Mais du visage pas un trait.

L'incident me parut bizarre,
Albertini, sans s'émouvoir,
Me dit : « Celui que je prépare
Ne peut-il pas mourir ce soir ? »

C'est une mission céleste
Que Dieu lui confie ici-bas :
Le roi meurt, la royauté reste,
L'homme a changé, l'habit non pas.

Le roi mort, fût-il Charlemagne,
Son portrait n'a plus de valeur.
Tous les bourgmestres d'Allemagne
Voudront avoir son successeur.

Le besogne est faite d'avance ;
En quatre ou cinq coups de pinceau
Je complète la ressemblance,
Et je présente mon tableau.

Quand Dieu reprend Guillaume père,
Guillaume fils nous est rendu ;
Le royaume est toujours prospère,
Et mon portrait n'est pas perdu.

LUTETIA

Lutetia, chère Lutèce,
Je vais, si vous le permettez,
Avec égards et politesse,
Vous dire quelques vérités.

Car il faut toujours qu'on vous flatte ;
C'est un de vos travers anciens ;
A moins, à moins qu'on ne vous batte,
Ce qui n'est pas dans mes moyens.

Lutetia, vous êtes femme,
Vos goûts sont légers et divers ;
Vous avez sans doute de l'âme,
Mais vous avez surtout des nerfs.

Certes, vous êtes la merveille
D'un pays vivace et vivant ;
Mais je puis vous dire à l'oreille
Que vous le dites trop souvent.

Il ne se peut pas qu'on irrite
Votre orgueil, en vous rappelant
Que la pudeur sied au mérite,
Et la modestie au talent.

Vous portez un homme au pinacle,
Vous en faites un demi-dieu ;
Et puis ce héros, cet oracle,
N'est plus bon qu'à jeter au feu.

Qu'il vous prenne un petit caprice,
Un petit accès de fureur,
Il faut que la France subisse
Votre sottise ou votre erreur.

Vous croyez être assez savante ;
Mais, Lutetia, songez bien
Qu'on ne cesse d'être ignorante
Qu'en avouant qu'on ne sait rien.

Et comment pourriez-vous apprendre
Quand vous prétendez en effet
Qu'ailleurs vous n'avez rien à prendre,
Et que chez vous tout est parfait ?

Chez vous, on prise l'apparence
Autant que la réalité,
L'esprit, plus que l'intelligence
Et le bruit plus que la gaîté.

Vous êtes folle de spectacles
De neuf, d'éclatant, de clinquant ;
Il faut varier les miracles
Pour vous séduire en vous choquant.

Il faut à votre nourriture
Les plus vigoureux condiments,
Comme à votre littérature,
Le sel, le poivre et les piments.

Votre oreille est souvent ouverte
Aux propos scabreux et grivois ;
Vous comprenez la langue verte,
Et vous la parlez quelquefois.

Vous, l'élégante, la parée,
Vous commettez votre grandeur
Avec une foule... égarée...
Je prends ce terme par pudeur.

Vous aviez une grande histoire,
De beaux, de superbes moments :
Qu'avez-vous fait de cette histoire
Écrite dans vos monuments ?

Une autre eut vos façons hautaines
Dans ses faveurs ou ses mépris ;
Les anciens l'appelaient Athènes ;
Ils ne connaissaient point Paris.
. . . .

Mon crépuscule, mon aurore,
Mon enfer et mon paradis,
En te maudissant, je t'adore,
En t'adorant, je te maudis.

Serment perdu ! vaine parole
Qu'on prononce, sais-tu pourquoi ?
C'est que pas un ne se console
De ne pas être aimé de toi.

A MON PAYS [1]

« Il ne se fait donc rien en France ?
Disent les étrangers.
« On ne met plus une espérance
» Sur ces esprits légers. »
Nous avons mérité l'injure
Que nous subirons désormais.
Je le sens bien à ma blessure...
O mon pays, que je t'aimais !

Tu fus la force et le génie ;
Tu portais le flambeau
Ta voix donnait dans l'harmonie
Son timbre clair et beau.
L'esprit se meurt et l'art s'écroule :
Des farces... tel est le seul mets
Que l'on ose offrir à la foule [2].
O mon pays, que je t'aimais !

1. Il est intéressant de relever que cette chanson fut publiée peu de temps avant la dure épreuve de la guerre, en 1868.

2. Dans ses *Commentaires* inédits, Nadaud à propos d'une autre chanson, le *Construc-*

Voyez tous ces beaux fils de France,
Tous ces dégénérés !
Témoins de notre décadence,
Riez !... mais non, pleurez !
Viennent les heures meurtrières,
A quels avortons tu commets
La sauvegarde des frontières !...
O mon pays que je t'aimais !

Qu'un jour la Province envahisse
Les faubourgs de Paris !
Il faut refaire l'édifice
Dont les ais sont pourris.
Que le paysan des montagnes,
Tombant de ses âpres sommets,
Mette à sac nos plates campagnes !...
O mon pays, que je t'aimais !

Souverain qui gardes ta place
Par le droit du vainqueur,
Opprime cette populace
Qui n'a plus rien au cœur.
Où donc est la formule écrite
Des libertés que tu promets ?
On les a quand on les mérite...
O mon pays, que je t'aimais !

Quelle voix peut se faire entendre ?
Quelle oreille écouter ?
Que sert la plainte de Cassandre
Qui ne sait pas flatter ?
O France, France qui me charmes,
Je ne te quitterai jamais,
Je te réprouve avec des larmes !...
O mon pays que je t'aimais !

LA GRANDE BLESSÉE

Un soir d'hiver, à l'ambulance,
On apporte un soldat blessé.
Rien ne trahit sa défaillance :
Il a le bras droit fracassé.

---

teur, a écrit ceci : « J'ai cherché à réagir contre l'invasion du mauvais goût en France et surtout à Paris. Peine inutile ; je ne suis pas bien certain que les opérettes d'Offenbach n'aient été pour quelque chose dans notre écrasement de 1870. Ch. Lecocq a fait de petites pièces qui étaient moins extravagantes que celles de ses prédécesseurs. *La fille de Madame Angot* a marqué une nouvelle ère qui était un dernier retour vers l'ancien opéra comique. »

C'est un vaillant, un volontaire ;
Des premiers il était debout,
Pour défendre son bien, sa terre,
Pour venger son honneur surtout.

On examine la blessure,
Et les médecins rassurés
Disent : « La guérison est sûre ;
Laissez-vous faire, et respirez. »

— « Oh ! je vous comprends à merveille,
Répond-il, on dort, n'est-ce pas ?
On dort, et quand on se réveille,
On vit, mais on n'a plus qu'un bras.

» Perdre la main qui tient l'épée
Ou qui soulève le fardeau,
Qui conduit la plume trempée
Ou qui dirige le pinceau,

» Jamais ! je défends qu'on y touche !
Je sais souffrir, c'est mon métier ;
C'est le dernier mot de ma bouche :
Je veux mourir ou vivre entier ! »

Va, nous comprenons ta pensée ;
Comme toi nous saurons souffrir !
La France est la grande blessée
Qui veut vivre entière ou mourir [1].

---

1. Cette chanson fut composée durant la campagne, en janvier 1871, alors que l'auteur était devenu infirmier volontaire. En cette même année, le 16 novembre, le Comte de Noë, le caricaturiste fameux connu sous le nom de Cham lui écrivait : « ...Dimanche paraîtra un bois sur l'infirmier Nadaud ; il sera suivi de bien d'autres... Béranger nous a vengé de 1814 ; Nadaud nous vengera de 1870. »

A propos de la *Grande Blessée*, le poète a écrit dans les *Commentaires* les notes suivantes : « C'était pendant la guerre, la triste guerre. J'étais à Besançon, logé chez Mgr Mathieu, le vieil archevêque qui venait voir dans ma chambre si rien ne me manquait. En janvier 1871, il faisait un froid terrible, et, le matin, j'entendais la porte de ma chambre s'ouvrir et le vénérable prélat venait mettre l'allumette au bois de ma cheminée. Dans ma carrière d'infirmier, je n'ai pas toujours été si agréablement logé et servi.

» Je me rappelle que j'écrivis la *Grande Blessée* sur le papier de l'archevêché que j'ai toujours conservé. De retour à Lyon, je la publiai sur un air différent de celui qui fut adopté définitivement. Quelques mois plus tard, M. Thiers parlant de la France, employait la même expression que moi en l'appelant la « Grande Blessée ».

» Bien plus tard je fis plusieurs chansons qui reproduisaient les impressions éprouvées durant la guerre. »

LA MÈRE FRANÇOISE

« Où vas-tu, la mère Françoise,
Avec ton grand voile croisé
Et ton manteau couleur d'ardoise,
Le long du chemin malaisé ?
La nuit pourrait bien te surprendre,
Le ciel est noir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Ah ! pardon, j'oubliais : la guerre,
Ton fils Joseph... je l'ai connu ;
Il était soldat... Pauvre mère !
Il est ... il n'est pas revenu,
Toi seule n'as pas pu comprendre
Ton désespoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Et tu l'attends encore ? Écoute :
Ici-bas, on sait quand on part ;
On se retrouvera sans doute,
Les uns plus tôt, d'autres... plus tard.
Mais l'heure, nul ne peut prétendre
A la savoir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Mère Françoise, aime ta fille ;
Ton Joseph, il faut l'oublier ;
Les garçons n'ont pas de famille ;
Les filles gardent le foyer.
Elle, tu peux toujours l'entendre,
Toujours la voir.

— Là-bas, là-bas, je vais l'attendre ;
Il doit rentrer ce soir.

— Écoute : j'ai cru reconnaître
La voix qui t'appelle là-bas.
Demain, il reviendra... peut-être ;
Elle t'attend, viens, prends mon bras.
Ensemble nous allons descendre
Le long chemin.

— Demain, demain, j'irai l'attendre ;
Il reviendra demain. »



LA MÈRE FRANÇOISE

(Dessin de G. DUEZ)

LA JEUNE FILLE EN DEUIL

Pourquoi toujours en noir,
La jeune fille ?
Elle est sans guide et sans famille ;
Voilà tout ce qu'on peut savoir.
Toujours en noir !
Si vous lui demandez la cause
De son incurable souci,
Sur ses yeux un voile se pose ;
Elle répond ainsi :
« Mon père est mort ; ma mère est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ?
Son teint est pâle ;
Comme un soupir sa voix s'exhale
Et sans pleurer sait émouvoir.
Toujours en noir !
« J'avais une sœur bien aimée,
Mon frère était vaillant et fort.
Ainsi s'envole la fumée
Sous le souffle du Nord.
Mon frère est mort, ma sœur est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ?
Son front est sombre ;
C'est moins une forme qu'une ombre,
C'est moins un beau jour qu'un beau soir.
Toujours en noir !
« J'aurais porté de cœur et d'âme
Le nom d'un époux adoré.
Je suis veuve avant d'être femme,
Et telle resterai.
Mon cœur est mort, mon âme est morte.
Ce n'est pas leur deuil que je porte. »

Pourquoi toujours en noir ?
Ses yeux sont mornes.
On sent une douleur sans bornes
Dans une plainte sans espoir.
Toujours en noir !

« Que le vent orageux m'entraîne !
Emportez-moi, flux et reflux !
O mon Alsace, ô ma Lorraine,
Je ne vous verrai plus.
Car ma patrie est morte, morte !
Et voilà le deuil que je porte [1] ! »

LES TROIS HUSSARDS

C'étaient trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé :
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.

« Je vais revoir celle que j'aime ;
— C'est Margoton, dit le premier.
— C'est Madelon, dit le deuxième.
— C'est Janneton, dit le dernier. »

Un homme était sur leur passage :
« Hé ! C'est Jean, le sonneur, je crois.
Quoi de nouveau dans le village ?
— Tout va toujours comme autrefois.

— « Et Margoton notre voisine ?
— J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur Visitandine
Dans le couvent de Noirmoutier.

— « Et Madelon ? toujours bien sage ?
— Oui dà. Pour elle j'ai sonné,
Voilà dix mois, son mariage,
Voilà dix jours, son premier né.

— « Et Jeanneton, dit le troisième,
Toujours heureuse ? — Ah ! sûrement ;
Trois mois passés aujourd'hui même,
J'ai sonné son enterrement.

1. Bien que nous n'ayons plus, grâce à Dieu, à pleurer la perte de l'Alsace et de la Lorraine, *la Jeune Fille en deuil* s'impose cependant encore dans ce recueil. L'énergie farouche et poignante, le ton résolu, à la fois féminin et cornélien, ne font-ils pas de ce poème l'un des premiers chefs-d'œuvre du chansonnier ?

— « Sonneur, si tu vois Marguerite
Dans le couvent de Noirmoutier,
Dis-lui que je la félicite
Et que je vais me marier.

— « Sonneur, si tu vois Madeleine
Dans la maison de son époux,
Dis-lui que je suis capitaine
Et que je fais la chasse aux loups.

— « Sonneur, quand tu verras ma mère,
Va la saluer chapeau bas ;
Dis-lui que je suis à la guerre,
Et que je ne reviendrai pas. »

LE FOU GUILLEAU

Un soir on frappe à la cabane
Que Jacque, avec sa femme Jeanne
Habite seul au fond des bois :
« Entrez ! » répondent les deux voix.

Sur la porte un vieillard se penche ;
Il a longue moustache blanche ;
Ses habits tombent en lambeaux ;
Il tient à la main ses sabots.

Il dit : « C'est ici la chaumière
Qu'habitait du temps de la guerre,
Jean Guilleau ; qu'est-il devenu ?
— Nous ne l'avons jamais connu.

— Mais sa femme... Elle était si bonne !
On l'appelait la Bourguignonne ;
Vous vous la rappelez ? — Mais non ;
Nous ne connaissons pas ce nom.

— Deux enfants formaient leur famille :
Jeanne-Marie était leur fille,
Serait-elle partie aussi ?
— On ne l'a jamais vue ici.

Mais vous avez entendu dire
Qu'autrefois, du temps de l'Empire,
Le garçon Guilleau s'enrôla ?
— On ne nous a pas dit cela.

— Eh bien, Guilleau, c'était mon père ;
La Bourguignonne était ma mère ;
Jeanne-Marie était ma sœur,
Et j'ai servi sous l'Empereur.

J'ai bien souffert pour ma patrie ;
J'arrive de la Sibérie,
Et je retrouve ma maison
Après quarante ans de prison.

Mais ma maison n'est plus la même,
Elle a perdu tout ce que j'aime.
Mon Dieu, que vais-je devenir ?
Mieux valait ne pas revenir.

— Allez-vous-en jusqu'à la ville ;
Là, vous trouverez un asile.
Il ne sied pas aux indigents
De venir déranger les gens.

Là, vous vous ferez reconnaître ;
On saura qui vous pouvez être,
Et, quand vous serez reconnu,
L'hôpital est fort bien tenu. » —

Le lendemain, près de l'église,
Un mendiant à tête grise
Tendait la main au voyageur,
En lui parlant de l'Empereur.

Il contait toujours des histoires
De batailles et de victoires,
Et tous les enfants du hameau
L'ont appelé le fou Guilleau.

SINON, JAMAIS

Mon fils, tu veux venger ta mère,
N'est-il pas vrai, tu l'as juré ?
Par ta défaillance éphémère
N'es-tu point assez éclairé ?
Crois-en qui te blâme et qui t'aime :
Tu vaincras, je te le promets,
Si tu sais te vaincre toi-même ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Tu jetteras ce don futile,
Cette vanité du succès,
Cet esprit sans corps et sans style,
Plus parisien que français.
Élève ton intelligence ;
Gravis à de plus fiers sommets :
Il faut placer haut la vengeance ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Tu quitteras cette manie
De médire et de critiquer.
Ce n'est pas preuve de génie
Que l'ardeur de politiquer.
Sobre de tenue et de geste,
Tu sentiras que désormais
La France doit être modeste ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Tu n'iras plus aux tabagies,
Aux théâtres abrutissants,
Où le rire fait des orgies
Du sens commun et du bon sens.
La débauche, c'est l'ennemie.
Ouvre les yeux que tu fermais,
Réveille la fibre endormie ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Tu n'auras plus qu'une pensée,
Enfant, jeune homme ou citoyen :
Relever ta mère abaissée ;
Tu n'as pas le choix du moyen.
Indépendance, honneur, patrie,
Tels sont maintenant les seuls mets
Dont ton âme sera nourrie ;
Sinon, jamais, jamais, jamais !

Mais si tu traites de chimère
Cet appel d'un cœur déchiré,
Si tu n'écoutes pas ta mère,
Fils impie et dénaturé,
O pays qui veux ta défaite,
O Dieu puissant qui la permets,
Que votre volonté soit faite !
Alors, jamais, jamais, jamais !

NOSTRA CULPA

Oui, je le sais, je sais que nous fûmes coupables
En notre aveuglement !
Le vice et l'intérêt nous rendaient incapables
D'un juste sentiment.
Nous avons supporté toutes les tyrannies,
Sans perdre notre orgueil,
Et laissé notre honneur aller aux gémonies
Sans en porter le deuil.

Mais mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre iniquité,
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité ?

Nous nous sommes montrés confiants en nous-mêmes,
Sévères pour autrui ;
Nous n'invoquions le nom de Dieu qu'en nos blasphèmes,
Nous nous passions de lui ;
Nous prétendions régner sur le globe où nous sommes ;
Il n'est pas un de nous
Qui ne se crût habile à gouverner les hommes :
Tout dessus, rien dessous.

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre impiété,
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité ?

Nous avons applaudi les œuvres insensées
Des modernes auteurs.
Nous avons avili nos cœurs et nos pensées
A ces arts corrupteurs ;
Et notre âge viril et notre enfance sainte,
Loin de se détourner,
De théâtre et de vers, de musique et d'absinthe
Allaient s'empoisonner !

Mais mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre inanité,
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avons-nous mérité ?

Il nous restait du moins, dans cette décadence
Du goût et des beaux-arts,
Le culte du pays et de l'indépendance,
La vertu des soudards.
Eh ! bien, Sedan a vu les soldats de l'Empire,
Sans remords, sans combats,
Traiter... (non ces mots-là ne peuvent pas s'écrire !
Ils se disent tout bas.)

Mais, mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre lâcheté,
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
L'avions-nous mérité ?

Deux hommes, (l'univers gardera leur mémoire !)
Ont servi vos décrets.
L'un et l'autre, fatal ; victorieux sans gloire,
Et vaincu sans regret.
Ils se sont entendus pour commettre le crime,
Comme des meurtriers :
Et nous, peuple trahi, nous sommes la victime
De ces deux justiciers !

O mon Dieu, Dieu puissant, qui fûtes sans clémence
Pour notre indignité,
Ce châtiment cruel, ce châtiment immense,
Nous l'avons mérité ! [1].

A MES PETITS-FILS

Mon petit-fils, quand vous lirez l'histoire
De ce temps-ci,
Vous ne saurez ce que vous devez croire ;
Mais vous saurez ceci :

Que nous avons été victimes
Des avocats et des rhéteurs,
Qui nous conduisaient aux abîmes
En flagornant leurs auditeurs ;

1. 1871. — Une note des *Commentaires* inédits se rattache non pas à cette chanson mais à cette date. « A l'époque de la guerre, écrit Nadaud, je fis plusieurs chansons qui ne furent pas ou qui ne doivent pas être publiées. Elles étaient patriotiques, nationales, et par conséquent — pleines d'illusions. »

Qu'ils jouaient avec les problèmes
Où les grands esprits sont trahis ;
Ivres de leur gloire et d'eux-mêmes,
Indifférents à leur pays ;

Qu'ils ont converti les croyances
A leurs aphorismes moqueurs,
Jouant avec les consciences,
Souillant les esprits et les cœurs ;
Gagés de toutes les polices,
Aventuriers sans feu ni lieu,
Dont nous nous fîmes les complices
En leur laissant offenser Dieu ;

Qu'ils se sont renvoyé le crime
Qu'ils avaient commis en commun,
De la base jusqu'à la cime
Et de l'Empereur au tribun ;
Que les peuples sont solidaires
Des fautes de leurs gouvernants,
Et qu'il est juste que les pères
Soient punis dans leurs descendants.

Mon petit-fils, quand vous saurez l'histoire
De ce temps-là,
Vous ne saurez ce que vous devez croire,
Mais vous saurez cela.

N'OUBLIONS PAS

Un bon paysan de Champagne
Disait : « Nous avons bien souffert ;
Ils ont fait un vaste désert
De notre si riche campagne.
Mais, quand les malheurs sont passés,
On y pense toujours assez.
Après la délivrance,
Oublions la souffrance ! »
Il ajoutait tout bas :
« N'oublions pas !
Après la délivrance,
Oublions la souffrance...
N'oublions pas ! »

« Ils ont brûlé notre chaumière,
Elle était vieille sans mentir ;
Il eût fallu la rebâtir
De l'une ou de l'autre manière.
L'incendie a parfois raison ;
La chaumière devient maison.
Voyez la différence :
Oublions la souffrance ! »
Il ajoutait tout bas
« N'oublions pas !
Voyez la différence :
Oublions la souffrance...
N'oublions pas ! »

Ils ont saccagé blés et vigne :
Après quelques ans révolus
On ne s'en apercevra plus :
La nature est mère bénigne;
Plus l'homme ravage et détruit,
Plus elle engendre et reproduit.
Voyez quelle apparence !
Oublions la souffrance ! »
Il ajoutait tout bas :
« N'oublions pas !
Voyez quelle apparence !
Oublions la souffrance...
N'oublions pas ! »

« J'ai trois enfants, j'en avais quatre ;
Le premier, il avait vingt ans...
Nous l'oublierons avec le temps ;
A quoi bon se laisser abattre ? »
Il dit aux trois autres enfants :
« Ne pleurez pas ! je le défends,
Vous êtes l'espérance ;
Oubliez la souffrance ! »
Il ajoute tout bas :
« Ne pleurez pas !
Vous êtes l'espérance,
Vous vous nommez la France !
N'oubliez pas ! »

HYMNE A LA FRANCE

Non, tu n'es pas dégénérée,
O terre qui nous as nourris !
Va, nous te voulons honorée ;
Nous péririons sur tes débris,
Mais le temps n'est plus, des batailles
Funestes toujours aux vainqueurs ;
Ton amour est dans nos entrailles ;
Ton nom palpite dans nos cœurs !

France, France !
Que Dieu te conduise toujours
Dans la paix et l'indépendance !
France, France !
Sois notre orgueil et nos amours !

Ton sol est le premier du monde ;
Il sourit à tes nourrissons.
Un doux climat chauffe et féconde
L'opulence de tes moissons.
L'or n'est pas caché dans tes veines ;
Il naît partout de tes travaux ;
Il s'épanche en blé dans tes plaines ;
En vigne, il couvre tes côteaux.

France, France !

Déjà ton active industrie
Apprend à traverser les mers ;
Elle portera la patrie
A tous les bouts de l'univers.
Usines, travaillez sans cesse ;
Travaillez, métiers diligents ;
Donnez le luxe à la richesse
Et le salaire aux indigents.

France, France !

Tu règnes par droit de génie,
Ta langue a pénétré partout.
Qu'elle est douce, la tyrannie
Des arts, des lettres et du goût !
Allez, sculpteurs, peintres, poètes,
Marbres, tableaux, musique, écrits,
Voyagez ; partout où vous êtes,
Vous êtes aimés et compris.

France, France !

Non, tu n'es pas dégénérée,
Et nos fils pourront te bénir
Marche, généreuse contrée,
Dans les plaines de l'avenir.
Mais garde des luttes civiles
Le silence fécond des champs,
Le bruit industrieux des villes,
L'art pacifique et les doux chants.

France, France !
Que Dieu te conduise toujours
Dans la paix et l'indépendance :
France, France !
Sois notre orgueil et nos amours ! [1]

1. « Cette chanson, faite depuis très longtemps, a toujours attendu pour être publiée une époque favorable qui n'est peut-être pas encore arrivée. Je veux cependant espérer qu'elle arrive » (Note du poète, en 1892).

Dans beaucoup d'autres chansons, Nadaud a glorifié, ou bien vengé, ou bien défendu la patrie. Un bon nombre, une vingtaine peut-être, auraient pu encore figurer dans ce recueil, s'il n'avait fallu se borner à un « choix » des meilleures. Si quelques-unes sont inspirées par le simple amour de la France, comme le *Constructeur*, *Paris*, et les *Grands jours de France*, d'autres raillent l'Angleterre, comme *Albion en Egypte* et les *Côtes d'Angleterre*, les plus nombreuses s'en prennent à l'Allemagne, comme la *Providence des Brigands*, le *Vin du Rhin*, la *Fiancée allemande*, etc... Déjà celles qui ont trouvé place dans ce recueil justifient bien le titre de « Chansons patriotiques » que le poète n'adopta cependant pas dans ses diverses éditions, par modestie, très certainement.

CHANSONS A JOUER[1]

LE VOYAGE AÉRIEN.

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre ;
Sur mon navire aérien
Je m'élance dans l'atmosphère.

Le tissu flexible et léger
Que gonfle le subtil fluide,
Part, sans secousse et sans danger,
Au hasard du vent qui le guide

La terre s'éloigne de moi ;
Je glisse dans l'air diaphane ;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane.

Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique,
Forment, avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque.

Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlissent ;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.

O les humaines passions,
Les espérances mensongères !
O les basses ambitions
Qui grouillent dans ces fourmilières !

Adieu, terre ! j'ai pris mon vol
Au delà des zones connues ;
Mes pieds ne touchent plus le sol ;
Je sonde l'infini des nues !

1. Sous ce titre ont été rangées de nombreuses chansons que l'auteur considérait à juste titre comme inséparables de la musique, et dont le lecteur aimera cependant d'avoir le texte sous la main.

Quant à la **Musique,** qui est toujours de Nadaud, on la trouvera chez les libraires ou au moins chez les éditeurs de musique, à Paris. Toutes les chansons ont été publiées séparément soit avec accompagnement de piano, soit sans accompagnement, avec chant et paroles seulement.

Voici le zénith étoilé ;
L'horizon disparaît immense ;
Il semble que Dieu m'ait parlé,
Et que l'éternité commence !...

Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide ;
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.

Ah ! c'en est fait, l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine ;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine.

Sur le sol qui soutient mes pas
Est une famille que j'aime ;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même.

Ah ! que le soleil était beau !
Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière !

Terre, terre, je te revois !
Salut, ma maison sédentaire,
Gaîté des champs, calme des bois !
Salut, mes sœurs, salut, ma mère ! [1]

VIEILLE HISTOIRE.

Mes enfants, au coin du feu
Quand chacun de nous se presse,
Laissez-moi penser un peu
Au vieux-temps de ma jeunesse ;
Laissez-moi rêver toujours
Au souvenir séculaire
Qui berça mes premiers jours...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

1. « *Le Voyage aérien*, est-il dit dans les *Commentaires*, fut dédié à Jules Lefort qui avait une fort belle voix et paraissait l'homme du morceau. Un an ou deux après, je rencontrai le même Jules Lefort qui me dit : « Eh ! bien, votre éditeur et vous êtes deux drôles de pistolets ! Anatole Lionnet chante avec grand succès un morceau qu'on croirait

Si vous saviez, mes enfants,
Comme alors nous étions belles,
Avec nos flots de rubans,
Avec nos fines dentelles !
C'était le temps des amours ;
Les hommes cherchaient à plaire ;
Les femmes plaisaient toujours...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Loin de nos salons, alors,
On laissait la politique ;
Point de pianos discords,
Et point de thé britannique ;
Mais un compliment bien dit,
Une épigramme légère
De la grâce et de l'esprit...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Alors nous avions, enfants,
Des écrivains de génie ;
Ils étaient beaucoup plus grands
Avec plus de modestie ;
Ils avaient moins de procès ;
Ils apprenaient la grammaire ;
Ils écrivaient en français...
— Vieille histoire, ma grand'mère.

Mes enfants, si vous saviez !
Nous avions toutes les gloires :
Les poétiques lauriers
Et la palme des victoires.
Tout s'inclinait devant nous,
Et les peuples de la terre
Nous admiraient à genoux...
— Vieille histoire, ma grand-mère [1].

écrit pour moi, et vous ne me l'avez même pas envoyé ! — Quel morceau ? — *Le Voyage aérien.* »

Alors je pris Lefort par le beau et je lui mis sous les yeux : « *Le Voyage aérien*, à Jules Lefort. » Il fut confondu et prit sa revanche en la chantant bien.

Mais personne n'égala Anatole Lionnet.

Il fut fait plusieurs parodies du *Voyage aérien.* Celle du Vicomte de Richemont eut une certaine vogue.

Cette chanson est datée de Paris, 7-9 avril 1852. »

1. « Les types les plus sympathiques, chez Nadaud, ce sont les vieux, à écrit le P. Delaporte dans les *Études*, — les bons vieux (ils sont tous bons), gais, se souvenant des jours heureux et joignant aux souvenirs un brin de philosophie. »

Il ajoute ensuite cette autre observation très vraie : « En chantant les vieilles choses, le bon Nadaud y mêle discrètement une pointe d'émotion. L'émotion, dans les œuvres de Nadaud est toujours discrète, et d'autant plus délicate : une larme au coin de la paupière, tout au plus un demi-sanglot. »

TOUT EST BIEN !

Qu'ont-ils donc tous à se plaindre ?
Je rougis, en vérité,
D'entendre crier et geindre
Cette pauvre humanité.
Moi, lorsque je suis à table,
Je trouve tout admirable,
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

J'entends parler de misère,
De gens qui meurent de faim...
Dirait-on pas que la terre
Ne nous donne plus de pain ?
Quoi qu'en disent les avares,
Les truffes ne sont pas rares...
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Voudra-t-on me faire accroire
Que le vin manque ici-bas ?
Je suis fatigué d'en boire.
Mais si vous n'en avez pas,
Allez donc à la rivière,
L'eau ne manque pas, j'espère.
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Quoi ? me dira-t-on encore,
Vous êtes Malthusien ?
Malthus... Pour le coup j'ignore
Quel était ce citoyen ;
Mais s'il enseigne à bien vivre,
Je veux acheter son livre.
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

— Voyez-vous tous ces nuages ?
— Je vois le soleil qui luit.
— L'avenir est plein d'orages.
— Le présent me réjouit.

— Vite, cherchez un refuge !
— Baste ! après nous le déluge !
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

Ainsi chantait un bon diable,
Voilà trois mille ans de ça :
Et, comme il était à table,
Le déluge commença.
C'est une terrible histoire !
Qu'on nous verse donc à boire !
Tout est bien ;
Tout va bien ;
Mes amis, ne changeons rien !

LA BUCHE DE NOEL

Noël ! la bûche est allumée !
Et je suis seul, chez moi, la nuit.
Causons avec le feu, sans bruit,
Porte fermée.
Il peut trouver longs mes discours ;
Moi, j'estime les siens trop courts.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
O bûche de Noël, es-tu
Le rameau d'un cèdre abattu
Dans l'Idumée ?
Mais non ; je sais bien qu'autrefois
Tu fus un chêne dans les bois.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
Parle-moi de nos jours heureux :
Tu descends des coteaux ombreux,
Tout embaumée,
Apportant de notre cité
Les parfums du dernier été.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche ast allumée !
As-tu vu des passants s'asseoir
En attendant l'heure du soir
Accoutumée ?

Chut ! on entend un bruit de pas...
Non : c'est un cerf qui fuit là-bas.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
Viendrais-tu pas de la forêt
Où, sans se perdre, on s'égarait
Sous la ramée ?
Les vieux chênes reverdiront,
La mousse au pied, la feuille au front.
Noël ! la bûche est allumée !

Noël ! la bûche est allumée !
Mais toi, tes destins vont finir :
Allez, bonheur et souvenir,
Cendre et fumée.
Adieu, ma bûche de Noël :
Tout rentre en terre ou monte au ciel.
Noël ! la bûche est consumée !

MES MÉMOIRES.

César contait ses victoires ;
Nous dépassons les anciens :
Mon portier fait ses Mémoires ;
Je veux publier les miens.
Car enfin toute la terre
Se demanderait pourquoi
L'histoire ne parle guère
D'un grand homme tel que moi.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, deux volumes.
In-octavo, douze francs !

Il faut que l'on sache au juste
A quelle heure je suis né,
Où l'on doit poser mon buste,
Si j'étais ou non l'aîné.
Je compterai les fenêtres
De mon antique maison ;
Je vieillirai mes ancêtres ;
J'embrouillerai mon blason.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants
Mes Mémoires, deux volumes
In-octavo, dix-huit francs !

Je parle de mon enfance :
Je fus malade souvent.
Quand on songe que la France
Pouvait perdre cet enfant !
A ma naissance, ma mère
De langes m'enveloppa ;
Puis, je marchai sans lisière ;
A dix mois, je dis : « Papa ! »

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants
Mes Mémoires, trois volumes
In-octavo, vingt-cinq francs !

Il faut aussi que l'on sache
L'heure de mes déjeunés,
La couleur de ma moustache
Et la coupe de mon nez,
Je veux mettre à nu mon âme,
Avec toutes ses vertus,
J'y joindrai même, en réclame,
Des défauts que je n'ai plus.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, cinq volumes
In-octavo, trente francs !

Je raconte mon voyage
De Pontoise à Saint-Germain ;
Remarquez bien ce passage :
Je fais l'aumône en chemin.
C'est quatre sous qu'il m'en coûte ;
Mais mes neveux apprendront
Tout ce que j'ai fait en route ;
Ces papiers le leur diront.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez, pour mes descendants,
Mes Mémoires, six volumes
In-octavo, deux cents francs !

Qu'on me lise, et qu'on s'étonne !
Je ne ménagerai rien ;
Je n'épargnerai personne :
Mes amis ! tenez vous bien !
Indulgent pour moi que j'aime,
Je m'élève un Panthéon,
Et Plutarque de moi-même,
J'égale Napoléon.

Allons, mon encre et mes plumes,
Tracez pour mes descendants,
Mes Mémoires, cent volumes
In-octavo, mille francs [1] !

LE BOULANGER DE GONESSE.

Te voici donc, jeune homme,
Habitant de Paris,
On te dit économe,
Modeste et bien appris.
Mais pour qu'on te connaisse,
Je veux t'interroger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Soit ; beaux-arts ou commerce,
Rien n'est hors de saison :
Il faut que l'homme exerce
Son cœur et sa raison.

---

1. « Tout le monde faisait ses mémoires, dit Nadaud dans ses *Commentaires*. Ce que j'ai connu de gens sans aucune notoriété, ni autorité, donnant un journal de leur vie et inscrivant tous les jours les faits et gestes de leur journée est incroyable.

« Je me rappelle qu'un de mes amis (je ne le nomme pas) me montrait un jour des montagnes de papier me disant : « Il y aura là des choses bien curieuses, un jour ! » Curieuses pour qui ? »

Désireux de légitimer ses propres *Commentaires*, l'auteur a répondu à son tour à l'objection prévue, dans un Avant-propos, très alerte comme toujours, dont voici seulement quelques vers :

«... Je n'écris pas ici pour vanter les mérites
De mes refrains divers, ou tendres, ou railleurs.

... Chansons, — si vous voulez, nous dirons chansonnettes,
Elles ont leur histoire et leurs chétifs secrets ;
Histoires, — nous dirons plutôt historiettes
A mettre sous des yeux discrets. »

Et le chansonnier termine ainsi la partie rimée de cet Avant-propos :

« J'ai donné des conseils, j'ai subi des leçons,
Tout chansonnier doit mettre une part de sa vie
Dans chacune de ses chansons. »

Du péché de jeunesse
Tu vas te corriger.

— J'arrive de Gonesse.
Pour être boulanger.

— As-tu fixé d'avance,
Pour le coordonner,
Le plan de l'existence
Que tu prétends mener ?
Cent ennemis sans cesse
Te viendront assiéger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— En lettres, en musique,
Que seras-tu demain ?
Romantique ou classique ?
Rossiniste ou Germain ?
Dis-moi dans quelle espèce
Il faudra te ranger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Règleras-tu ta montre
Sur le trône ou l'autel ?
Seras-tu pour ou contre
Le pouvoir temporel ?
Selon quelle sagesse
Vas-tu te diriger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— A quels nouveaux principes
Te rattacheras-tu ?
A l'école des pipes,
Ou du chapeau pointu ?
Quelle est touchant la presse,
Ta façon de juger ?

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Surtout fuis comme un crime
L'ambition ! Vois-tu,
C'est l'insondable abîme
Où sombre la vertu.
Fais-moi bien la promesse
De ne pas t'y plonger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

— Au fait c'est, entre mille,
Un des plus sûrs moyens
De te montrer utile
A tes concitoyens.
Cuis donc pour la noblesse,
Le peuple et l'étranger.

— J'arrive de Gonesse
Pour être boulanger.

LES BRUITS DU SILENCE.

A midi, sous l'épais tilleul,
Au milieu de la plaine immense,
Immobile et seul,
Écoutez les bruits du silence.

Écoutez : un frémissement ;
C'est la sauterelle
Ou le grillon ; un grincement :
La cigale a tourné gaiement
Sa crécelle.

Écoutez : un grelot bavard
Dénonce la vache
Qui paît les herbes de hasard ;
Un frôlement : c'est le lézard
Qui se cache.

Écoutez : un coq au lointain
Souffle en sa trompette ;
Une flûte au timbre argentin :
C'est notre réveille-matin
L'alouette.

Écoutez : un bourdonnement :
La guêpe ou la mouche ;
Dans la feuille un tressaillement :
Elle chante sous l'instrument
Qui la touche.

Écoutez : l'air s'est alourdi ;
Le vent et l'abeille
Suspendent leur vol engourdi ;
C'est l'heure, l'heure de midi :
Tout sommeille.

Une cloche : c'est l'Angelus...
Un coup de fouet, puis un blasphème !...
Ah ! n'écoutons plus !
C'est l'homme, c'est l'homme lui-même !

CARCASSONNE.

« Je me fais vieux, j'ai soixante ans,
J'ai travaillé toute ma vie,
Sans avoir, durant tout ce temps,
Pu satisfaire mon envie.
Je vois bien qu'il n'est ici-bas
De bonheur complet pour personne.
Mon vœu ne s'accomplira pas :
Je n'ai jamais vu Carcassonne !

« On voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues ;
Mais, pour y parvenir, il faut,
Il faut faire cinq grandes lieues ;
En faire autant pour revenir ;
Ah ! si la vendange était bonne !
Le raisin ne veut pas jaunir :
Je ne verrai pas Carcassonne !

« On dit qu'on y voit tous les jours,
Ni plus ni moins que les dimanches
Des gens s'en aller sur le cours,
En habits neufs, en robes blanches.
On dit qu'on y voit des châteaux
Grands comme ceux de Babylone,
Un évêque et deux généraux !
Je ne connais pas Carcassonne !

« Le vicaire a cent fois raison :
C'est des imprudents que nous sommes,
Il disait dans son oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours sur la fin de l'automne...
Mon Dieu ! que je mourrais content
Après avoir vu Carcassonne !

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi
Si ma prière vous offense ;
On voit toujours plus haut que soi
En vieillesse comme en enfance.
Ma femme, avec mon fils Aignan,
A voyagé jusqu'à Narbonne ;
Mon filleul a vu Perpignan,
Et je n'ai pas vu Carcassonne. »

Ainsi chantait près de Limoux
Un paysan courbé par l'âge.
Je lui dis : « Ami, levez-vous ;
Nous allons faire le voyage. »
Nous partîmes le lendemain ;
Mais que le bon Dieu lui pardonne !
Il mourut à moitié chemin :
Il n'a jamais vu Carcassonne ! [1].

---

1. S'il est vrai que chacune des chansons de Nadaud donnerait matière à un « historique » digne d'intérêt, *Carcassonne*, plus que beaucoup d'autres, entraînerait quantité de détails à conserver. On ne peut donner place ici qu'à ceux que l'auteur a cru bon de consigner dans ses *Commentaires inédits*.

« Cette chanson qui date de Saint-Denis, juin 1856, dit-il, ne fut publiée que longtemps après. Je fis en 1862 un traité avec le journal l'*Illustration* pour publier une chanson par mois avec un dessin de Gustave Doré. La première chanson que je désirais mettre dans ce recueil était *Carcassonne*. Je la portai à mon éditeur, le directeur du *Ménestrel* qui la lut, n'y comprit rien et me dit : « Essayons ; nous allons dîner demain chez M. Alb. Billaud (syndic des agents de change) à Groslay. Apportez votre chanson. Vous la chanterez et nous jugerons de l'effet. L'essai fut tenté, mais sans succès, car en revenant, mon éditeur me dit : « C'est un four, il ne faut pas commencer par là notre publication. Le dernier couplet n'est pas acceptable, il faut le changer. »

Je rentrai chez moi, et le lendemain, je portai quatre variantes aux quatre derniers vers du dernier complet. Les voici :

Il répondit : « ma femme, hélas !
Naquit non loin de la Garonne,
Quand je veux, elle ne veut pas :
Je n'irai pas à Carcassonne.

autre :

J'allais le voir le lendemain,
Mais il me dit : « le ciel moutonne,
Si vous revenez l'an prochain
Nous partirons pour Carcassonne.

autre :

Nous étions à moitié chemin
Quand il me dit : « Le ciel moutonne,
Il pourrait bien pleuvoir demain :
Je n'irai pas à Carcassonne.

autre :

Il répondit : ce cadeau-là.
Va nous coûter, Dieu me pardonne !
Une pistole ; offrez-moi la
Je n'irai pas à Carcassonne.

A chacune de ces variantes, l'éditeur disait : « A la bonne heure, toutes meilleures les unes que les autres ! » Je lui répondis alors : « Vous voyez que je n'y ai pas apporté de

ACCORD PARFAIT.

Accord parfait,
Gendres et belles-mères ;
Accord parfait,
La ville et le préfet ;
Accord parfait,
Les curés et les maires ;
Accord parfait.

Accord parfait
Le banquier et les pontes ;
Accord parfait,
La passe et le refait ;
Accord parfait,
Le comptable et ses comptes ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Le bal et la nature ;
Accord parfait,
La danse et le buffet ;
Accord parfait,
Amour et nourriture ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Les hommes et les choses ;
Accord parfait,
La cause avec l'effet ;
Accord parfait,
Le chardon et les roses ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Art et Conservatoire ;

---

paresse, mais ma chanson paraîtra telle quelle, ou ne paraîtra pas. » Et de fait elle n'a pas été publiée dans l'*Illustration*, comme indigne.

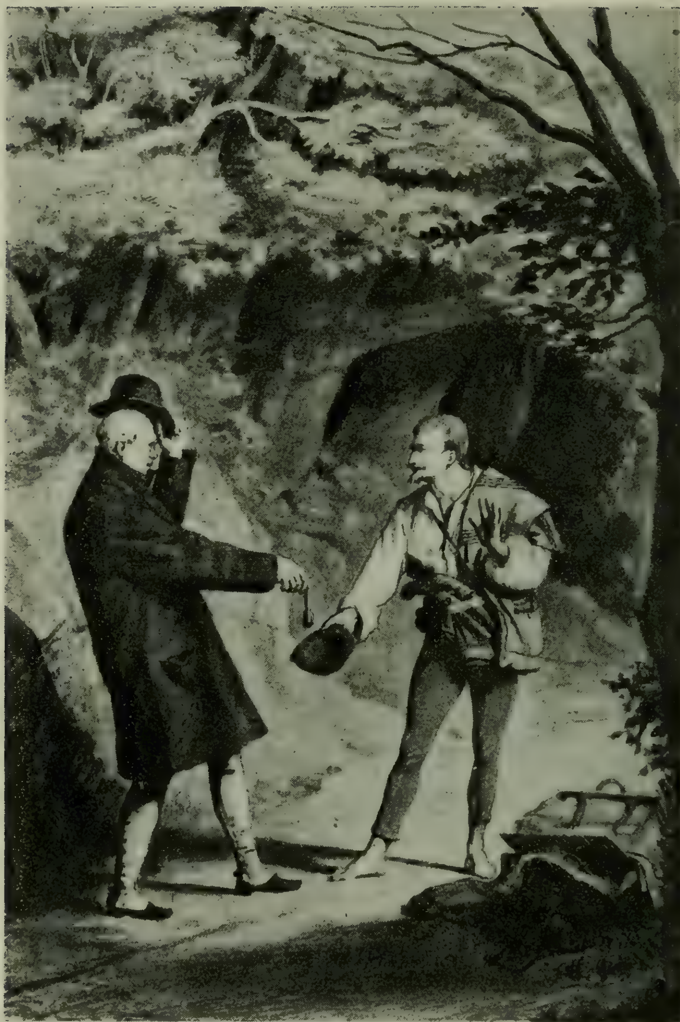
On m'a dit souvent : « Pourquoi n'avez-vous pas fait aller votre bonhomme à Carcassonne ? » — « Parce que, s'il avait été à Carcassonne, ça n'aurait pas été la peine de le dire. »

Ailleurs, Nadaud a donné d'autres notes encore sur *Carcassonne* : « C'est Anatole Lionnet qui la récita le premier, sous le titre de « Le rêve d'un paysan ». Elle prit de là sa volée et se répandit de toutes parts.

...Toutes les fois que je chantais Carcassonne, quelqu'un ou quelqu'une, quelques-uns ou quelques-unes venaient à moi et me disaient : Ah ! M. Nadaud,

« Tout le monde a son Carcassonne ! »

C'est au point que j'ai souvent ajouté le dernier vers à ma chanson. Seulement je crois que mes interlocuteurs étaient plus ambitieux que mon bonhomme de Limoux. »



L'AIMABLE VOLEUR

(Dessein de Th. Gide)

Accord parfait,
La parole et le fait ;
Accord parfait,
La morale et l'histoire ;
Accord parfait.

Accord parfait,
Les hommes et les femmes ;
Accord parfait,
La rave et le navet ;
Accord parfait,
La fête et les programmes ;
Accord parfait.

Accord parfait,
L'esprit et la logique ;
Accord parfait,
Gouvernement de fait ;
Accord parfait,
L'ordre et la politique ;
Accord parfait.

L'AIMABLE VOLEUR.

Pardon, monsieur le voyageur,
Vous manquez un peu de prudence
A passer seul, la nuit, sans peur,
Dans un bois où plus d'un voleur
Fixe, dit-on, sa résidence.
Si l'on vous attaquait ici,
Vous pourriez bien crier merci.
Sans être Mandrin ni Cartouche,
On vous tûrait comme une mouche.
Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route.
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Parlez, monsieur, je vous écoute.
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Vous voyez quelle est ma toilette ;
Je néglige trop ma santé ;
Je sors, l'hiver comme l'été,

Avec une simple jaquette.
Si l'on m'offrait un habit neuf,
Doublé de soie, en drap d'Elbeuf,
Un manteau garni de fourrures,
De bonnes et fortes chaussures,
Du linge fin, j'y tiens beaucoup,
Pour vivre au bois, on n'est pas loup,
Mon Dieu, je changerais de mise...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Voici la clef de ma valise.
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Je ne tiens pas à la fortune ;
J'ai là quelques propriétés :
La route où vous vous arrêtez,
Et des forêts au clair de lune.
J'ai lu dans plus d'un bon auteur
Que l'or ne fait pas le bonheur,
Et Bias trouvait qu'en voyage
On a toujours trop de bagage.
D'aucuns en sont embarrassés ;
D'autres n'en ont jamais assez.
Quand j'ai soif, je vais à la source...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Voulez-vous accepter ma bourse ?
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Ici, nous n'avons pas de cloche ;
On n'a jamais bien su pourquoi
Des philosophes tels que moi
N'ont pas de montre dans leur poche.
Des astres nous savons le cours ;
Mais les jours sont plus ou moins courts,
Et, pour rentrer dans sa demeure,
On aimerait à savoir l'heure.
Si, par hasard, au coin d'un bois,
Il me tombait entre les doigts
Un chronomètre de rencontre...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
Pourrais-je vous offrir ma montre ?
— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Un mot encore, et je vous quitte.
Grâce à moi, d'un cas imprudent
Vous vous tirez sans accident ;
Souffrez que je vous félicite.
Quoi qu'en disent les dégoûtés,
La vie a quelques bons côtés ;
Je vous la laisse saine et sauve ;
Monsieur, l'occasion est chauve.
Pressez-moi donc sur votre cœur
En m'appelant votre sauveur...,
Si toutefois c'est votre envie...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
— Oui, je les vois, retirez-les...
C'est à vous que je dois la vie.
— Ah ! vous me faites trop d'honneur :
Adieu, monsieur le voyageur [1].

MON AMI BERNIQUE.

C'est un de mes vieux amis,
Un ami d'enfance,
Écolier sage et soumis,
Garçon d'espérance.
Il avait à tous les yeux
Une chance unique :
Vous croyez qu'il fut heureux ?
Bernique
Bernique
Mon ami Bernique.

Il voulut être avocat ;
Ce n'est pas trop dire,
Pour que rien ne lui manquât
Il apprit à lire.
Il fut fort en droit romain
Comme en rhétorique ;
Mais au premier examen...
Bernique
Bernique,
Mon ami Bernique.

---

1. « L'*Aimable Voleur* est une allusion au coup d'état du 2 décembre, dit l'auteur dans ses *Commentaires* inédits.

Pressez-moi donc sur votre cœur,
En me nommant votre Empereur... j'ai écrit Sauveur. »

Bien que le poète reconnaisse que l'allusion n'a pas été saisie, il est intéressant de recueillir ce détail qui, joint à d'autres, contribue à détruire la légende d'un Nadaud courtisan et adroit partisan de l'Empire.

Il veut voyager sur mer ;
Funeste aventure !
Il saute en chemin de fer,
Il verse en voiture.
Il veut aller en ballon
Jusqu'en Amérique ;
Le voyage sera long...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Voyant que l'oisiveté
N'emplit pas la caisse,
Un beau jour il est tenté
De grande finesse :
Il met sa fortune en vin,
L'envoie au Mexique ;
Vous croyez qu'elle revint ?
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il sollicite ardemment
Un siège à la Chambre ;
Il l'obtient tout justement
Le premier décembre.
Il a la démangeaison
D'être auteur tragique,
Ou préfet de... Montbrison...
Bernique,
Bernique,
Mon ami Bernique.

Il n'a plus qu'un seul espoir,
C'est mon héritage,
Or, c'est là, comme on va voir,
Un bel avantage.
Pour le narguer en tout temps,
Le sort ironique
Me fera vivre cent ans...
Bernique
Bernique
Mon ami Bernique.

PROFESSION DE FOI
pouvant servir à plus d'un candidat [1].

Mes chers concitoyens, j'aspire
A l'honneur de représenter
L'arrondissement de l'Empire
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :
Étant de mil huit cent vingt-six,
Pour les jeunes je suis un père,
Pour les anciens, je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses
Dont abuse tel candidat,
Qui ne fait valoir ses richesses
Que pour leur devoir son mandat.

J'ai sur lui ce grand avantage
Que vos intérêts sont les miens :
Les connaissant, je les partage ;
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,
Auront droit à mes premiers soins ;
Vos doctrines, je les ai toutes,
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger
Mais si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise
Avec la vie à bon marché ;

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort,
L'élargissement des frontières
Sans guerre et d'un commun accord

1. A la différence des autres chansons, celle-ci porte une date : 1869. Les *Commentaires* inédits des Chansons ne renferment sur ce morceau que cette brève observation, pleine d'à propos : « Bonne sous tous les gouvernements. »

L'instruction obligatoire,
Sans contraindre qui que ce soit ;
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les blés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez.

Faut-il maintenant que je dise
Mes principes les plus secrets ?
Dût-on accuser ma franchise,
Je suis un homme de progrès.

De progrès, Messieurs, c'est-à-dire,
D'amour, de lumière et de foi.
Si ce rude aveu peut me nuire,
Qu'au moins les bons votent pour moi !

Si j'en connaissais un plus juste
Qui se présentât aujourd'hui
A l'instar de Philippe-Auguste,
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela n'est-il pas juste
Que tous mes concurrents, en chœur,
A l'instar de Philippe-Auguste,
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme
Dont les droits ne sont pas écrits ;
Ils sont écrits dans mon programme
A l'égal de ceux des maris.

J'attends, avec quelque espérance,
Vos vœux librement exprimés,
Puisque vous avez l'assurance
Qu'en me nommant, vous vous nommez.

LE MÉDECIN PHILOPATHOS.

J'expose le système
D'un médecin que j'aime
Et qui n'a jamais accepté
Que des clients pleins de santé
Mais il leur dit : « J'estime
Que vous devez souffrir,
Et je vais vous guérir
Suivez donc mon régime
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous guérirez
Et respirerez
Et ressusciterez
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. »

Il dit : « Mon camarade,
Vous n'êtes pas malade,
Vous avez un bon estomac,
Vous aimez le vin, le tabac ?
Je vous mets à la diète.
Ne prenez que du lait,
Pas un blanc de poulet,
Pas une cigarette...
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous mangerez
Et digérerez
Et vous enfumerez
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss.

« Vous aimez l'exercice,
Vous marchez comme un Suisse,
Vous montez souvent à cheval,
Vous courez la chasse et le bal ?

Vous garderez la chambre.
Au retour de l'été,
Restez empaqueté
Comme au mois de décembre,
Pendant un jour ou deux,
Je le veux,
Je le veux,
Et dès le troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous marcherez,
Et voyagerez,
Et vous fatiguerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss.

« Vous avez bonne vue,
Votre oreille est pourvue
D'un timbre juste et délicat,
Vous avez le goût, l'odorat,
De toutes ces merveilles
Êtes-vous curieux ?
Bandez-vous les deux yeux,
Bouchez vos deux oreilles,
Pendant une heure ou deux ;
Je le veux,
Je le veux,
Et dès la troisième,
Vous verrez
Comme, par degrés,
Vous entendrez
Et regarderez
Et tout admirerez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss.

« Mais non je voulais rire,
Il devra vous suffire,
En vous éveillant le matin,
De réfléchir que le destin
Aurait bien pu vous faire
Muets, perclus ou sourds,
Sans amis, sans amours.
Songez à la misère...
Une minute ou deux,
Je le veux,
Je le veux,

Et dès la troisième,
Vous verrez
Comme par degrés
Vous revivrez
Et me comprendrez
Et Dieu remercierez,
Selon le système
Du médecin Philopathos,
Petit-fils du docteur Pangloss. [1] »

SARAH LA GRISE.

Lorsque Sarah, ma jument grise,
Solide encore à dix-neuf ans,
Est attelée au char-à-bancs,
Que croyez-vous qu'elle se dise ?
« Mon maître n'est pas inhumain ;
Sans doute
Nous nous reposerons demain.
En route ! »

(Parlé) Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Ne savez-vous pas votre route ?
Non, dit Sarah,
Je vais où mon maître voudra. »

Tout en trottant elle raisonne :
« Où me conduit-il aujourd'hui ?
Volontiers j'irais avec lui,
S'il faisait route courte et bonne.
Modérons-nous ; ne peut-on pas,
Sans honte,
Aller de temps en temps au pas ?
Ça monte.

(Parlé) Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Vous trouvez que la route monte ?
Oui, dit Sarah,
Tout à l'heure elle descendra.

1. Cette chanson est bien loin d'avoir eu la vogue d'un bon nombre d'autres chefs-d'œuvre de Nadaud. Et cependant quelle verve et quel entrain dans ces strophes ! Quelle variété à la fois originale et bien classique dans le rythme ! Et quelle rare perfection aussi que de garder le genre « bon enfant » pour amener à une conclusion grave et toute morale !

Sully-Prudhomme s'adressant à Nadaud, en avril 1882, lui écrivait : « Dans ces chansons célèbres, l'esprit le plus gai et le plus fin est toujours au service d'une philosophie noble ou attendrie. *Donner toujours à penser en faisant ou rire ou sourire, c'est le rare mérite de toutes vos compositions.* » Cette appréciation si élogieuse s'applique bien, à coup sûr, au *Médecin Philopathos.*

« Sur la droite, ici près, demeure
Un vieil ami de la maison.
L'amitié n'est plus de saison :
Nous la négligeons à cette heure.
Allons, mon maître, par pitié,
Je boite,
Un sacrifice à l'amitié :
A droite !

(Parlé) Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Vous voulez donc tourner à droite ?
Oui, dit Sarah :
Le vieil ami nous oubliera.

« A gauche est notre métairie,
Voilà toute une éternité
Que nous n'avons rien visité,
Grange, grenier, ni bergerie.
Allons voir notre nouveau foin
Qu'on fauche.
Tournons ici ; ce n'est pas loin :
A gauche.

(Parlé) Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Vous voulez donc aller à gauche ?
Oui, dit Sarah :
Notre fermier nous trompera.

Allons, poursuivons notre course,
Mais seulement si je pouvais
Souffler, car je sais où je vais,
Et je n'ai plus qu'une ressource :
C'est le cabaret aux rideaux
De serge,
Où s'arrêtent les lourds chevaux
D'auberge.

(Parlé) Eh bien ! qu'est-ce à dire, Sarah ?
Vous vous arrêtez à l'auberge ?
Non, dit Sarah,
On ira tant que l'on pourra.

« Ah ! c'est toujours la même histoire,
Pour un fils, quel énorme tour !
On ne pense pas au retour,
Le père ici chante victoire ;

Voici la maison, je la dois connaître :
Vous y venez souventes fois,
Mon maître.

(Parlé) Eh bien ! arrêtez-vous, Sarah !
Attendez ici votre maître. —
Oui dit Sarah :
Je sais qui le ramènera. [1] »

LA RONDE ENFANTINE DES NOMS.

Celle qui réussit à plaire ?
C'est Claire !
Quel est de tous le plus madré ?
André !
Celle qui tombe de son âne,
C'est Jeanne !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui met la main dans la soupière ?
C'est Pierre !
Qui n'a pas pris Sébastopol ?
C'est Paul !
Qui chante comme un rouge-gorge !
C'est George !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

---

1. L'auteur ajoute, dans les *Commentaires,* ces détails sur *Sarah la Grise* : « C'était la jument de mon ami Boussin de Cormatin, cet homme charmant, cet ami sincère, ce doux républicain, ce poète aimable que j'ai eu la douleur de voir mourir il y a six ou sept ans. Quoiqu'il ménageât beaucoup sa bête, nous sortions souvent ensemble dans son petit break attelé de Sarah. Alors c'étaient de tendres reproches, des encouragements, des objurgations adressées à sa chère jument qui voulait toujours ralentir son allure ou trouver un biais à droite ou à gauche. Les réponses de Sarah, je crois bien que c'est moi qui les faisais.

Sarah mourut un peu avant la guerre. Quand il fallut la remplacer on obtint facilement de l'État un de ces chevaux appelés alors des Bourbakis.

Pendant cette fatale guerre de 1870, presque tous les chevaux de l'armée, affamés, exténués (ceux qui étaient restés, car la plupart étaient morts et mangés) avaient été donnés aux agriculteurs et aux propriétaires ruraux, à la charge pour ceux-ci de les rendre s'il en était besoin.

Le Bourbaki livré par l'administration de la guerre à mes amis Boussin, était aussi une jument qui prit le nom de *Pichenette.* Je fus son parrain. J'avais alors aux environs de Lyon une petite propriété que j'avais ainsi dénommée *Pichenette,*

Au hameau de Montellier
Commune de Saint-Didier
Près de Collonges-sur-Saône
Canton de Limonest (Rhône). »

Qui sait compter jusqu'à deux mille !
Émile !
Qui se trompe sur le futur ?
Arthur !
Qui va du grenier à la cave ?
Gustave !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui veut toujours qu'on la marie ?
Marie !
Qui prend pour ministre Séjan ?
C'est Jean !
Qui tout apprend et tout oublie ?
Julie !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui connaît sa géographie ?
Sophie !
Qui se conduit comme un butor ?
Victor !
Qui fait demande sans réponse ?
Alphonse !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui deviendra gros comme un moine ?
Antoine !
Qui sera maigre comme un clou ?
Maclou !
Qui sait trouver les œufs de Pâques ?
C'est Jacques !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui trouve le travail injuste ?
Auguste !
Qui ressemble au caméléon ?
Léon !
Qui ne songe qu'à sa toilette ?
Toinette !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Quelle sera la plus fidèle ?
Adèle !
Et qui sera le plus aimant ?
Amand !

Qui boit le vin de sa voisine ?
Rosine !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

Qui prend voyelle pour consonne ?
Personne !
Quels sont les plus sages de nous ?
Nous tous !
Qui m'apprend le mieux la grammaire ?
Ma mère !
Et tous, et tous ils tourneront
En rond !

THOMAS ET MOI.

Lors des noces de ma cousine,
Au chant du coq je suis parti
Pour Saint-Flour, la ville voisine,
Avec Thomas, mon apprenti.
Je me dis : ce bon camarade,
Vais-je le rendre assez content !
Il était bien un peu malade ;
Mais moi, j'étais si bien portant !

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Nous allâmes à la mairie,
Puis à l'église, en nous suivant
Comme un piquet d'infanterie,
Thomas derrière, et moi devant.
Ensuite, on revint chez l'épouse ;
Nous étions mis, il fallait voir !
Thomas avait gardé sa blouse,
Mais moi, j'avais mon habit noir.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Puis on fit un repas sortable ;
On mangeait tant qu'on en pouvait ;
Nous étions tous assis à table,
Hormis Thomas qui nous servait.
Un chacun avait sa serviette,
Chacun son verre à plusieurs fins ;
Thomas s'enivrait de piquette ;
Mais je buvais de si bons vins !

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Nous fumâmes de gros cigares
Pour faire plaisir à Thomas
Qui, voyant nos mines bizarres,
S'amusait et ne fumait pas.
Bref, nous fîmes telle ripaille
Que la nuit ne vint qu'au matin.
Thomas fit son lit dans la paille ;
Moi, je dormis dans du satin.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi !

Puis on s'embrassa tous en ronde,
Hormis Thomas, mon apprenti,
Qui convint que jamais au monde
Il ne s'était tant diverti.
Puis chacun reprit sa monture,
Les invités, les mariés ;
Moi, je revins dans ma voiture,
Et Thomas revint sur ses pieds.

A Saint-Flour, le jour de la fête
De saint Éloi,
Quelle noce nous avons faite,
Thomas et moi ! [1].

1. Voici une note bien simple sur cette excellente chanson, dans les *Commentaires* inédits : « En chemin de fer, entre Chalon et Lyon, un paysan qui racontait une fête de village m'a donné l'idée de cette chanson qui, paraît-il, est populaire au Canada. »

LE BON AMI.

Est-il votre ami, ce bourgeois prospère,
Ce joyeux Gaspard, ce bon compagnon,
Sans profession, ni mari, ni père,
Venu par hasard comme un champignon ?

On ne dira pas qu'il est égoïste ;
Il vit seulement pour et par autrui.
De tous ses amis il a fait la liste ;
Il s'occupe d'eux pour penser à lui.

Il les considère à son point de vue,
Souhaitant à tous un bien infini ;
Que leur table soit amplement pourvue ;
Que soit leur gousset noblement garni !

Pour eux, chaque soir, il fait ses prières :
Que votre faveur ne les quitte pas ;
Et de leur chemin écartez les pierres,
Puisque mes souliers entrent dans leur pas.

Mon Dieu, prolongez leur vie éphémère ;
Ma reconnaissance ici les défend.
Ils ont tous pour moi le cœur d'une mère ;
Laissez-les veiller sur leur cher enfant.

Car, lorsque Godard, mon vieux camarade,
Devra me quitter, tout bas je me dis :
Où dîneras-tu, cœur triste et malade,
Tous les mercredis et les vendredis ?

Et, lorsque Karnac, l'ami de Bretagne,
Partira de là pour monter au ciel,
Où trouveras-tu la verte campagne,
Le cidre du cru, le lait et le miel ?

Mon ami Robin a le diabète ;
Sa perte est prochaine ; il est à deux doigts ;
Il ne pourra plus augmenter ma dette,
Ni revoir jamais ce que je lui dois.

Chez l'ami Bertrand la fièvre est latente ;
Dans quel triste état le docteur l'a mis !
Ah ! puisse sa veuve être bien portante,
Et puissent ses fils rester mes amis !

Et l'ami Rigaud, surnommé *Bon-Zigue*,
Quand il partira, quel autre nigaud
Me fera gagner ma vie au bésigue ?
Mon Dieu, prolongez mon ami Rigaud !

Conservez Durand, mon ami d'enfance,
Durand le bretteur ; vous savez pourquoi :
Si je recevais quelque grave offense,
C'est lui qui voudrait se battre pour moi.

Gardez-moi toujours ce franc imbécile,
Ce Colas qui fait valoir mon esprit :
Quand il est présent, j'ai le mot facile,
Et, grâce à nous deux, tout le monde rit.

Et mon vieux cousin, le curé Permesse,
Qu'il vive longtemps, pour mon plus grand bien !
Quand je suis chez lui, je vais à la messe ;
C'est mon seul moment d'être un peu chrétien.

Veillez sur eux tous, mon Père Céleste ;
Dans mon intérêt, prolongez leurs jours ;
Donnez-leur l'argent, la chance et le reste,
Gardez-les surtout des autres amours.

Ainsi tous les soirs il plaide leur cause :
Les autres d'abord, et lui le dernier.
Il a tout prévu, hormis une chose,
C'est qu'il pourrait bien partir le premier.

Mais non, il vivra, ce bourgeois prospère,
Ce joyeux Gaspard, ce bon compagnon,
Sans profession, ni mari, ni père,
Venu par hasard comme un champignon.

SAMEDI SOIR.

Samedi soir, c'est jour de paye,
Et demain, c'est jour de repos.
En avant, les joyeux propos !
Que toute chaumière s'égaye !
Samedi soir, samedi soir !
Enfants, enfants, demain dimanche,
Femme, demain la coiffe blanche !
Ouvrier, demain le rasoir !

Mais là, dans la pauvre demeure,
La famille du tisserand,
Quatre enfants, mère et mère grand,
Attend déjà depuis une heure.
C'est tarder plus que de raison ;
Il ne se peut qu'on se promène,
Quand on a touché sa semaine,
Et que tout manque à la maison.

Vingt francs, la somme est d'importance ;
Mais on doit tant ! Et puis, on dit
Que pour faire vivre crédit,
Il faut lui donner subsistance.
Il faut payer ici, là-bas.
Deux francs à gauche, un franc à droite.
Le lit s'en va, la table boite...
Le tisserand ne revient pas.

Qui peut l'arrêter de la sorte ?
Huit heures ont déjà sonné,
Et, depuis le jour terminé,
La fabrique a fermé sa porte.
Il était si gai ce matin !
Si Pierre était tombé malade ?
S'il était !... Non, un camarade
Nous l'eût appris, c'est bien certain.

Encore une heure, encore une heure,
Et Pierre n'est pas arrivé !
Les femmes récitent l'*Ave*.
Un enfant joue, un autre pleure.
Du bruit !... Non, c'est le pauvre chien
Qui dans la rue attend son maître.
Que peut-il faire ? Où peut-il être ?
On ne voit rien, on n'entend rien.

Enfin, enfin, un pas... Silence !
Quatre voix disent : « Le voici ! »
Deux voix répondent : « Dieu merci ! »
Au cou du héros on s'élance.
Les petits sautent triomphants,
Les femmes paraissent revivre.
Grand Dieu ! Qu'a-t-il fait ? Il est ivre !
Pauvres femmes, pauvres enfants !

LES BOSSES DE GROS-JEAN.

Gros-Jean est venu sur son âne,
Ce matin me montrer son crâne.
J'ai là, dit-il, de tous côtés,
Des bosses ; vous qui savez lire,
Tâtez-les et me racontez
Ce que cela veut dire.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ? —

Entre les mains je prends sa tête,
Et du premier coup je m'arrête :
— Gros-Jean, voici la vanité :
Cette bosse ; palpez vous-même.
— Oui, monsieur, c'est la vérité,
Je m'admire et je m'aime.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ? —

Voici l'amour de la fortune :
Cette bosse est assez commune ;
Mais pour vous, paysans sensés,
C'est le vin, la viande et la miche.
— Non pas ; on n'a jamais assez,
Tant qu'un autre est plus riche.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ? —

Tenez, en voici bien d'une autre :
L'ambition !... Quelle est la vôtre ?
D'avoir le foin dans vos greniers
Et la paix dans votre ménage ?
— Mais non : je serais volontiers
Maire de mon village.

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ? —

Voici le jeu, l'argent, la gloire !
Oh ! maintenant je puis tout croire !
On n'en saurait jamais finir,
Si l'on voulait compter la somme
De soucis que peut contenir
La cervelle d'un homme !

— Quoi ! Gros-Jean, vous aussi,
Vous avez donc plus d'un souci ! —

L'AIGUILLEUR.

Celui qui compte les années
Des frêles humains
Ce n'est plus Minos ni la Parque,
Ce n'est plus le fier potentat
Le médecin ni le soldat :
Un autre dieu conduit la barque :

Aiguilleur, garde à toi !
Aiguilleur en place !
Voici le convoi (*bis*)
(Garde à toi !) qui passe.

L'aiguilleur est l'intelligence
Du siècle nouveau ;
Il commande à la force immense
Du fer et de l'eau.
Gardien sévère de la ligne,
Il faut qu'il reste en son emploi,
Infaillible comme la loi,
Et grave comme une consigne.

Ne ris pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place !
Voici le convoi (*bis*)
(Ne ris pas !) qui passe.

Voyez-le quand le train accoste
Et quand il s'enfuit,
Exact à l'heure et fixe au poste,
Le jour ou la nuit.
Pour lui, le sommeil est un crime ;
Un seul retard, un seul oubli,
Un seul... et tout est accompli :
Un train va sombrer dans l'abîme.

Ne dors pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place !
Voici le convoi (*bis*)
(Ne dors pas !) qui passe.

Si parfois de ses camarades
Le joyeux essaim
Va par d'abondantes rasades
Fêter quelque saint,

Lui seul de ces poisons infâmes
Sait le danger qu'il s'interdit.
Il ne boit pas, car il s'est dit
Que l'aiguilleur a charge d'âmes.

Ne bois pas, garde à toi,
Aiguilleur, en place !
Voici le convoi (*bis*)
(Ne bois pas !) qui passe.

Voyageurs qui courez la France,
Aller et retour,
Saluez cette Providence
A trois francs par jour,
Qui tient le fil de vos chimères,
De vos espoirs, de vos tourments,
Les larmes de tous les parents
Et le cœur de toutes les mères.

Aiguilleur, garde à toi,
Aiguilleur en place !
Voici le convoi (*bis*)
(Garde à toi !) qui passe.

LA MOUCHE DE M. LETORTU.

Quand monsieur Letortu se couche,
Il pense endormir son ennui ;
Mais une coquine de mouche
Vient bourdonner autour de lui.
Bji...
La mouche lui dit à l'oreille :
« L'ami, l'ami, tu n'es pas beau :
Voyez le drôle de museau,
Quand il sommeille ! »

— Te tairas tu,
Mouche de monsieur Letortu ?
— Bji.

— « Que me veut cette impertinente ?
Va-t-en, mouche du diable, sors !
Je n'aime pas qu'on me plaisante ;
Je suis grave lorsque je dors. »
Bji.

Aussitôt la mouche de dire :
« Histrion, sois grave, tant mieux ;
C'est justement ton sérieux
Qui me fait rire. »

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu ?
— Bji.

— « Je suis riche et ne puis comprendre
Cette étrange inquisition :
Si le sommeil était à vendre,
J'en aurais pour un million. »
Bji.
— « L'ami, l'ami, ton or est louche ;
Tu l'as gagné, par quel moyen ?
Ne le dis pas ; Dieu le sait bien
Et moi, ta mouche. »

Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu ?
— Bji.

— « Une chose me contrarie :
J'ai trop longtemps boudé le roi.
Pour servir encor ma patrie,
J'accepterais un bon emploi. »
Bji.
— « Voyez-vous ces petits apôtres
Qui servent leur bourse et le roi ?
Nous saurons nous passer de toi
Et de bien d'autres. »

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu ?
— Bji.

— « C'en est trop, et, sur ma parole,
Tu me le paîras, cette fois. »
Il se lève... La mouche vole ;
Mais elle est prise entre deux doigts.
Bji.
La mouche expire sans défense ;
Mais elle dit en bourdonnant :
« Où placeras-tu maintenant
Ta conscience ? »

— Te tairas-tu,
Mouche de monsieur Letortu ? [1]

1. Les *Commentaires* inédits donnent ce détail : « Henri de Bornier m'a fait reprendre cette chanson que j'avais presque oubliée, en m'affirmant qu'elle est une de mes meilleures. »

LES RUINES DE PARIS.

Un jour, dans deux mille ans peut-être,
Parmi la ronce et les débris,
A peine on pourra reconnaître
La place où s'élevait Paris.

Alors des hauteurs de Montmartre,
L'œil curieux voudra saisir
Les plis de cette immense dartre
Qui fut le séjour du plaisir.

Les professeurs, les antiquaires,
Diront aux futurs écoliers :
« Voyez combien étaient précaires
Les gloires de vos devanciers !

» Ces marais, refuges des râles,
Étaient des îles autrefois,
Où se dressaient les cathédrales
Et le palais des premiers rois.

» Ces berges que la mousse couvre
Et qui s'effondrent sous les eaux,
C'étaient l'Institut et le Louvre
Ensevelis dans les roseaux.

» Ces dunes pauvrement boisées,
C'est la Sorbonne et l'Odéon,
Ces landes, les Champs-Élysées,
Ces broussailles, le Panthéon.

» Plus loin, de maigres pâturages
Se prolongent aux alentours,
Où dorment les buffles sauvages
Accroupis sur les vieux faubourgs.

» Au milieu de l'amphithéâtre,
La Cité du luxe et des arts
Ne laisse qu'un sable grisâtre,
Des vipères et des lézards.

» Là fut la place favorite
Où le monde vint se presser.
Sol épuisé, terre maudite,
Rien n'y pourra jamais pousser. »

Mais que dis-je et quel mauvais rêve
Vient nous troubler quand nous buvons ?
La nuit a fui, le jour se lève :
Paris existe, et nous vivons ! [1]

MON BAROMÈTRE.

J'ai ri, n'étant pas un savant
De cet instrument, faux prophète,
Qui prédit la pluie en plein vent,
Et le calme en pleine tempête.
Mais celui que j'ai maintenant
Est d'une justesse incroyable ;
Mon baromètre est surprenant,
Il est toujours à Variable.

Nul n'est parfait de tout côté.
Le mien a, comme baromètre,
Le défaut de sa qualité,
Celui de ne pas se connaître.
Il prétend qu'hier vaut demain,
Que tout mauvais cas est niable ;
Il dit : « Je suis l'esprit humain »,
Il est toujours à Variable.

Les autres déroutent les gens
Par des alarmes ridicules,
Ou bien, par leurs airs engageants,
Ils leurrent les bourgeois crédules.
On voit monter l'aiguille ; mais
Survient une baisse effroyable.
Le mien ne ment jamais, jamais :
Il est toujours à Variable.

Docteur Tant-Pis, docteur Tant-Mieux,
Homéopathes, allopathes,
Politiqueurs, ambitieux,
Courtisans, tribuns, acrobates,

---

1. « Voilà le ton des couplets bachiques de Nadaud, dit le P. Delaporte dans les *Études* ; il ne rappelle que de très loin les *Évohé* des Bacchantes.

...Un chansonnier qui ne célébrerait pas le vin, le bon vin serait un phénomène ; un chansonnier buveur d'eau serait un monstre : cela ne s'est jamais vu depuis le temps ou Pindare écrivit : Ἄριστον μὲν ὕδωρ ...Les chansons à boire, chez Nadaud, ne sont point de banals *flonflons* ; mais, comme le reste, des œuvres avant tout littéraires. »

Venez consulter tour à tour
Ce trébuchet impitoyable :
Il se prononce sans détour,
Il est toujours à Variable.

Faut-il rester, faut-il partir ?
Faut-il monter, faut-il descendre ?
Sommes-nous créés pour sentir ?
Sommes-nous créés pour comprendre ?
L'humanité veut avancer ;
Mais l'aiguille appartient au diable.
En vain voudrait-on la pousser,
Elle est toujours à Variable.

MA PHILOSOPHIE.

Le premier pas dans la sagesse,
C'est l'amour d'un Dieu révélé ;
C'est le mépris de la richesse ;
On peut l'avoir, puisque je l'ai.
On trouve, aussi bien qu'en un livre,
Ce dogme écrit au fond du cœur,
Ce conseil donné par l'honneur,
De bien penser et de bien vivre.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

— Eh ! quoi ! Philosophe ascétique,
Quel oubli fais-tu de tes sens ? —
Ah ! voici le moment critique :
Le corps a des besoins puissants.
Notre âme qui prie et qui pense,
Nous laisse encor quelques loisirs ;
Sans excès il est des plaisirs,
Et des libertés sans licence.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Soyons toujours ce que nous sommes,
Frères par notre infirmité.
On peut, en méprisant les hommes,
Aimer encor l'humanité.
Semez, semez sans espérance
Les bienfaits qui font des ingrats :
La vertu ne me touche pas
Quand elle attend sa récompense.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Surtout n'augmentez pas le nombre
De nos politiques étroits ;
Vivez en paix, restez à l'ombre :
Les devoirs sont avant les droits.
Bravez l'opinion fragile
Et marchez d'un pas affermi :
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
C'en est assez pour être utile.

Mes amis, voilà
Ma philosophie :
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

J'en étais là de ma doctrine,
Lorsqu'une voix me dit tout bas :
« Est-ce là ta muse badine ?
Chante et ne nous sermonne pas ! »
Soit ! j'abandonne mon système ;
Qu'un autre vous l'explique mieux ;
Et, s'il n'est pas trop ennuyeux,
Je le prends pour maître et je l'aime.

Mes amis, voilà
Ma philosophie ;
Heureux qui se fie
A ces chansons-là ! [1]

---

1. Cette chanson est une sorte de synthèse non seulement de la « philosophie » du poète, mais de toutes ses tendances, comme le remarque très justement Mgr Masquelier : « Toute la bonhomie, toute la finesse, tout l'agréable caractère du bon chansonnier se trouvent dans ce morceau. » Il observe aussi que ce n'est pas là cette morale rudimentaire qu'on peut trouver d'ordinaire dans des chansons, mais que c'est presque celle de l'Évangile.

L'avis de Louis Veuillot n'était guère différent ; le grand écrivain catholique raconte

lui-même dans sa correspondance qu'étant au repos, aux Nouettes, chez la bonne Comtesse de Ségur, il prenait plaisir à entendre la Vicomtesse de Pitray, la fille de Mme de Ségur, « chanter tout Nadaud ». Dans une lettre à sa Sœur, de décembre 1857, il écrit : « Nadaud vaut bien mieux que je ne pensais », et ce jugement porte, on ne saurait en douter, sur les qualités morales bien plus que sur le mérite littéraire du chansonnier.

Beaucoup plus tard, vers 1889, embrassant l'ensemble de l'œuvre et de la carrière de Nadaud, Armand Silvestre se prononçait ainsi, à son tour, dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* : « A ceux que ce siècle désabuse, nous recommandons tous ces vers aimables, d'une philosophie si douce, où respire une si franche honnêteté. L'esprit y est jeté à pleines mains mais on y trouve aussi l'émotion, une verve bien française où les larmes se mêlent au sourire comme passe un rayon de soleil dans les vapeurs matinales... Le talent que le cœur inspire ne vieillit pas. »

THÉATRE DE SALON

CENT FRANCS

SCÈNE A DEUX PERSONNAGES.

PERSONNAGES

TRISTAN
PROSPER RICHARD
UN DOMESTIQUE

La scène chez Tristan

SCÈNE PREMIÈRE

TRISTAN, seul.

Sapristi ! il me manque cent francs !... Il me faut cent francs aujourd'hui même. Je vais aux courses ; j'y conduis des dames de la dernière distinction. C'est dimanche. Les banques sont fermées. Je ne puis faire un chèque. Moi, qui ai trente-six mille francs de rentes, trois mille francs par mois, je vais être déshonoré faute de cent francs. Que pensera de moi le cocher de madame... ?

SCÈNE II

TRISTAN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Une carte pour monsieur.

TRISTAN, lisant la carte.

« Prosper Richard ». Je n'y suis pas. (Rappelant le domestique qui sort.) Mais si, mais si ! Faites entrer. (Le domestique sort.) Il serait bien étonnant qu'un homme qui se nomme Prosper et Richard n'eût pas cent francs sur lui.

SCÈNE III

TRISTAN, PROSPER

PROSPER

Mon cher Tristan, j'ai un service à réclamer de vous. J'avais

à payer hier, samedi, un billet de deux cents francs. Je n'ai pas pu l'acquitter. J'ai un jour de répit, aujourd'hui ; mais il faut que je paie demain, lundi.

TRISTAN

Combien dites-vous ?

PROSPER

Deux cents francs, et je n'en ai que cent.

TRISTAN

Tu as cent francs sur toi ?

PROSPER

Oui.

TRISTAN

Assieds-toi donc, mon vieux camarade. Est-ce que nous ne nous tutoyons plus comme autrefois ?

PROSPER

Oh ! je savais bien que tu me reconnaîtrais, toi ! Tu vois que j'ai pensé à toi. J'ai cherché parmi mes vieux camarades quel était le plus riche, et, sans façon, je suis venu m'adresser à vous... à toi.

TRISTAN

Et tu as bien fait... Il te manque donc... ?

PROSPER

Cent francs.

TRISTAN

Etrange coïncidence !

PROSPER

Tu dis ?...

TRISTAN

Rien. Ainsi, il te manque cent francs. Comment peux-tu avoir besoin de cent francs ?

PROSPER

Parce qu'ils me manquent.

TRISTAN

Tu n'as donc pas de fortune ?

PROSPER

Je n'ai que mes appointements ; trois mille six cents francs par an.

TRISTAN

Trois mille six cents francs par an ! C'est énorme.

PROSPER

Tu trouves ?

TRISTAN

Tu ne peux pas dépenser cette somme-là ?

PROSPER

Mais si, mais si, à preuve que...

TRISTAN

Mon cher ami, ton budget doit être mal réglé, car enfin tu n'as pas l'air d'avoir le goût de la dépense ?

PROSPER

Oh ! non.

TRISTAN

Tu n'as pas de besoins, toi ?

PROSPER

Pas beaucoup.

TRISTAN

Si tu étais soldat, tu vivrais avec cinq sous par jour ?

PROSPER

Oui.

TRISTAN

Et très bien ?

PROSPER

Certainement.

TRISTAN

Tu n'as pas besoin de manger des truffes ?

PROSPER

Connais pas.

TRISTAN

De boire du Château-Yquem ?

PROSPER

Comment dis-tu ?

TRISTAN

Il ne te faut pas des fraises en janvier, des abricots en mai, des raisins en juin ?

PROSPER

Non, non, non.

TRISTAN

Tandis que moi... Si tu savais dans quelle gêne je me trouve ! Tiens, tu vas en juger. J'ai trente-six mille francs de rentes.

PROSPER

Dix fois plus que moi.

TRISTAN

Précisément. Eh bien ! je suis plus pauvre que toi.

PROSPER

C'est beaucoup dire.

TRISTAN

Rien de plus facile à établir. J'ai d'abord un loyer de trois mille six cents francs.

PROSPER

Juste mes appointements.

TRISTAN

C'est le dixième de mon revenu. Tu vois que je suis dans les vieilles idées, dans le système patriarcal de nos ancêtres. Certes, pour loger mes meubles, mes tapisseries, mes tableaux, ma vaisselle, mes antiquités, mes bibelots, mes potiches et ma personne, ce n'est pas trop.

PROSPER

Moi, j'ai huit cents francs de loyer.

TRISTAN

C'est énorme. Tu sors complètement des proportions d'usage. C'est un axiome qu'on doit mettre à son loyer le dixième de son revenu : ci trois cents francs.

PROSPER

Je le sais, mais c'est impossible.

TRISTAN

Il faut savoir se priver. Regarde, je devrais avoir une voiture. Eh bien ! je n'ai qu'un cheval de selle.

PROSPER

Moi je vais en fiacre une ou deux fois par an.

TRISTAN

J'étais bien sûr que tu roules carrosse. Permets-moi de te dire que voilà une dépense superflue. Quand on a des omnibus, des tramways et des jambes comme les tiennes...

PROSPER

Ce n'est pas pour moi, c'est pour...

TRISTAN

Croirais-tu que je ne puis déjeuner à moins de quinze francs, ni dîner à mois de vingt-cinq ?

PROSPER

Quarante francs par jour ! mais avec cette somme nous vivons, pendant près d'un mois, ma femme, mes enfants et moi.

TRISTAN

Ta femme, tes enfants ? Quoi, tu es marié et père de famille ?

PROSPER

Eh ! oui, eh ! oui.

TRISTAN

Mais alors c'est l'opulence ! Une femme dans une maison, c'est un revenu par l'économie qu'elle apporte et qu'elle inspire.

PROSPER

Oui, ma femme est économe et mes enfants ne dépensent pas beaucoup.

TRISTAN

Ah ! voilà ce qu'il me fallait, des goûts simples, une femme et des enfants ; des goûts simples, surtout ; car enfin, toi,

mon cher Prosper, tu peux te passer d'un cheval qui te mange cinq francs par jour, sans compter le prix d'achat, l'écurie, le domestique, le maréchal et les accidents. Tes yeux n'ont pas besoin d'une collection d'objets d'art qui détient un capital considérable ; ton intelligence n'a pas soif d'une bibliothèque garnie de livres de prix qu'on n'ouvre jamais ; tes membres n'exigent pas de meubles élastiques ni de coussins moelleux ; tu n'es pas obligé d'avoir une note de trois mille quatre cent cinquante francs chez ton tailleur, de deux cent trente francs chez ton bottier, de cent cinquante francs chez ton chapelier. Un lit, une table de bois blanc, des chaises de paille, voilà ton mobilier ; quelques images d'Épinal pour tes enfants, voilà tes tableaux ; un catéchisme, une grammaire et des romans à quatre sous, voilà ta bibliothèque. Une veste, un pantalon, deux paires de souliers à vis, un chapeau d'occasion, voilà un homme équipé. Le pot-au-feu une fois par semaine, voilà une famille nourrie. Pas de domestique, pas de servante, pas de voiture, n'est-ce pas ?

PROSPER

Oh ! non.

TRISTAN

Je te dis que tu es riche. Non, tu n'es pas riche, tu es millionnaire. Vois donc, si j'étais comme toi, si je n'avais ni cheval, ni tableaux, ni livres, ni tailleur, ni bottier, ni chapelier, ni accidents, je ne saurais que faire de mon argent. Tu n'as aucun souci d'avenir. Tes revenus t'arrivent régulièrement ?

PROSPER

Oui, à la fin du mois.

TRISTAN

Et, d'une façon certaine, sans contestation, sans hésitation, sans réduction ?

PROSPER

Oui.

TRISTAN

Heureux homme ! Écoute, puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus de scrupule. Tu sais que, bien différent de toi, j'ai tous les besoins. Eh bien, aujourd'hui, il faut que j'aille aux courses ;

c'est une promesse faite à une femme, une affaire d'honneur. Il me faut cent francs, tu les as, prête-les moi.

PROSPER

Je venais au contraire...

TRISTAN

Pardon ! quel est le riche ? Celui qui prête ; et le pauvre ?...

PROSPER

Celui qui emprunte.

TRISTAN

Eh bien, c'est moi qui emprunte et c'est toi qui prêtes. Donc tu es le riche et je suis le pauvre.

PROSPER

Mais mon billet ?...

TRISTAN

Allons, donne-moi tes cent francs.

PROSPER

Mais, mon cher ami...

TRISTAN

Allons, donne donc, demain je te les rendrai.

PROSPER

Vrai ?

TRISTAN

Puisque je te le dis : adieu.

PROSPER

Adieu.

TRISTAN

Pauvre garçon ! Je les lui rendrai. Mais j'y pense : demain les banques seront ouvertes et je peux lui donner mon chèque dès aujourd'hui. (Courant à la porte.) Prosper, Prosper !

PROSPER, rentrant.

Quoi encore ?

TRISTAN

Tiens, voilà un chèque que tu pourras toucher demain.

C'était au mois de juillet, le 29 je crois. J'étais allé passer la journée chez des gens charmants, les Folembroy, qui ont un moulin et une maison de campagne situés près d'Essonne sur la rivière du même nom. Nous avions là une société bourgeoise et choisie, tous gens du meilleur monde, les Plumet, les Cornembèse avec leurs trois filles, les Solilès avec leur jeune homme, tous délicieux. Je puis dire nonobstant que j'étais le plus élégant de la compagnie avec d'autant plus de raison que je portais ce jour-là un pantalon gris-perle. J'avais pris le chemin de fer de Corbeil, première classe et retour.

On déjeune gaiement. Après le déjeuner, un tour de jardin. La conversation de ces gens très distingués commence à me lasser. Alors je demande une ligne pour pêcher dans la rivière, vous savez, l'Essonne, qui traverse le jardin et coule sous la maison. Je m'installe au bord de l'eau, j'y plonge une ligne et... vous ne le croiriez jamais, c'est pourtant la vérité, ce jour-là le poisson ne mordait pas. Doucement je lâche la gaule, je m'allonge sur l'herbe. Il faisait chaud, je m'endors, je rêve que...

Des cris viennent troubler mon sommeil... Au salon ! Au salon ! Au piano ! Les sœurs Cornembèse vont chanter le trio du MATRIMONIO SECRETO accompagnées par le jeune Solilès. Je plie bagages, je me rends au salon ; je subis quelques plaisanteries, toujours les mêmes, vous savez, sur la pêche et les pêcheurs. On s'assied, le silence se fait, la musique commence. Au moment où le soprano primo dit... Aïe, je suis saisi d'une indicible émotion. Je viens de sentir un corps étranger qui remue entre ma peau et l'étoffe de mon pantalon, vers les régions où la cheville va perdre son nom et où le mollet commence à prendre le sien. C'est un insecte, un insecte vivant. Il aura grimpé là pendant la pêche ou le sommeil. Il monte, il monte ! C'est un coléoptère, un hanneton sans doute. Je me prépare à l'étouffer comme Desdémone entre la peau de ma jambe et l'épiderme de mon pantalon. Mais non ! nous sommes en juillet, et le hanneton naît et meurt au mois de mai. Qui donc ! Un poisson ? une grenouille ? Folie ! Et l'inconnu monte toujours. Quel est-il ? Un scarabée ? Écrasons-le ! Mais certains scarabées sont ornés d'une

pince puissante, et si je vais l'écraser il peut me mordre. Que faire ? Que faire ? il grimpe, il grimpe ! Il passe le défilé du jarret. Aïe ! il arrive. Serait-ce une tarentule ? Non, un scorpion ? Peut-être ? Un scorpion, bête venimeuse, piqûre mortelle ! je suis perdu ! Il arrive. Il est arrivé. Malgré mon émotion, je garde un sang-froid admirable, je me lève tout doucement, comme cela. Je fais signe qu'on ne se dérange pas. On me croit indisposé. Je marche sur la pointe du pied et lentement. Mais à peine hors du salon, je me jette sur l'escalier, je l'escalade quatre à quatre ; le scorpion aussi.

J'ouvre la première chambre venue. Je ne porte pas de bretelles, vous savez, j'ai des hanches. Avec dextérité j'ôte mon pantalon sans même retirer mes bottes. J'ouvre la fenêtre qui donne sur la rivière, vous savez, l'Essonne. Je secoue mon pantalon avec fureur. J'en vois tomber un objet, hanneton, scarabée, scorpion. Un poisson l'attrape et l'avale. La vue de ce poisson m'impressionne. Je lâche tout, et mon pantalon tombe dans la rivière qui l'emporte. Quelle situation, grand Dieu ! Où trouver un pantalon ? J'ouvre les armoires ; je bouscule tout sans trouver un seul objet à l'usage de mon sexe.

Cependant le morceau est terminé. La société est sortie du salon. On monte, on se précipite dans les appartements. « Où est-il, ce cher ami, ce bon Coquelon ? » On est dans l'escalier. On va ouvrir la porte. Où me cacher ? Dans l'armoire. Trop petite ! Ma foi ! je n'en fais ni une ni deux, j'ouvre le lit, je m'y jette. La porte s'ouvre. Madame Folembroy entre la première : « Ciel ! dans mon lit ! Ah ! monsieur Coquelon ! — Madame, excusez-moi, je suis malade, je me meurs ! — Vite, vite, un médecin ! Jean ! Javotte ! François ! Allez à Corbeil chercher M. Troubled. Dites que c'est très pressé ; dites que c'est pour une jambe cassée. » J'invite la société à se retirer. J'ai besoin de repos. On cède à mes instances ; mais on exige que la jardinière qui a été garde-malade reste auprès de moi ; cette vieille veut me prendre le pouls. « Mais monsieur est comme tout habillé ? — Pas tout, pas tout ! — Il faut que monsieur se déshabille ; je vais aider à monsieur. — Mais non ! je vous jure que je n'ai pas besoin de me déshabiller partout. — Mais les bottes de monsieur ! Ah ! monsieur

a gardé ses bottes. — Je n'ai pas eu le temps de les retirer. Oh ! des bottes dans le lit de madame ! C'est encore une paire de draps à changer ! » Je feins de dormir. La garde se tait. Une demi-heure se passe ainsi.

Enfin le docteur arrive. La vieille lui parle à voix basse. J'ai les yeux à demi fermés, mais je vois très bien qu'elle lui marmotte quelque chose à l'oreille et se met le doigt sur le front en ayant l'air de dire... je ne sais quoi. Elle ajoute : « Oui, monsieur, dans le lit de madame et tout habillé avec ses bottes. — Diable, diable, dit le docteur, ce n'est donc pas une jambe cassée ? » Il me tâte le pouls. « Grosse fièvre ! Grave, grave ! Allons, jeune homme, nous vous tirerons de là avec du temps. Montrez-moi votre langue. Eh ! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Coquelon ! Ah ! monsieur, j'ai beaucoup connu monsieur votre frère. J'ai assisté à ses débuts et je l'ai suivi dans sa belle carrière. Je prenais une fois par semaine le train de 6 heures ½. — Docteur, un seul mot : Renvoyez la garde ! — C'est que j'ai besoin d'elle pour les prescriptions. — Par pitié renvoyez la garde ! » Le docteur consent, la garde s'exécute. Alors j'ouvre le lit et je me montre tel quel. Pas malade, mais pas de pantalon ! — « Comment ? Voilà certes une maladie que je me m'explique pas ! — Pas d'explication, cher docteur, mais un pantalon ! — Il faut en emprunter un de M. Folembroy, le maître de la maison. — Jamais ! je serais obligé de tout lui dire — Dire quoi ? — Rien. Un pantalon. — Je puis vous en prêter un. — Parfait. — Je suis plus gros que vous, mais vous n'y entrerez que plus facilement. — Bravo ! — Je pars et vous le rapporte. » Il ajoute à voix haute : « Allons, allons, ce ne sera rien. » Toute la société qui écoutait à la porte entre sur cette bonne parole. « Qui veut aller chez le pharmacien ? — Moi, moi ! Tous, tous ! — Alors, allez... ou plutôt non : je vais chez moi ; car les pharmaciens de Corbeil pourraient ne pas avoir le médicament nécessaire. Laissez reposer le malade, et sortez tous de la chambre en même temps que moi. »

En effet, on se retire en silence ; mais au bout de quelques minutes la porte se rouvre tout doucement. On chuchote. Une petite voix dit : « Dormez-vous, monsieur Coquelon ? » Je ne réponds pas. « Oh ! dit-on, il dort comme un hanneton.

Il ronfle. » Et les conversations reprennent de plus belle.

Le docteur rentre avec un gros paquet sous le bras. On se récrie : « Comment ! il va prendre tout cela ? » Une personne explique que ce doit être un remède pour l'usage externe. Encore une fois le docteur Troubled met tout le monde à la porte, la garde comprise. « Poussez le verrou, cher docteur. — C'est fait. » Je me jette à bas du lit. Je me précipite sur le pantalon, j'y entre comme dans un gant trop large ; nous serrons la boucle, cela ne suffit pas. Des épingles, des épingles. En voici, ce sont des épingles à cheveux, nous serrons la taille autant que possible.

Nous descendons au salon sur le premier coup du dîner. Bien entendu, le docteur était du festin. Nous entrons ensemble. Un chœur : « Guéri ! guéri ! Ah ! bon docteur ! ah ! ah ! Coquelon, quel miracle ! quel était donc ce remède si volumineux et si efficace ? » —« C'est égal, dit madame Solilès, vous n'avez pas été longtemps malade ; mais il faut que vous l'ayez été sérieusement, car vous avez joliment maigri. Voyez donc comme ses jambes flageolent dans son pantalon. » Mademoiselle Cornembèse, la cadette, dit timidement : « C'est bien drôle, M. Coquelon avait un pantalon gris-perle avant d'être malade et maintenant il a un pantalon noir. » A quoi le jeune Solilès répond : « Excusez-moi ; j'ai parfaitement remarqué que M. Coquelon avait un pantalon noir, mais il m'avait paru plus étroit ce matin. » — « Preuve qu'il a maigri dit-on de toutes parts. » Je réponds avec simplicité : « Effet de lumière ! d'ailleurs que j'en aie eu un gris, que j'en aie eu un noir, l'important est que j'en ai un. » Et chacun de rire, sans comprendre.

Le second coup a sonné. On se met à table. Je mange comme un loup. On crie au docteur : « Arrêtez-le ! votre malade va se donner une indigestion. — Soyez sans crainte, je vous le garantis guéri radicalement. Et j'ajoute que s'il a maigri, il aura repris avant demain, je l'affirme. — Quel médecin ! se dit-on à l'oreille. Quelle guérison ! — Oh ! dit Plumet, c'est le premier praticien de l'arrondissement. »

Le dîner terminé, on pense au départ. Je ne veux pas quitter la maison sans récompenser la garde qui m'a si obstinément

soigné. Je la cherche, je l'appelle, je la trouve ; mais au moment où je mets la main à la poche de mon... nouveau pantalon, je m'aperçois que mon porte-monnaie et mon billet de retour sont restés dans la poche de l'ancien, du noyé. Le bon docteur me tire encore de là. Il me fait crédit de la récompense honnête et du billet de chemin de fer. Je m'en vais me tenant les côtes... et le pantalon, et ne regrettant que le porte-monnaie perdu... Que dis-je, perdu ? Non, puisque la *France* de ce soir m'apporte de ses nouvelles.

(Il lit) « On vient de découvrir les traces d'un crime ou d'un suicide dont la perpétration doit remonter à une époque assez reculée puisqu'on n'a recueilli de la victime que son pantalon. Si crime, rien de la cupidité ; si suicide, rien de la misère, car on a trouvé dans la poche droite de l'infortuné un porte-monnaie aux initiales C. C. renfermant une somme assez ronde et un billet de retour première classe de Corbeil à Paris. »

Demain matin, j'irai réclamer ces deux objets à la préfecture de police. Je leur laisserai le billet.

FIN DE L'INSECTE ANONYME.

SIMILIA CONTRARIIS

DIALOGUE EN TROIS SCÈNES

PERSONNAGES

ALFRED, médecin de la Faculté.
HENRI, médecin homéopathe.

La scène est dans le cabinet d'Henri, cabinet de médecin, bureau chargé de fioles et de papiers, un fauteuil, deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI

(Il entre par la gauche et dit au fond à la cantonade.) Faites attendre. (Il pose son chapeau sur le bureau et ouvre un journal. Lisant.) Salicylate ; salicylate ; ils commencent à m'ennuyer avec leur salicylate. (Regardant ses fioles.) Belladone, noix vomique ; aconit, ciguë,

arsenic, à la bonne heure ! Voilà des poisons estimables (Apercevant Alfred à la porte du fond.) Alfred !

ALFRED, avec emphase.

Oui, c'est Agamemnon. — Alfred-Athanase Archambaud, docteur de la Faculté de Paris, ex-interne à la Pitié, candidat perpétuel à la chaire d'anatomie comparée, chevalier de la Légion d'honneur, accablé d'une foule d'ordres étrangers, qui viens te faire une visite à toi, le révolutionnaire, l'utopiste, l'iconoclaste...

HENRI

Dis tout : l'homéopathe !

ALFRED

L'homé... l'homé..., c'est toi qui l'as nommé ; (D'un ton naturel.) Je passais devant ta porte et je suis monté chez toi, ne me souvenant que de notre vieille amitié.

HENRI

Et tu as bien fait. Nous pouvons être divisés par les opinions, nous ne le serons jamais par le cœur.

ALFRED, ôtant son chapeau.

A la bonne heure ! On fait donc antichambre chez toi ?

HENRI

Comme chez vous.

ALFRED

Pendant que Monsieur lit son journal ?

HENRI

Tu as forcé la consigne pour entrer ?

ALFRED

Nous sommes dans le secret des dieux. Et cependant, il me semble que je respire ici un air de sarcasme et d'irréligion.

HENRI

Non, c'est l'atmosphère de l'affection et de la confraternité. Assieds-toi là, comme on dit, et causons.

ALFRED

M'asseoir, oui ; causer, je le veux bien ; mais... mais... mais...

HENRI

Mais... pas un mot de médecine !

ALFRED

C'est cela ! je te préviens qu'à la première syllabe malsonnante, je me couvre et je me lève.

HENRI

C'est convenu.

ALFRED

Quid novi ?

HENRI

Nihil ; niente ; nothing ; en français, pas grand'chose.

ALFRED

Comment va ta femme ?

HENRI

Pas mal, et la tienne ?

ALFRED

Très bien ! La femme d'un médecin... tu comprends...

HENRI

Prends garde, tu fais de la propagande.

ALFRED

Bon, parlons d'autre chose.

HENRI, cherchant un sujet de conversation.

Soit. — Tu vas bien... ?

ALFRED, même jeu.

Pas mal,... et toi ?

HENRI

Comme tu vois. J'ai bien eu ces jours-ci, un malaise qui pouvait devenir grave ; mais grâce à...

ALFRED, se levant.

Silence ! ou je me couvre.

HENRI

C'est juste, je m'arrête.

ALFRED, se rasseyant, après un silence.

Alors... tu vas bien ?

HENRI

Mais oui, s'il ne m'est pas défendu de parler ainsi.

ALFRED, après un silence.

Maintenant que nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire... Il se lève.

HENRI

Tu veux déjà me quitter ?

ALFRED

J'ai un tas de malades qui m'attendent.

HENRI

Oh ! pas tant que cela. Veux-tu accepter un cigare ?

ALFRED

Merci ! Je ne fume pas, ou plutôt je ne fume plus. J'ai acquis la conviction que la moitié des hommes s'empoisonnent par la nicotine, et je défends le tabac à tous mes clients qui ne s'en trouvent pas plus mal.

HENRI

Toujours de la propagande !

ALFRED

Allons ! je me sauve.

HENRI

Bah ! tu n'es pas si pressé.

ALFRED

Mais si, mais si ; la grippe donne énormément.

HENRI

La grippe ? qu'est-ce que c'est que cela ?

ALFRED

Tu ne sais pas ce que c'est que la grippe ! La grippe, c'est... Ma foi, je pourrais bien la définir scientifiquement, mais pas avec toi... Enfin, c'est la grippe.

HENRI

Ah ! je sais ce que tu veux dire ; c'est cette petite affaire qui vient à la gorge.

ALFRED

Précisément, elle sévit de toutes parts.

HENRI

Et vous traitez ces affections-là ?

ALFRED

Parfaitement : et vous ne les traitez pas, vous autres ?

HENRI

Nous, nous les guérissons.

ALFRED, se levant.

Aïe ! tu marches sur ma frontière.

HENRI, se retournant.

C'est vrai ; n'en parlons plus. Rassieds-toi, donc. Ce cher Alfred !

ALFRED, se rasseyant.

Ce bon Henri !

HENRI, après un silence.

Il y a bien longtemps que nous nous connaissons, hein ?

ALFRED

Qui aurait pu dire, il y a vingt ans, que nous suivrions dans la même carrière deux routes si opposées ?

HENRI

C'est vrai ; l'un tourne à droite, et l'autre à gauche.

ALFRED

C'est-à-dire que l'un tourne à gauche et que l'autre reste à droite.

HENRI

Comme tu voudras.

ALFRED

Tu étais pourtant un esprit sage, droit, réfléchi.

HENRI

Tu avais des idées hardies, et même un peu aventureuses.

ALFRED

Comme tout change !

HENRI

Tous les sept ans, dit-on.

ALFRED

Plus je te regarde, et moins je te comprends.

HENRI

Plus je me souviens et plus je reste confondu !

ALFRED

Henri attelé aux rêves creux de l'homéopathie.

HENRI

Alfred enfoncé dans l'ornière de la Faculté.

ALFRED

Avec ta rectitude de jugement !

HENRI

Avec ta brillante imagination !

ALFRED

Tu aurais maintenant un hôpital, une chaire, des consultations.

HENRI

Tu aurais une école, un parti, des fanatiques !

ALFRED

Entre nous, comment as-tu pu donner dans de pareilles extravagances ?

HENRI

Sincèrement, laisse-moi te demander comment tu as pu te soumettre à un tel esclavage ?

ALFRED

Ne touchons pas à l'arche.

HENRI

Respecte donc mon idole.

ALFRED

Ainsi, des globules ?

HENRI

Ainsi, des saignées ?

ALFRED

Un demi-millionième de gramme dissous dans dix mille litres d'eau !

HENRI

De la rhubarbe, de l'huile de ricin, des vésicatoires, des cautères ?

ALFRED

Tu m'attaques, je vais riposter.

HENRI

Tu as commencé, je te réponds.

ALFRED

Et tu as réellement des malades ?

HENRI

Sans doute, mais moins que vous autres.

ALFRED

Ah ! à la bonne heure !

HENRI

Parce que nous les guérissons plus vite.

ALFRED

Il y a pourtant dans ce monde tant de gens crédules.

HENRI

Il y a encore plus d'encroûtés.

ALFRED

Ainsi tu nous prends pour des mulets, des oies, des crétins !

HENRI

Pas plus que tu ne nous prends pour des ânes, des dindons et des charlatans.

ALFRED

Voyons, entre quatre-z-yeux, tu peux bien me le dire, je

n'irai pas le répéter : tu crois à tes infiniment petits, petits, petits ?

HENRI

Voyons, la main sur la conscience, crois-tu à tes infiniment grands, grands, grands ?

ALFRED

Allons ! je vois que nous ne nous entendrons jamais.

HENRI

Tu me parles en hébreu, je te réponds en chinois.

ALFRED, se levant.

Écoute, et ne crois pas que je veuille plaisanter. Tu sais, mon cher camarade, que nous avons été liés comme deux frères. Je te souhaite du fond du cœur toutes les prospérités ; mais (ne vas pas rire), si jamais tu tombais malade et qu'il te vînt des doutes sur ta doctrine médicale (cela s'est vu), pas de respect humain ! Viens me trouver, je serai là tout dévoué et tout prêt à te servir selon la formule.

HENRI

Merci. Je te crois et je te réponds sérieusement. Si jamais (ce qu'à Dieu ne plaise !) il te survenait une de ces maladies auxquelles la Faculté ne connaît pas grand'chose (il y en a), un cas improbable, un cas désespéré, pas de préjugés ! appelle moi et je te guérirai.

ALFRED

Adieu et bonne santé.

HENRI

Au revoir et porte-toi bien. ALFRED sort par le fond.

HENRI, à la cantonade.

Faites entrer... Ah !... il n'y a personne.

Il sort par la gauche.

SCÈNE II

HENRI, entrant par la gauche.

S'il est ici-bas un aveu pénible à faire, c'est celui-ci : Je suis médecin et ma femme est malade, c'est-à-dire je suis boulanger et je n'ai pas de pain, je suis bottier et je manque

de chaussures. Oui, Hortense est souffrante, elle m'inquiète. Si elle n'était pas ma femme, je connaîtrais sa maladie et par conséquent je la guérirais : mais il suffit que je sois son mari pour que le diagnostic me fasse défaut et que le traitement m'échappe. Voilà un cas qui me surprend, un mal qui m'est complètement inconnu. J'ai éprouvé la vertu de tous mes globules sans obtenir le moindre soulagement. Pas un poison n'a réussi, ni la strichnine, ni la noix vomique, ni l'arsenic ; j'ai été jusqu'au salicylate, mon ennemi, sans le moindre succès. Je suis pourtant bien sûr de ma méthode. Quand j'ai affaire à des étrangers, je n'hésite jamais ; je les sauve ou je ne les sauve pas avec une assurance complète. Mais quand il s'agit de nous et des nôtres, c'est différent. Notre confiance en nous-mêmes nous abandonne, et le doute, l'affreux doute, vient nous envahir. Je suis bien seul ! Est-ce que je me serais trompé toute ma vie ? L'homéopathie serait-elle une chimère ? Alfred aurait-il raison ? Je me souviens qu'un jour, sur cette chaise, il m'a dit... Qui sait ?... Il paraissait bien certain de son affaire. Il a derrière lui l'expérience des siècles. Si j'allais le voir, causer avec lui, tranchons le mot, le consulter ? C'est un ami, il est discret. Dieu ! si mes confrères venaient à savoir... Après tout je suis bien libre. Il s'agit du salut de ma femme. Deux bougies éclairent mieux qu'une seule. Au diable les scrupules d'école ! Je vais chez Alfred !

ALFRED, *entrant tout effaré par le fond.*

Personne ne peut nous entendre ?

HENRI

Non.

ALFRED

Mon ami, te souviens-tu de ce que tu m'as dit un jour, à cette même place, devant cette chaise ? T'en souviens-tu ?

HENRI

Parfaitement ! tu me disais : « Si jamais... »

ALFRED

Non, c'est toi.

HENRI

Pardon, c'est toi.

ALFRED

Mais non, c'est toi qui me disais « Si jamais une maladie inconnue, un cas désespéré... »

HENRI

Eh bien ?

ALFRED

Eh bien ! je viens réclamer l'effet de ta promesse. Oui, mon ami, ma femme...

HENRI

Ta femme aussi ?

ALFRED

Ma pauvre femme est sérieusement atteinte : un mal que j'ignore, un cas nouveau... très curieux, d'ailleurs. Je ne puis t'expliquer une maladie que je ne m'explique pas moi-même. J'ai essayé tous les remèdes, épuisé les ressources de la médecine. Rien, rien ! Je me sens découragé. L'homme, fût-il médecin, n'est pas infaillible. J'en suis venu à douter de la science, à me demander si toute ma vie passée n'a pas été une erreur. Alors, je me suis rappelé notre entretien, notre amitié, ta confiance dans la certitude de ta méthode.

HENRI

Moi qui justement voulais...

ALFRED

Je me suis dit : Henri ne me trahira pas. Il ne voudra pas abuser de la haute opinion que j'ai de son talent, du mépris que je fais du mien. Tu trouveras que je m'humilie, mais il y va du salut de ma pauvre femme !

HENRI

C'est que précisément...

ALFRED

Ton système que je ne veux pas juger en ce moment trouvera peut-être des ressources que notre école ignore. Nous n'avons pas fait un pas depuis Hippocrate, et notre sapience n'est peut-être que de la routine. Viens voir ma femme ; soigne-la, guéris-la. C'est moi qui t'en prie.

HENRI

Un seul mot ! Le service que tu me demandes, je le réclame de toi. Ma femme aussi est malade.

ALFRED

Ta femme ! quelle maladie ?

HENRI

Je n'en sais rien.

ALFRED

Je la guéris.

HENRI

Que le ciel t'entende !

ALFRED

Charge-toi de ma femme, je réponds de la tienne.

HENRI, montrant la gauche.

Entre donc ici, je cours chez toi.

ALFRED, entrant à gauche.

Au revoir et bonne chance !

HENRI, sortant par le fond.

A bientôt et bon espoir !

SCÈNE III

ALFRED, entrant par le fond.

Dans mes bras !

HENRI, entrant par la gauche.

Dans les miens !

ALFRED

Mon bienfaiteur !

HENRI

Mon sauveur !

ALFRED

Tu m'as rendu ma femme, ma vie, mon trésor !

HENRI

Je te dois tout ce qui me rattache à la terre.

ALFRED

Comment pourrai-je m'acquitter ?

HENRI

Et moi donc ?

ALFRED

Ce n'est pas avec de l'argent.

HENRI

Tout l'or n'y suffirait pas.

ALFRED

Ce n'est pas avec un million.

HENRI

D'ailleurs, je t'en devrais autant.

ALFRED

Partant... ?

HENRI

Quittes.

ALFRED

Ainsi, ta femme va tout à fait bien ?

HENRI

Guérie, mon ami ! Plus une trace, pas de convalescence. Elle n'est pas malade. Elle ne l'a pas été. Et la tienne ?

ALFRED

J'en suis à me demander si je n'ai pas été dupe d'une hallucination quand je l'ai crue en danger.

HENRI

Comment t'y es-tu pris pour tirer Hortense de ce mauvais pas ?

ALFRED

Comment as-tu ressuscité Amélie au dernier moment ?

HENRI

Un globule.

ALFRED

Une saignée.

HENRI

C'est admirable !

ALFRED

C'est inouï !

HENRI

Ainsi tu crois qu'un petit coup d'acier dans une veine ?...

ALFRED

Tu crois qu'un dix-millionième de gramme... ?

HENRI

Sais-tu que de pareils miracles sont bien faits pour porter à la réflexion !

ALFRED

Je n'ai pas encore bien ma tête à moi, et je me demande si, en définitive, vous n'auriez pas raison contre nous.

HENRI

C'est précisément la question que je me pose à moi-même.

ALFRED

Je commence à m'expliquer ta théorie.

HENRI

Oui, une petite saignée déplace la masse du sang, amène une diversion.

ALFRED

Un globule produit exactement le même effet, sans gêne, sans douleur, sans effusion de sang.

HENRI

Mais je suis bien forcé de convenir que la lancette vaut mieux puisque tu as sauvé ma femme.

ALFRED

Mais puisque tu as sauvé la mienne dont je désespérais, le globule est supérieur.

HENRI

Je crois que l'expérience des siècles vaut mieux que la rêverie d'un illuminé.

ALFRED

Je crois que l'idée moderne doit s'élever sur les ruines de la vieille pratique.

HENRI

Je te dis que je t'avoue mon vainqueur.

ALFRED

Je te dis que je me rends à ton système.

HENRI

Et que je rentre dans le giron de la Faculté.

ALFRED

Et que je brise les entraves de l'école.

HENRI

Et que je deviens ton collègue.

ALFRED

Et que je me fais homéo... ah bah !... opathe !

HENRI

Des globules ?

ALFRED

Des saignées ?

HENRI

Le dix-millionième de gramme dissous dans dix mille litres d'eau ?

ALFRED

La rhubarbe, l'huile de ricin, les vésicatoires, les cautères ?

HENRI

Oui, je brise mes autels !

ALFRED

Je brûle mes dieux !

HENRI

Dans mes bras.

ALFRED

Dans les miens ! mon bienfaiteur !

HENRI

Mon sauveur !

ALFRED, regardant sa montre sans lâcher prise.

Trois heures et demie ! Adieu, j'ai un client qui m'attend.

HENRI, même jeu.

Moi aussi, j'oubliais l'heure. Va chez ton malade, ami, et sauve le. Quelle maladie a-t-il ?

ALFRED

Quelle maladie ? Ma foi, je n'en sais trop rien... Une maladie qui... que... je ne comprends pas bien, une maladie qui a quelque rapport avec celle que vient d'avoir ma femme. — Et le tien ?

HENRI

C'est assez singulier : j'ai aussi à traiter une affection qui ressemble à celle que tu viens de guérir chez Hortense.

ALFRED

Et comment vas-tu la traiter ?

HENRI

Je voudrais bien le savoir, et toi ?

ALFRED

Je serais bien embarrassé de te le dire. En résumé, je ne sais faire qu'une chose.

HENRI

Je suis bien près de t'en offrir autant.

ALFRED

Je ne connais que la route de mon moulin.

HENRI

Baste ! On guérit avec tous les systèmes.

ALFRED

Je ne vais pas me faire écolier à mon âge.

HENRI

Je ne peux pas dire que j'ai été toute ma vie un imbécile.

ALFRED

J'aime mieux avoir tort avec les grands esprits que raison avec les... autres.

HENRI

Plutôt pécher par audace que par timidité.

ALFRED

Et tu restes ?

HENRI

Homéopathe effréné.

ALFRED

Et moi, Gros-Jean, comme devant.

HENRI

Et tu fais bien.

ALFRED

D'ailleurs, j'y pense, si tu as guéri ma femme, j'ai guéri la tienne.

HENRI

Et moi ! Je t'ai rendu ton Amélie, si tu as sauvé mon Hortense.

ALFRED

Parfaitement juste !

HENRI

Dis-donc : ton client a la maladie de ta femme ?

ALFRED

Et le tien, celle de la tienne ?

HENRI

Si nous troquions nos malades ?

ALFRED

C'est une idée... ; mais elle est mauvaise.

HENRI

Pourquoi ?

ALFRED

La confiance ne se commande pas. La médecine est une religion ; c'est la foi qui sauve.

HENRI

Et mieux vaut mourir avec elle, que guérir sans elle.

ALFRED

Parfaitement.

HENRI

Tu dois avoir raison.

ALFRED

Adieu, mon ami, mon sauveur !

HENRI

Adieu, mon maître ! Attends-moi ; de quel côté vas-tu ?

ALFRED

Je prends à droite.

HENRI

Moi, je tourne à gauche, nous allons faire route ensemble.

Fausse sortie.

ENSEMBLE, *sur le devant de la scène.*

Mais si jamais tu tombais malade !

ALFRED

Je t'appelle immédiatement.

HENRI

Je te somme de me guérir.

ALFRED

C'est convenu ?

HENRI

Touche là !

ENSEMBLE

Et maintenant, à nos malades !

Ils sortent par le fond.

FIN DE *SIMILIA CONTRARIIS.*



MIETTES POÉTIQUES

QUATRAINS

Une abeille disait : « Je suis la grande Abeille ;
Pour l'esprit, la beauté, je n'ai pas ma pareille.
Quel vide chez mes sœurs laissera mon trépas ! »
Elle mourut : l'essaim ne s'en aperçut pas.



L'honneur, mot plein, chose parfaite,
N'a point de degrés ici-bas :
On n'est pas plus ou moins honnête ;
On l'est ou bien on ne l'est pas.



Tu prétends, ami, que nous sommes
Issus des singes ; mais conclus :
S'ils étaient devenus les hommes,
Les singes n'existeraient plus.



Je veux tout voir et tout connaître,
Venir ici, courir là-bas :
Où j'étais je ne veux plus être ;
Je veux être où je ne suis pas.



Gustave a l'humeur indécise ;
Il flotte à gauche, à droite ; mais,
Quand c'est pour faire une sottise,
Gustave n'hésite jamais.



Est-il rien de plus beau que le millionnaire,
Qui, pouvant tout garder, veut tout jeter à bas,
Le riche partageux, révolutionnaire ?
— Oui, le pauvre qui ne l'est pas.



Homme étourdi, tête de lièvre,
Ne parle pas, prends l'encrier.
Il est de la plume au papier
Comme de la coupe à la lèvre.



Il était laid, il est splendide ;
Il était chétif, il est fort ;
Il était trouble, il est limpide :
C'est qu'il vivait, c'est qu'il est mort.



Ce n'est pas affaire d'oreille,
De temps, de langue ou de chemin ;
Mais il faut s'adresser la veille
A qui comprend le lendemain.



Je crains beaucoup les patriotes,
Du moins ceux qui prennent ce nom.
Qu'ils soient avec ou sans culottes,
Sont-ils plus Français que moi ? — Non.



Renoncer au talent qui brille,
Aux succès, aux gaîtés de l'esprit et du cœur,
N'est-ce pas trahir sa famille ?
N'est-ce pas être ingrat envers le Créateur ?



Il était fort gêné pour gérer sa fortune ;
Mais il a négligé, gaspillé, mal mené.
Il ne lui reste pas une obole ; pas une :
Maintenant il n'est plus géné.



Une belle décolletée,
Disait l'autre soir dans un bal
Que l'abstinence lui fait mal.
Elle s'est toujours bien portée.



Il était un nommé Gros-Sel
Qui confondait le mot suffrage
Avec le mot naufrage :
Il disait volontiers : naufrage universel.

Il existe encore en province
Quelques vieux types égarés
De gens qui respectent le Prince,
La Loi, l'Église et les Curés.



Veux-tu te consoler d'une perte légère,
D'un embarras d'argent, d'un débiteur sans foi ?
— Le moyen ? diras-tu. — Je vais te satisfaire :
En faisant une aumône à plus pauvre que toi.



Il faut admirer de quel art
Les joueurs expliquent leur cause :
S'ils perdent, c'est jeu de hasard :
Mais, s'ils gagnent, c'est autre chose.



« Nous sommes citoyens du monde ;
Et vous ? Répondez franchement.
— Que voulez-vous que je réponde ?
Je suis Français tout bonnement.



Cet homme est très content de lui :
Il veut absolument qu'on l'admire et qu'on l'aime.
Comme il n'a pu trouver cet amour chez autrui,
Il est bien obligé de s'admirer lui-même.



Phryné disait (propos sublime)
« L'affection, je n'y tiens pas ;
Mais ce qu'il me faut, c'est l'estime. »
— Ho ! ho ! Phryné, parle plus bas !



Ci-gît un pauvre photographe
Qui vécut souffrant et perclus :
Il avait fait son épitaphe :
« Ne bougeons plus ! »



Que de croix noires !
Que de caveaux remplis !
Que de mémoires !
Et surtout que d'oublis !

DISTIQUES

C'est un homme charmant. — En somme,
Ce ne sera jamais un homme.



Il cite à tout propos de la prose et des vers ;
Il en sait juste assez pour citer de travers.

(Imité de Byron)



S'il a fait quelquefois quelque éloge d'autrui,
Ce n'est pas pour eux, c'est pour lui.



Un ami vient me voir ; quel bonheur ! quel bonheur !
Mais s'il reste longtemps, quel malheur ! quel malheur !



Il a souvent raison, le député du Nord.
L'orateur du Midi lui prouve qu'il a tort.



Des gens trop gais méfiez-vous :
Tout est sérieux chez les fous.



Le travail de l'esprit est toujours chose bonne,
Pour le mal qu'il empêche et le plaisir qu'il donne.



Le grand homme est parti comme il était venu,
Estimé de tous ceux qui ne l'ont pas connu.



Il est si sûr de lui, si solide, si fort,
Qu'il ne pense jamais qu'il pourrait avoir tort.



Ce que je veux, je le veux bien ;
Mais ce que c'est, je n'en sais rien.

Oh ! les États-Unis d'Europe !
As-tu fini, vieux philanthrope ?



La France est notre amante, immuable, immortelle ;
Mais vous l aimez pour vous, et nous l'aimons pour elle.



Au domino je sais une de mes victimes
Qui donnerait dix francs pour gagner dix centimes.



Le public est un grand enfant :
Il veut tout ce qu'on lui défend.



Toute plante a sa fleur, et toute fleur sa graine.
Tout enfant a sa joie, et tout homme a sa peine.



Parisien vaut presque Athénien :
Aussi léger, mais plus artiste. — Qui ? — L'ancien.

SONNETS

Le miroir brisé

Un homme, je me trompe, un sultan, s'il vous plaît,
Se regardait dans une glace.
La glace étant fidèle, il se trouva fort laid.
Que voulez-vous qu'un Sultan fasse ?

« Imposteur ! (c'est, je pense, au miroir qu'il parlait)
Tu vas expier ton audace ! »
Il le brise, et revoit chaque éclat qui volait
Lui faisant la même grimace.

L'homme injuste parfois croit avoir oublié
Le remords vigilant qu'il écrase du pié.
Il marche dans sa confiance.

Mais, malgré son air calme et son rire moqueur,
Il retrouve toujours avec les yeux du cœur
Les morceaux de sa conscience.

La lettre au ruisseau

Tous les jours j'écris une lettre
Que je confie au clair ruisseau.
Je lui dis : « Suis le fil de l'eau,
Si le hasard veut le permettre. »

Mais cent obstacles vont peut-être
L'arrêter : l'herbe, le roseau,
Le poids de l'eau qui la pénètre,
Les racines de l'arbrisseau.

N'importe ! qu'une seule arrive
A toucher la lontaine rive,
Et mon destin est à bénir !

Mes lettres ne sont pas pressées ;
Elles sont toutes adressées
A mes amis de l'avenir.

VARIA

Cent soixante-dix-huit musiques ou fanfares,
Cuivres et bois tournés en des formes bizarres,
Quatre-vingts orphéons de quatre-vingts chanteurs,
Vingt mille exécutants, deux cent mille auditeurs,
Des drapeaux, des pétards ! Que d'yeux et que d'oreilles,
De brocs et de tonneaux, de bocks et de bouteilles !
Deux jours de bacchanal, deux nuits de carnaval :
Voilà ce qu'on appelle, en Flandre, un Festival !



Vous connaissez bien celui
Qui s'apprécie et qui s'aime,
Fort sévère pour autrui,
Fort indulgent pour lui-même ?
Mais connaissez-vous celui
Qu'on apprécie et qu'on aime,
Fort sévère pour lui-même
Fort indulgent pour autrui ?



On dit qu'a Barbentane, un jour, tous les barbiers,
Trouvant leur salaire modique,
Enfermèrent rasoirs et plats et tabliers,
Et fermèrent aussi boutique.
Et furent obligés, paysans et bourgeois,
De remplacer ces bons apôtres ;
Et c'est depuis ce temps que les Barbentanois
Se rasent tous les uns les autres.



Je connais un propriétaire
Qui n'habite pas sa maison ;
Dans une autre il est locataire.
C'est un homme plein de raison :
En qualité de locataire,
Il veut voir les loyers baisser ;
Mais en tant que propriétaire,
Il voudrait bien les voir hausser.



On peut tout dire en quatre mots :
Par un mot on fonde un empire ;
Par deux mots on peut le détruire :
Tout consiste dans l'à-propos.
On peut tout dire en quatre mots ;
Mais j'en ai mis sept pour le dire.



Le marteau disait à l'enclume :
Vous n'avez pas douceur de peau.
— Vous n'avez pas douceur de plume,
Répondit l'enclume au marteau.
— Et moi, dit le clou, mes confrères,
Croyez-vous que mon sort soit beau
De vivre entre deux adversaires,
Entre gendres et belles-mères,
Entre l'enclume et le marteau ?



Il fut trop heureux en affaires ;
Ses entreprises trop prospères
L'ont fait exigeant à l'excès ;
Les réussites ordinaires
Lui paraissent des insuccès.

Le moindre succès l'indispose ;
Un seul retard a quelque chose
De neuf, d'amer et d'irritant.
C'est toujours la feuille de rose
Qui blesse la peau du Sultan.



N'irons-nous plus au bois ?
Notre siècle qui passe
A-t-il perdu la grâce ?
A-t-il perdu la trace
Qu'il suivait autrefois ?
Notre corps, sa souplesse ?
Notre esprit, sa jeunesse ?
Notre cœur, sa tendresse ?
N'irons-nous plus au bois ?



On ne croit plus à rien, on ne croit plus aux fées,
De titres, de valeurs, les têtes sont coiffées.
Adieu, récits du soir, contes roses et bleus !
On ne voyage plus aux pays fabuleux,
Dont la géographie avec exactitude
N'a pu, dans aucun temps, fixer la latitude.
Qui donc s'embarquerait au hasard du chemin,
Sans boussole, sans guide et sans carte à la main ?
Les têtes aujourd'hui sont autrement coiffées :
On ne croit plus à rien, on ne croit plus aux fées.



Après sa mort, Raymond fut mis en terre.
Un poète gagé grava sur son tombeau :
« Ci-gît Raymond, bon époux et bon père ;
Il fut juste, il fut grand, il fut fort, il fut beau,
Il fut... » L'auteur signa son œuvre avec paraphe.
Par un miracle, ou je ne sais comment,
Le mort revint à vie et lut son épitaphe...
Jugez de son étonnement !



Je cheminais dans une allée.
Un oiseau dans l'arbre caché
Avec fracas prend sa volée
Et m'indique son nid perché.
Il croyait, pauvre créature,
Avoir excité mon courroux.
Nous pensons tous que la nature
Ne doit s'occuper que de nous.

Fi du poète méthodique
Qui produit chaque jour,
Horloge mécanique,
Son double tour !
Poésie,
Fantaisie,
Caprice du vent et de l'air ;
Éclair !



Autrefois un seul fil de laine
Occupait deux mains d'ouvrier ;
Hier, on inventait un métier
Pour en filer une centaine
Qui sera demain un millier.
Est-ce à dire que le salaire
Pourra manquer aux travailleurs ?
Non ; la nature tutélaire
Trouvera leur pâture ailleurs.
Vous admirez cette incidence
Sans vouloir aller au-delà.
Comment expliquez-vous cela
Si vous niez la Providence ?
Si vous y croyez, nommez-la.



Le curé parlant à l'église
Du petit nombre des élus,
Que croyez-vous que chacun dise ?
« Mon Dieu, je ne le ferai plus. »
Chacun ajoutait en soi-même :
« Je cherche sans l'avoir trouvé
Ce chrétien, ce juste suprême
Qui mérite d'être sauvé.
Certes, ce n'est pas ma voisine,
Ni davantage mon voisin,
Ni le mari de ma cousine,
Ni la femme de mon cousin.
Partout, chez tous, l'erreur abonde ;
En vérité, je vous le dis,
Je ne vois que moi dans ce monde
Qui doive aller en Paradis. »



A nul engagement Liber n'a consenti ;
A nulle opinion il ne s'est converti :
Il est de son pays, et non de son parti.

On s'incline sur son passage ;
C'est un arbitre, c'est un sage.
Peu de dehors assurément ;
Mais quel tact et quel jugement !
Dès longtemps chacun et chacune
Ont prédit sa haute fortune.
Regardez passer, le voici :
L'homme a qui tout a réussi.

Un beau jour la tempête éclate ;
Le bonheur s'est cassé la patte,
Et le héros, l'homme aux gros sous,
Est dans le troisième dessous.
Il mourra pauvre et plein de honte
Or comme c'est la fin qui compte,
Regardez passer, le voici :
L'homme à qui rien n'a réussi.

PAULO MAJORA

Les plaintes de la Terre

La Terre, un jour, dit : « Je m'épuise
En efforts constamment détruits.
A quoi sert donc que je produise
Les blés, les herbes et les fruits,
Si l'orage et la sécheresse,
Si la gelée ou la chaleur
Doivent atteindre ma richesse
Dans la racine ou dans la fleur ?
Toujours, toujours, je recommence
Et mon labeur et mes combats.
Le Ciel a tué la semence
Tout vient d'en bas ! »

Le Ciel entendit cette plainte
Et se ferma.
Toute lumière fut éteinte,
Rien ne germa.

Alors la Terre, désolée,
D'un cri profond fit retentir
Les monts, la plaine et la vallée,
Cri d'angoisse et de repentir :

« O Ciel, ta vengeance est cruelle ;
Rends-moi tes bienfaits, tes fléaux,
L'hiver à la neige annuelle,
Le printemps aux rudes travaux.
Rends-moi la tempête suivie
De ton soleil fécond et chaud ;
Rends-moi la lumière et la vie.
Tout vient d'en haut ! »



Un peu de politique

Or donc je suis un bonhomme vulgaire,
Borné de sens et dépourvu de goût.
D'opinions, ma foi, je n'en ai guère,
Et je n'ai pas de principes du tout.

J'ai tout au plus de vagues sympathies
Pour les vieux chefs qui devraient nous guider.
J'entends les voix qui d'en haut sont parties,
Et j'obéis, ne sachant commander.

Les questions soi-disant sociales
N'entrent pas bien dans mon cerveau trop lourd.
Je n'ai pas fait d'études spéciales ;
Je suis muet pour avoir été sourd.

La politique est l'art par excellence
Qui réunit toutes les facultés.
Il faut avoir une rare insolence
Pour aspirer à ces sublimités :

L'esprit humain, la morale, l'histoire,
Le droit des gens, Barême avec Cujas,
Machiavel avec l'art oratoire,
Le point, la quinte et le quatorze d'as !

Qu'ils sont heureux les gens des grandes villes,
Lyon, Marseille, Avignon et Paris !
Tous orateurs, tous légistes habiles,
Tous sachant tout sans avoir rien appris !

Là, vous voyez épiciers, liquoristes,
Pharmaciens, ouvriers, artisans,
Morigéner les lettrés, les artistes,
Les bons bourgeois, les braves paysans.

Ils sont bien faits pour gouverner les hommes,
Ces tyranneaux, ces voyous oppresseurs,
Qui vont disant : « Faites place ! nous sommes
Les Souverains et les Libres-Penseurs ! »

Le virus

Le bon Dieu dit un jour : « Dans mon vaste univers
Je vois une infime planète,
Une miette
Où se trouvent groupés cent atomes divers.
J'y veux choisir un point imperceptible
Dont je ferai le pays des heureux :
France sera vaillante, indestructible
Et perfectible ;
Français seront aimables, généreux
Et valeureux
Plus qu'aucun peuple de ce monde.
Leur gloire sera sans seconde. »
Satan bondit de rage : « On ne peut empêcher,
S'écria-t-il, l'effet d'un arrêt despotique ;
Mais contre les Français je veux me revancher
En leur inoculant le virus diabolique. »
Ce disant, il lâcha sur eux la Politique.
C'est depuis lors que grâces à Satan,
La France et les Français furent divisés en :
Monarchistes, Opportunistes,
Communistes, Bonapartistes,
Anarchistes, Légitimistes,
Nihilistes, Orléanistes,
Socialistes,
Positivistes,
Collectivistes,
Possibilistes,
Et les autres rimes en *istes*,
En attendant les Impossibilistes.



Le Mélophobe

Fugue de Nice

Adieu, Je pars ! Le noir destin
M'a frappé d'une maladie
Qui vient du grec et du latin,
Du diable aussi, c'est bien certain,
Et qu'on nomme *Musicalgie*
Ou bien plutôt *Mélophobie* :
C'est le délire musical,
C'est l'universel bacchanal,
Oral, vocal, instrumental,
Et dans tous les cas infernal,
Qui s'est abattu cette année
Sur notre rive fortunée

A tous les plaisirs destinée
(Je devrais dire condamnée).
Oui, ces tapeurs, grinceurs, racleurs,
Raseurs, pleureurs, crieurs, gêneurs,
Ont enfoncé dans mes oreilles
Des sonorités sans pareilles,
Trois-temps, quatre-temps, contre-temps,
Trios et quatuors battants,
Concertants et déconcertants !
Quoi ! Je devrai toujours entendre
Cet orgue toujours d'Alexandre,
Ce piano toujours d'Erard,
Ce violon toujours criard,
Cet alto toujours nasillard,
Ce larmoyant violoncelle,
Moitié vielle, moitié crécelle,
Qui me tiennent abasourdi,
Tout alourdi, tout étourdi ;
Au moins une fois le lundi,
Une fois ou deux le mardi,
Deux ou trois fois le mercredi,
Trois ou quatre fois le jeudi,
Quatre ou cinq fois le vendredi,
Cinq ou six fois le samedi ;
Et la tapageuse avalanche
N'a pas le respect du dimanche.
Comme les politiciens
Dégoûtent de la politique,
De même les musiciens
M'ont dégoûté de la musique.
Je n'en veux plus, je n'en veux plus !
Ce que c'est pourtant que l'abus !
Eh quoi ! la musique elle-même !
O Polymnie, ô toi que j'aime,
Me pardonnes-tu ce blasphème ?
On prétend que les confiseurs,
Quand ils prennent des employées,
Jeunes personnes peu payées,
Pour achalander leurs douceurs,
Les accablent de sucreries,
De fondants, de pralineries,
Marrons et chocolateries.
Cette constante absorption
Va jusqu'à la profusion
Et pousse à l'indigestion ;
De sorte que ces pauvres filles
Passent à l'état de pastilles,
Et prennent en aversion
Cette échauffante nourriture
Eh bien, moi, je suis saturé
De musicale confiture ;

J'en ai le pylore écœuré,
J'en ai l'estomac ulcéré,
Bonbonné, brûlé, délabré,
Finalement indigéré.
Il faut, il faut que je m'insurge,
Que de bas en haut je me purge.
Je veux aller par monts, par vaux,
Entendre les bœufs et les veaux,
Le hennissement des chevaux,
Les bruits de l'air dans la ramure,
Les pinsons dans les aubépins,
L'orgue du vent dans les sapins,
Le hanneton dans la verdure ;
Je veux aller loin des humains
Écouter par les grands chemins
Ta grande chanson, ô Nature !



Poètes et Pianistes

Les poètes du jour sont comme les pianistes,
Le dernier qu'on entend est toujours le plus fort ;
Ce sont des charlatans et des équilibristes
Qui pèsent sur la note et tapent sur l'accord.

Fort ! voilà bien le mot que le vulgaire admire.
Être fort, exploiter le clinquant et le bruit !
Entendons-nous pourtant : l'art est fait pour séduire ;
Or la force épouvante, et la grâce séduit.

Sur un sujet quelconque, ils font des vers sublimes,
Cachant leur nudité sous un grand parasol,
Ils font des tours de force au-dessus des abîmes
Et dansent sur la corde à cent mètres du sol.

A l'un, peu de pensée, à l'autre peu d'idées :
C'est un jeu persistant de notes ou de mots ;
Par le hasard leur tête et leurs mains sont guidées ;
Ils soufflent dans la trompe et cassent des grelots.

Ils tourmentent l'esprit et percent les oreilles ;
L'impossible leur plaît ; le danger leur est doux.
Ils sont tous étonnants, ils font tous des merveilles ;
Mais étant tous parfaits, ils se ressemblent tous.

Lorsque j'entends un maître en cet art dérisoire,
Toujours je me demande avec anxiété
S'il descend du Parnasse ou du Conservatoire,
S'il porte son brevet et s'il est patenté.

Ce sont des combattants plutôt que des artistes,
Ils ont le front superbe et le verbe éclatant.
Les poètes du jour sont comme les pianistes,
Le plus fort est toujours le dernier qu'on entend.

Oh ! que j'aimerais mieux, puisqu'il s'agit d'artistes,
Celui qui, sans effort ni recherche d'effets,
Ferait des vers naïfs, et des chants gais ou tristes
Que chacun se croirait capable d'avoir faits !...



Le mal présent

Je n'oublierai jamais une époque assez bête,
Celle où toute la France avait le Diabète.
Les gens ne s'abordaient en ville qu'en disant :
« Je suis perdu ; j'ai trente ou quarante pour cent. »
Point n'était question de change ni de lucre :
On fixait seulement la quotité du sucre.
Les médecins ont eu de tout temps le talent
De faire naître à point un fléau circulant,
Sachant pertinemment que s'il est à la mode,
Chacun voudra l'avoir durant la période,
Et qu'ils ont dans la main un moyen assuré
De guérir galamment un cas désespéré.
Nous avons eu jadis l'ère des poitrinaires,
Les toussants, les crachants, les valétudinaires,
Qui, dans le monde, avec leurs airs intéressants
Dégottaient les communs, les gais et les puissants.
En autre temps, régnait avec même énergie
Le Rhumatisme ensuite appelé Névralgie.
Puis, d'autres noms nouveaux. Un jour on baptisa
Le rhume de cerveau du nom de Coryza ;
Le rhume de poitrine eut sa vogue à la suite
Et dut se démarquer pour s'appeler Bronchite.
En haut, en bas, au centre, en long, large et travers,
On était tout vapeurs, tout humeurs et tout nerfs.
Une autre fois on eut Banting et sa légende,
L'embonpoint combattu par le vin et la viande.
Le patient pendant quelque temps maigrissait,
Et peu de temps après, derechef engraissait.
Comme après la Pléthore il fallait l'Anémie,
Nous eûmes à son tour cette pâle ennemie.
Force fut d'enrichir par le soufre et le fer
Le sang du genre humain devenu pauvre et clair.
Puis des maux inconnus, des cures insensées,
Cent fléaux combattus par mille panacées.
L'imagination n'a jamais inventé
Quoique ce soit passant notre crédulité.
Mais la plus sotte époque était, je le répète,
Celle où la France entière avait le Diabète.

La plus grosse sottise

« Quelle est la plus grosse sottise
Que l'homme ait subie ou commise ?
— C'est... attendez, allons aux voix :
C'est la paix pour le militaire,
C'est la guerre pour le bourgeois,
Pour le marin l'air de la terre ;
C'est la loi pour le malfaiteur,
La vérité pour le menteur,
Pour le citoyen l'anarchie ;
Pour un tel la religion,
Pour l'autre l'irréligion,
L'impôt pour le propriétaire,
Le loyer pour le locataire,
Pour le traître la nation,
Pour le voyou la monarchie ;
C'est la baisse pour le haussier,
C'est la hausse pour le baissier,
Pour l'ouvrier la théorie,
Pour l'indifférent la patrie,
Le calme pour l'agitateur,
Le bruit pour le spéculateur.
— « Pardi ! La plus grande sottise,
Je pourrais dire la bêtise,
S'écria le petit Marcel,
Je la connais bien, moi ! ma mère
Le dit tous les jours à mon père,
Surtout depuis qu'il n'est plus maire...
C'est le suffrage universel ! »
Il se fit un profond silence ;
Mais, en rentrant dans sa maison,
Plus d'un convint en conscience,
Que le gamin avait raison.



Heureux auteur

O Spectateur, ô Spectateur,
Vois cet homme au masque mobile,
Tour à tour maître et serviteur :
On applaudit sa verve habile :
    C'est un acteur.

O grand Acteur, ô grand Acteur,
Quel est cet oiseau qui soupire
La romance du séducteur ?
On l'aime, on l'encense, on l'admire :
    C'est un chanteur.

O beau Chanteur, ô beau Chanteur,
Quel est là-bas ce pauvre hère
Sans feu, sans pain, sans éditeur ?
Va-t-il donc mourir de misère ?
C'est un auteur.

Allez, Acteur ; allez, Chanteur :
Vous passerez comme la lettre
Passe dans les mains du facteur.
L'Auteur vivra... vivra peut-être ?
Heureux Auteur !



Dans un rêve

Je vis de rien, car je vis dans un rêve.
Le vent me prend et m'emporte à son gré,
Dans un nuage avec lui je m'élève
Et je me perds dans le vide azuré.
Je vis de rien, car je vis dans un rêve.

Est-ce être heureux que vivre dans un rêve ?
Je suis mon Maître et crois être mon Roi.
L'arbre en sa fleur et le fruit en sa sève,
Tout me paraît être créé pour moi.
Est-ce être heureux que vivre dans un rêve ?

Est-ce être fou que vivre dans un rêve ?
L'aspect du ciel suffit à ma raison :
Que la nuit baisse ou que le jour se lève,
C'est l'infini qui fait mon horizon.
Est-ce être fou que vivre dans un rêve ?



Conseil

N'es-tu pas bien portant ? — Si.
— Les malades, penses-y.
N'as-tu pas de bons yeux ? — Si
— Les aveugles, penses-y.
N'as-tu pas ta raison ? — Si.
— Les insensés, penses-y.
N'as-tu pas de bons bras ? — Si.
— Les infirmes, songes-y.
N'as-tu pas un denier ? — Si
— Les indigents, songes-y.

CONTES ET RÉCITS EN VERS

DIMANCHE MATIN [1]

Un dimanche matin, Roger était en chasse
Avec son chien Minos, bête de noble race,
Qui, dit-il, arrêtait la perdrix à cent pas...
Oui, quand il en trouvait ; mais il n'en trouvait pas.
Donc, ce jour-là, portant son fusil en quenouille,
Il revenait pensif ; il revenait bredouille.
Il vit, tout en marchant, que pas un être humain,
Homme, femme ni gars, n'était sur le chemin.
Un silence de mort planait sur la campagne.
Ces voix d'enfants, qui vont du val à la montagne,
Et qui, se modulant sur un pli de terrain,
Apportent à l'oreille un rustique refrain,
Se taisaient. Pas un son, qu'un soupir de colombe,
Ou le bruissement d'une feuille qui tombe,
Ou bien un cri de coq solennel et perçant
Qui défie au combat quelque rival absent.
Des bœufs, sans conducteur, comme des enfants sages,
Ruminaient librement épars dans les herbages.
Notre chasseur eût pu songer avec effroi
Que la création avait perdu son roi,
S'il n'avait été là, causant avec lui-même.
Et cherchant, à part soi, le mot de ce problème :
« Ce pays, à coup sûr, n'est pas inhabité,
Pourquoi les habitants ont-ils tous déserté ?
Où sont-ils ? » Vers le gros du village il s'avance ;
Partout même désert, partout même silence.
Les volets sont poussés à toutes les maisons
Qui se ferment aux yeux comme autant de prisons.
Du château qu'il habite, hésitant, il s'approche.
Personne. Où sont-ils donc ? où sont-ils ? Une cloche
Retentit à l'instant dans le breffroi voisin
Est-ce l'heure qui sonne, ou si c'est le tocsin ?
Non : un coup, deux et trois... et puis la cloche cesse :
« Ah ! parbleu ! dit Roger, ils sont tous à la messe !
Gens crédules, qui font ce qu'ont fait leurs aïeux,
Et feront de leurs fils ce que l'on a fait d'eux.
O pauvre humanité ! combien de temps encore
Attendrons-nous ce jour, ce jour qui doit éclore,
Où les peuples errants et les prêtres divers
Ne connaîtront qu'un Dieu maître de l'univers ;

---

1. Ce morceau fut dédié « à E. Manuel.

Où les vains préjugés et les vaines croyances
Tomberont sous le coup du fait et des sciences ?
Car enfin, que veut-on me faire accroire, à moi
Qui n'ai plus l'innocence et qui n'ai pas la foi ?
Le crime le plus vil qui sera dit tout bas
Vaut mieux que la vertu qu'on ne confesse pas ?
Quoi ? Je devrai mentir à mon intelligence
Pour croire ce qu'on dit et non ce que je pense ?
Et ces mystères saints, ces miracles naïfs
Qui tombaient de là-haut tout exprès pour les Juifs,
Le temps en est passé ? Non ; lisez mieux l'histoire :
On nous en montrera quand nous voudrons y croire.
Les peuples enfantins veulent être amusés ;
Prenez garde qu'un jour ils sont désabusés,
Et qu'ils peuvent, grandis, vous demander des comptes
Pour les avoir, petits, bercés de vos vieux contes.
Quand cèdera la peur sa place à la vertu ?
Règne de la raison, quand commenceras-tu ? »
En raisonnant ainsi, dans sa marche indécise,
Roger, sans y penser, s'approchait de l'église.
Un nouveau tintement du clocher s'envola.
« Oui, se dit-il encore, ils sont, ils sont tous là,
Recueillis, attentifs, plongés dans la prière,
Ah ! que ne puis-je avoir, comme eux tous, un bréviaire,
Une formule faite, un symbole de foi
Pour prier avec eux sans me mentir à moi ?
Car la religion n'est en moi qu'assoupie ;
Je suis un incrédule et non pas un impie.
Et pourtant, à cette heure, où que vous vous trouviez,
Vous priez, ô ma mère, ô mes sœurs, vous priez.
Sans calcul ni raison, vos pieuses pensées
Pour vous, pour moi, pour tous sont au ciel adressées.
Ici tout le village, et plus loin la cité,
Tout hameau près ou loin, tout endroit habité,
Toute réunion d'hommes de toute race.
Maîtres ou serviteurs, par le chaud ou la glace
Et par de là les monts et par de là les mers,
Tout prend part à ce chœur que chante l'univers.
Que dis-je ? L'ignorant, l'étranger, l'hérétique,
Le rouge Américain, le jaune Asiatique,
Le Chinois qu'on achète et le nègre qu'on vend,
Tous ont leur temple ouvert sur le soleil levant ;
Leur mosquée au grand air, leur pagode fleurie
Et moi seul... Si j'entrais dans l'église où l'on prie ?
Non ; je n'accepte pas un pareil compromis :
Que dirait ma raison ? que diraient mes amis ?
Faudra-t-il avouer que seul contre cent mille
Je n'ai pu soutenir une lutte inutile ?
Eh bien, soit ! Je dirai, s'il le faut, aux railleurs,
Qu'on peut prier ici tout aussi bien qu'ailleurs ».

JEAN ET JOHN

Deux amis, Jean et John, l'un Français, l'autre Anglais,
S'en vont faire un voyage ensemble.
Ils veulent parcourir le monde. Laissons-les
S'éloigner l'un de Douvre et l'autre de Calais
Savez-vous ce qui les rassemble ?
L'un est vif, généreux, quelquefois étourdi,
Grand chercheur de dangers, grand chanteur d'ariettes ;
Il brave volontiers le soleil à midi,
Et sait gagner le soir à conter des sornettes.
L'autre au contraire est calme, on pourrait dire froid.
Ferme à l'occasion, il fuit les imprudences,
Recommande un écueil, signale un bon endroit,
A son thé dans sa malle et marque ses dépenses.
Vous jugerez qu étant â ce point différents,
Nos deux amis sont gens à faire bon ménage
Ils sont au demeurant à peu près du même âge,
Et tous les deux issus d'honorables parents.

Un voyage en commun, c'est une rude épreuve :
Que de concessions, d'égards, de compromis,
Pour être commensaux et demeurer amis !
Qu'on soit en pleine mer et supposé qu'il pleuve :
Tous à bord sont couchés, s'ils ne sont endormis.
Mais il ne reste plus qu'un seul lit disponible,
Quel lit ? vous le savez, un lit indivisible.
Jean, chevalier français, l'offre résolument ;
John, gentleman anglais, l'accepte poliment.
Jean fort de son honneur, s'assied sur des cordages,
Attend patiemment la fonte des nuages,
Sur son nez rougissant ajuste son manteau,
Conçoit, en philosophe, un rhume de cerveau,
Fait une ode à la lune et lance des yeux mornes
A cet astre moqueur qui lui montre ses cornes.
John, usant de son droit, se maintient en santé,
Trouve son lit trop dur et s'abreuve de thé.

Tombent-ils pour dîner dans une hôtellerie ?
L'ordinaire est frugal et nos amis ont faim,
On leur offre un poulet de mine rabougrie,
Poulet moins que pigeon, poulet d'auberge enfin.
Rien d'autre, pas un œuf, pas un nid d'hirondelles,
Pas un pois chiche ! Eh bien, qu'on nous le serve : allons !
Jean, chevalier français, s'empare des pilons ;
John, gentleman anglais, se contente des ailes.
Voilà le vrai moyen d'être toujours d'accord ;
Qui dira le contraire aura mille fois tort.

Un jour, nos deux amis sont jetés à la côte,
Moitié par la tempête et moitié par leur faute.
Ils tombent au milieu d'un pays inconnu,
Pays d'heureux aspect, d'apparence fertile.
Ils pouvaient aisément se croire dans une île
Où nul Européen n'était encor venu ;
Peuplée, évidemment ; par qui ? par des sauvages,
Des hommes noirs sans doute ou des anthropophages.
Il fallait avant tout se construire un abri.
On avise à ce but la falaise voisine.
John est plus prévoyant : sa malle est une usine
Où sont tous les engins, depuis le bistouri
Jusqu'aux armes à feu de guerre et de cuisine.
Jean n'a que son génie aidé par deux bons bras
Il se met au travail sans craindre la dépense,
Empile des cailloux, pique des échalas.
Élève la maison, établit la défense,
Et prépare le soir un souper de hasard
Dont John, moins affamé, prend la meilleure part.
Nos alliés bercés au sein de la nature,
La tête sur le coude et le corps sur la dure,
S'endorment. Tout à coup, au milieu de la nuit,
Autour de la cabane il se fait un grand bruit :
Les sauvages venaient avec des cris de guerre,
Des tambours, des tamtams, voire des éléphants,
Attaquer les intrus. Semblables aux enfants
Qui préviennent toujours du mal qu'ils veulent faire,
Ils se donnaient du cœur en roulant leur tonnerre.
Jean et John, réveillés par ce bruit opportun,
L'œil au guet, l'arme au poing, se mettent en défense ;
Ils sont égaux ici pour l'intérêt commun.
La troupe bigarrée en désordre s'avance.
Douze coups réguliers retentissent dans l'air,
Et les sauvages sont le plus surpris du monde
D'apprendre à leurs dépens combien un revolver
Peut abattre de gens par minute et seconde.
Ils tombent comme font les prunes au mois d'août,
Par douzaines d'abord et bientôt par centaines.
Les plus braves voulaient pousser la chose à bout :
C'était l'avis de trois ou quatre capitaines.
Mais à côté des preux sont les bourgeois prudents
Qui pensent qu'un génie est caché là-dedans.
La peur, quoiqu'on ait dit, est bonne conseillère ;
Je parle pour celui qui veut vivre et qui vit.
Un bélier se sauva ; le troupeau le suivit.

Avez-vous mis le pied sur une fourmillère ?
Vous voyez aussitôt des miliers de fourmis
Courir à droite, à gauche, emportant leur bagage :
Avec non moins d'ardeur fuyaient les ennemis,
Si bien qu'il n'en resta pas un seul sur la plage.

John, gentleman anglais, avec pleine raison,
Changea deux fois de linge et garda la maison.
Jean, paladin français, ivre de sa victoire,
Se mit, fusil en main, sur les pas des fuyards,
Que cherche-t-il ? qui sait ? Une page d'histoire ?

Le sauvage a des pieds et des trous de renards ;
Tout est rentré sous terre. En dernière ressource,
Le héros fatigué retourne sur ses pas,
Rapportant, il est vrai, la palme des combats,
Mais devant renoncer à celle de la course.
Le soleil qui se lève éclaire les chemins.
Jean, suivant le sillon des cadavres humains,
Voit poindre à l'horizon la cabane lointaine.
John, pendant ce répit, n'a pas perdu sa peine,
Il a pris tour à tour tous les petits outils,
Réparé lestement les brèches de l'enceinte,
Barricadé la porte, armé tous les fusils,
Et dans son Gibraltar il repose sans crainte.

Jean, qui s'approche enfin, voit flotter un drapeau
Sur le logis commun. Il fait mainte hypothèse,
Se tâte, s'interroge, et lit un écriteau
Ou brillent ces deux mots : POSSESSION ANGLAISE.

LE DESTIN

Minerve protège la ville
Où sont élevés ses autels ;
Elle veille forte et tranquille
Du haut de ses murs éternels.

Elle donne dans sa clémence
A nos cieux leur sérénité,
A nos climats leur indulgence,
A nos champs leur fécondité.

Elle a semé sur cette terre
Son opulence et ses bienfaits,
La gloire, fille de la guerre,
Et les arts, enfants de la paix.

Et moi trop heureux fils d'une mère immortelle,
Je goûte ses loisirs, son lait et son sommeil ;
Je savoure à longs traits la gloire maternelle,
Et je m'étends à son soleil.

Les dieux m'ont donné la richesse
Et la puissance entre les plus puissants ;
J'ai des amis sans nombre et des plaisirs sans cesse,
Et la force du corps et la fraîcheur du sang
Et je possède la jeunesse.

Ainsi chantait un jeune Athénien
Et les échos du mont Hymette
Répétaient dans les airs la chanson du poète.
Lui, marchant au hasard, un bâton pour soutien,
Gravissait, le front pâle et la lèvre animée,
Sur la montagne parfumée ;
Ses yeux embrassaient tour à tour
Le ciel profond et les plages lointaines.
Le soir était venu pur après un beau jour.
Le soleil lentement se couchait sur Athènes ;
A l'horizon on pouvait voir
Eleusis se couchant, au milieu de ses plaines,
Dans la pourpre du soir ;
A gauche, le Pirée et ses vaisseaux sans nombre,
Et la mer se fondant en un nuage sombre.
Puis, à ses pieds, la reine des cités,
La ville de Cécrops, jeune toujours et belle,
Son Parthénon, sa citadelle
Élevant dans les airs ses remparts indomptés ;
Puis enfin, se perdant dans la plaine indécise,
Les rubans argentés
De l'Ilissus et du Céphise.

O peuple heureux, rivage fortuné,
Qui vous rendra votre splendeur antique ?
Quel dieu rétablira ce temple profané,
Et ces remparts en poudre et ce ciel poétique
De tous vos dieux abandonné ?

Cependant la nuit plus obscure
De l'horizon douteux rétrécit le contour ;
Elle rend le silence à toute la nature
Et la fraîcheur aux vents qu'a parfumés le jour :
Tout dort. Lui seul étendu sur la pierre,
Le front soulevé vers les cieux,
Regarde lentement glisser dans leur carrière
Tous les astres mystérieux.
Longtemps il reste ainsi, longtemps il rêve encore ;
Puis sa voix retentit dans la nuit plus sonore :
« Athènes, mon pays, berceau de mes aïeux,
Vers quelles nobles destinées
Dois-tu, dans le cours des années,
Conduire tes fils glorieux ?

Dois-tu, passant un jour les monts et le Bosphore,
Reine de l'immense univers,
Réunir cent peuples divers
De l'occident jusqu'à l'aurore ?

O gloire ! ô ma patrie ! Et ne verrai-je pas
Les beaux jours que je te présage,
Et ton nom volant d'âge en âge
Sous le soleil et les frimas !

Et toi, divinité cruelle, inexorable,
O destin, confident des dieux,
Ne pourras-tu pas à mes yeux
Ouvrir ton livre impénétrable ?

Je veux, je veux ravir à tes décrets de fer
L'avenir de tout ce que j'aime,
De mon pays et de moi-même
Je veux... »
Un cri traverse l'air.
Le rocher tremble et se déchire,
Et du sein de ses profondeurs
Sortent en frémissant les trois fatales sœurs
Dont la bouche jamais n'a connu le sourire.
Imprudent, qu'as-tu fait ? Tu le peux encor : fuis !
Non. Les cheveux dressés, les regards éblouis
Il demeure sans voix, sans force, sans haleine.
Il veut se retenir en vain
Sur cette pente qui l'entraîne,
Ce livre, ce livre divin,
Il est là sous ses yeux, il est ouvert, il brille !
Et l'éclair en jaillit, et l'avenir en sort :
« Ah ! qu'ai-je vu ! Mes amis, ma famille !
O douleur, ô regrets ! ô déplorable sort !
Je ne vois plus d'eux que leur mort,
Et je compte les jours qui leur restent à vivre !
Ah ! fermez, fermez votre livre ! »

Il veut fuir, un charme fatal
Dans le gouffre béant le retient et l'attire
Il cherche malgré lui sur l'éclatant métal
Un nom, un nom qu'il n'ose dire.
Le feuillet tombe et son tour est venu.
Ses yeux se sont troublés ; il regarde ; il expire :
« Moi-même dans dix ans ! Mais illustre ? — Inconnu !
O dieux trop complaisants ! ô funeste puissance,
Vous avez puni mon orgueil
Dans votre implacable vengeance.
J'ai vu mes amis morts et ma famille en deuil ;

Et la gloire que j'ai rêvée...
Mais Athènes, du moins, vous l'avez conservée
Belle, pure, sans tache et sans rivale ? — Non !
Athènes, ô ville sacrée,
Toute la Grèce conjurée
A foulé tes remparts et profané ton nom !

« Ah ! tournez, tournez cette page !
Dieux ! que vois-je sortir de l'occident lointain ?
Des hordes d'étrangers inondent ce rivage
Le fer et la torche à la main !...
Une page, une page encore !...
Quels sont ces farouches soldats
Vomis des confins de l'aurore
Et conduits par des dieux que je ne connais pas ?
Ah ! c'en est trop ; fuyons !... »
Il rompt enfin le charme,
Se précipite frémissant,
Court, vole, tombe au hasard, et laissant
A chaque rocher une larme,
A chaque ronce une goutte de sang.

Cependant l'aurore nouvelle
Sur l'Hymette fleuri levait son front vermeil ;
Athènes apparaît plus riante et plus belle,
Sortant de l'ombre et du sommeil.
Le jour répand partout la vie et l'allégresse ;
L'air s'emplit de clameurs ; déjà chacun s'empresse
Vers les nobles labeurs ou le docte loisir.
Partout la liberté, le travail, le plaisir ;
Déjà la bouillante jeunesse
Court s'exercer aux jeux de Bellone et de Mars,
Et revient, se pressant sous l'illustre portique,
Apprendre la sagesse, et les lois et les arts.
On discute l'État sur la place publique,
Et des dieux protecteurs on invoque le nom...
Mais regardez là-bas, tandis que l'encens fume,
Sur les degrés du Parthénon,
Cet homme jeune encor que la fièvre consume...

Seul, au sein des plaisirs, des fêtes et des fleurs,
Pâle, les yeux hagards, et fou... comme Cassandre,
De son pays il chante les malheurs,
Ses palais en débris et ses temples en cendre ;
Et sa voix s'éteint dans ses pleurs.

UNE SURPRISE

Le roi disait à son ministre :
« Certes, je ne suis pas un cuistre :
Je ne ressemble en rien aux rois
Ni d'aujourd'hui ni d'autrefois.
Je veux connaître par moi-même
Les souhaits d'un peuple que j'aime,
Et j'irai visiter demain
Mon régiment de Saint-Germain. »
Le ministre répondit : « Sire,
Ce que vous voulez je désire.
On sait que Votre Majesté
Estime la sincérité.
— Et si nous partions tout de suite ?
Dit le roi. — Bravo ! vite ! vite ! »

Dans le plus strict incognito
Tous deux quittèrent le château.
« Comme nous allons les surprendre ! »
Disait le moderne Alexandre.
Clitus répondit : « En effet,
Ils seront surpris tout à fait. »
Ils arrivèrent à l'aurore
Dans la ville dormante encore.
Mais la trompette et le tambour
N'avaient pas attendu le jour.

La garnison (non prévenue)
Se trouvait en grande tenue.
Elle criait : « Vive le roi ! »
— « Ils devinent donc que c'est moi ? »
Dit le roi pris d'inquiétude.
— « Non, sire, c'est leur habitude :
Ils disent cela constamment
Pour témoigner leur dévouement. »

La musique (non prévenue)
Jouait une marche connue
D'un rythme lourd et solennel.
Bien mieux encor : le colonel,
Qui n'était pas fort sur la langue,
Fit une fort belle harangue.
Le roi dit : « Peste ! quel discours !
— C'est comme cela tous les jours. »

Le roi voulut au réfectoire
Voir ses soldats manger et boire.

Même il se montra désireux
De boire et manger avec eux.
On lui servit, comme à la troupe,
Bon pain, bon vin et bonne soupe.
« Parbleu ! daignait dire le roi,
Je ne dîne pas mieux chez moi.
Si l'on fait toujours cette chère,
Ma garnison n'est pas trop chère.
Le bon ministre roucoula :
« C'est tous les jours comme cela. »

Après sa bouteille vidée,
Le roi cria : « J'ai mon idée :
Je ne suis jamais autant qu'eux
Satisfait de mon maître queux.
Sur une table bien servie
On me fait faire maigre vie.
Je veux avoir décidément
Le cuisinier du régiment. »
Le ministre essaya de rire
Et finement répondit : « Sire,
Il faut que Votre Majesté
Garde un peu plus de dignité.
— Non, non, dit le roi, je l'ordonne,
Et bien mieux, je vais en personne
(Et qui pourrait m'en empêcher ?)
Je vais moi-même le chercher. »

Le ministre devint plus blême
Qu'un moine à la fin du carême.
Il dit quelques mots maladroits,
En vain. Les enfants et les rois
Qui pensent avoir une idée
En ont la tête possédée.
Bientôt il vit avec effroi
L'enfant... c'est-à-dire le roi
Courir vers la salle voisine
Où s'élaborait la cuisine.
Aussitôt tous les marmitons
Se rangèrent par pelotons,
Pour laisser passer le monarque.

Une singulière remarque
Vint à l'esprit de celui-ci :
« Les têtes que je vois ici
Me paraissent toutes pourvues
De faces que j'ai déjà vues.
C'est vous Carême, et vous, Vatel,
Mon chef et mon maître d'hôtel !
Ici que venez-vous donc faire ?
— Sire, notre office ordinaire :

Ce que mange Sa Majesté
Par nos mains doit être apprêté.
— Bon, je commence à vous entendre ;
Et nous qui pensions les surprendre ! »

Le ministre semblait contrit.
Mais tous les rois ont de l'esprit :
« Allons, monsieur, c'est à merveille ;
Vous prévoyez tout dès la veille ;
Mais quand vous vous moquez du roi,
En bon sujet, prévenez moi.

UN SUCCÈS

J'aime à parler des rois, leur majesté m'est chère.
Ils acceptent gaîment une atteinte légère.
Supposez un instant que de près ou de loin
Je fasse allusion à l'épicier du coin,
Je tombe sous le coup de notre loi française ;
Tandis qu'avec un roi je me sens fort à l'aise.
Je puis bien, moi chétif, lui donner des avis
Qui seront tolérés s'ils ne sont pas suivis ;
Je puis bien annoncer qu'en telle conjecture
Il sortit seul à pied, à cheval en voiture ;
Je puis même imprimer, et cela me suffit,
Qu'il eut tort ou raison de faire ce qu'il fit.
Bref, notre vie étant murée à la satire,
Les rois sont les derniers dont on puisse médire.
Celui que nous allons présenter au lecteur
Est un roi... de théâtre, un ancien directeur.

Par une heureuse chance, un théâtre lyrique
Obtint, voilà vingt ans, un succès magnifique.
Un premier prix de Rome, un auteur inconnu,
Était du premier bond au faîte parvenu.
Auteur de la musique, écrivain du poème,
Il ne supposait pas, ayant tout fait lui-même,
Que son double succès pût être contesté.
Un prix de Rome a-t-il tant de crédulité ?
Survinrent tous les gens attachés au théâtre,
Les barbouillés de fard et les enduits de plâtre.
Affirma le ténor que grâces à sa voix,
Lui vivant, l'opéra serait joué cent fois ;
Prétendit après lui la première chanteuse
Que sans elle la lutte aurait été douteuse.
Vint la basse à son tour, puis l'orchestre et son chef,
Les chœurs, basses, ténors, soprani derechef.

Puis vinrent les danseurs et puis les machinistes,
Tous auteurs du succès, tous éminents artistes.
« Pardon, dit le lampiste intervenant aussi :
Sans mon gaz l'opéra n'aurait pas réussi. »
L'auteur à ces propos sentait monter sa bille.
Alors le directeur, intelligent, habile,
(Il n'est pas à Paris un autre Directeur),
Tout en clignant des yeux dit au compositeur :
« Ces gens veulent parler ; il faut les laisser dire.
Voyez, je les écoute et je ne fais qu'en rire ;
Et pourtant, n'est-ce pas ? il est bien entendu
Que, pour nous, c'est à moi que le succès est dû. »

LE SUFFRAGE UNIVERSEL DES BÊTES

Un beau jour, fatigués de l'état monarchique
Les animaux, signant un contrat solennel,
Décrétèrent la République,
Et le Suffrage universel.
Universel selon la formule française,
C'est-à-dire parfaite égalité des droits
Pour l'animal immonde et pour le fils des rois
Pour l'Ane et le Lion, pour l'Aigle et la Punaise.
On peut supposer que plus d'un,
Pour capter à son gré la vile multitude
Se fit courtisan et tribun :
Les deux mots ont toujours impliqué servitude.
Nombreux furent les candidats,
Beaucoup parlant beaucoup, et point ne parlant pas.
Quand on examina les titres,
On songea d'abord aux meilleurs ;
Mais la majorité des cuistres, des bélitres,
Porta ses recherches ailleurs.
Le Tigre et le Lion, comme souches royales,
Par conséquent rivales,
Furent mis d'abord à l'écart.
Ainsi de la Panthère, ainsi du Léopard.
Le Sanglier est un sauvage
Qui n'accepterait pas le mandat de servage,
L'Éléphant est trop gros, le Coq est trop petit.
Le Loup a beaucoup d'appétit.
L'Ours est un paysan ; il manque de manières :
C'est un indépendant qui vit dans les tanières.
Le Renard est habile ; oui, mais Renard, dit-on,
A trop d'esprit et de finesse,
Le Paon, trop de fierté, le Singe, trop d'adresse.
Le Chien est un ami de l'homme ; le Mouton

Pour le vêtir se laisse tondre :
C'est un niais, un clérical ;
Il ne lui manque que de pondre.
Quant au Cheval,
On le tua d'un mot : « C'est un noble animal ! »
Bref, les impératifs écartèrent d'avance
Ceux qui représentaient la force, l'élégance,
L'affection ou la bonté,
Le talent ou l'indépendance,
L'habileté, l'utilité
L'esprit, la grâce, la finesse,
La vertu, la beauté, la fierté, la noblesse.

Ils élurent donc le Baudet,
Le Cochon, l'Oie et... Bilboquet [1].

A PROPOS DE LUNETTES [2]

Un procès assez singulier
Survint à propos de lunettes,
En Perse, à Téhéran, dans le siècle dernier.
Une dame des plus honnêtes
A consigné le fait dans son calendrier,
Et je le transcris d'après elle.

Le nez et les deux yeux s'étaient pris de querelle
A propos,... à propos, vous le savez déjà,
De lunettes ornant les tempes d'une vieille.
Vous allez voir comment la chose se jugea.
Le procès fut porté devant le juge Oreille
Et plaidé par la Bouche, avocat de renom,
Qui dit *oui* le dimanche, et le vendredi : *non*.
— Quoi ! le même avocat concluant pour et contre ?
— Oui, puisque je vous dis que cela se rencontre.
Il plaida d'abord pour le nez :
« Voyez à quel emploi nous sommes destinés.
Il est clair que Dame Nature,
En créant ce support tout près d'une courbure,
Tout exprès nous a façonnés

1. Cette fable a aussi porté ce titre : *Une vieille histoire*.
A propos du mot Bilboquet employé ici pour dissimuler le nom que Nadaud livrait au mépris de ses lecteurs, le P. Delaporte dit seulement ceci : « Cherchez la rime ; cherchez-la très riche ; mais cherchez-la parmi les noms des radicaux qui représentent la Ville-Lumière. » — Le morceau date de 1873 et il semble bien qu'il s'agisse ici de Barodet qui fut élu à Paris le 27 avril de cette même année par 180.000 voix contre 130.000 à M. de Rémusat. Cette élection fut une des causes de la chute de M. Thiers.

2. Ce morceau fut dédié « à Coquelin Cadet».

Pour recevoir un appendice
Qui nous complète et nous garnisse.
Observez bien, Messieurs, que dans l'ordre divin
Tout est fait pour servir et rien n'existe en vain.
En voyant les effets nous apprenons les causes ;
Le rosier est créé pour produire les roses.
Nos esprits sont bornés ;
Mais Dieu qui sait pourquoi toutes choses sont faites
A fait le nez pour les lunettes
Et les lunettes pour le nez. »

La Bouche se ferma ; puis, après un silence,
Se rouvrit pour les yeux. Mais quelle différence !
L'avocat si disert pour le premier client,
Devint pour les seconds maussade et malveillant.
Le nez est voisin de la bouche.
Ils savent s'avertir du danger qui les touche.
Existait-il entre eux un fidéi commis ?
A titre de voisin, on se rend des services ;
Et quand deux mitoyens ne sont pas ennemis,
Ils sont bien près d'être complices.
Les yeux pouvaient avoir d'excellents arguments
Mais se croyant certains de la victoire,
Ils avaient négligé de dorer leur mémoire.
On les paya de compliments,
Disant qu'ils étaient beaux, que chez l'homme et la femme
Les yeux sont le miroir de l'âme,
Et que s'ils étaient bons, ils n'avaient nul besoin
De se faire apporter du secours de si loin.
L'Oreille se laissa prendre par ces sornettes :
Les deux yeux furent condamnés
A se fermer, quand les lunettes
Viendraient se poser sur le nez.

LE FOND ET LA FORME

Que faut-il préférer du style ou de l'idée ?
La question n'est pas encore élucidée.
Je sais bien que plus d'un va s'écrier d'abord :
« Il faut avoir les deux ! » J'en demeure d'accord.
C'était aussi l'avis de feu monsieur Prudhomme.
Mais enfin, on n'est pas parfait ; on n'est qu'un homme,
Et j'en connais plus d'un, parmi les plus fameux,
Qui n'a ni l'un ni l'autre au lieu d'avoir les deux.
Tels furent Dutilleul, et Duchêne, et Delorme...
Mais revenons au fait du fond et de la forme.
Il arriva qu'un jour le procès fut porté
Devant un tribunal compétent. D'un côté,

Le tisserand vêtu d'une ample souquenille ;
De l'autre, le tailleur armé de son aiguille,
Laquelle avait du fil, bien s'entend ; car enfin,
Une aiguille sans fil, c'est un flacon sans vin.
Le tailleur eut toujours la parole facile.
Le nôtre commença :

« Messieurs, ma main habile,
Des tissus les plus vils et des corps les plus lourds,
Corrige les défauts en de nobles contours.
Pour moi la fantaisie ouvre ses larges ailes,
En créant des patrons et des modes nouvelles.
Redresseurs des travers et tuteurs des vertus,
J'attire la faveur sur les gens bien vêtus.
Mes modèles s'en vont de Paris jusqu'à Rome.
Je gouverne le monde, et si l'habit fait l'homme,
Que sera, s'il vous plaît, celui qui fait l'habit ? »

Le tailleur salua. Le drapier répondit :

« Moi, Messieurs, je n'ai pas la langue à la rubrique.
Voici mon drap : touchez. Il est de ma fabrique.
Je le trouve bien fait, solide et pas trop cher ;
Il est souple à la main et me tient chaud l'hiver.
N'est-ce pas votre avis, que le plus philosophe,
Pour avoir un habit a besoin d'une étoffe ?
Vous voyez que je suis l'aîné ; le tisserand,
Étant premier en date, a droit au premier rang. »

— « Mon ami, répondit le tailleur, tu radotes ;
Le drap est à l'habit comme le cuir aux bottes,
L'objet matériel n'ayant d'autre valeur
Que celle que lui donne un esprit novateur.
Que dis-je ? Plus ton œuvre est grossière et mauvaise,
Plus mon génie éclate à faire qu'elle plaise.
Qu'importe le tissu sorti de ton métier ?
Je coudrai, s'il le faut, des habits en papier.
C'est par moi, non par toi, qu'un vêtement existe ;
Tu n'es que l'artisan ; c'est moi qui suis l'artiste. »

Le tisserand resta quelque temps interdit ;
Mais bientôt reprenant son calme, il répondit :
« Emporte, mon ami, ton fil et tes aiguilles,
Fais des colifichets pour les petites filles.
Tu pourrais bien aussi, pillant de tout côté,
Coudre avec des chiffons une veste d'été ;
Encor faut-il l'étoffe ! Et quand viendra décembre,
Quel est celui de nous qui gardera la chambre ?
Moi, n'ayant que mon drap, j'en coupe un grand morceau,
Et faute d'un habit, je m'en fais un manteau. »

Ce petit plaidoyer termina la séance.
Les juges prirent temps pour rendre leur sentence.
Entre nous, je sais bien pour qui j'aurais penché ;
Mais comme il ne faut pas se montrer entiché
De son opinion, je conviendrai qu'en somme...
Le tribunal jugea comme monsieur Prudhomme.

Depuis, les deux plaideurs, c'est chose à remarquer,
Apprirent l'un à coudre, et l'autre à fabriquer.

PROPRIÉTAIRE ET FERMIER

Oscar, jeune propriétaire,
Compte avec le vieux Mathurin,
Fermier d'une petite terre
Qu'il possède au pays chartrain.

« C'est vous, approchez, mon brave homme,
Vous me devez beaucoup d'argent.
Vous m'en apportez ? Quelle somme ?
— Ah ! monsieur, faut être indulgent.

Par suite des intempéries.
Les biens sont gelés ou brûlés.
Le sec a perdu les prairies
Et la pluie a noyé les blés.

— J'ai déjà fait maint sacrifice,
Mais enfin que m'apportez-vous ?
— Je viens de remettre à l'office
Un canard et deux cantalous.

— Mathurin, je vous remercie ;
Mais j'ai des moyens exigus.
Pardon de cette minutie :
Que m'apportez-vous en écus ?

— Ah ! monsieur, la vie est si chère !
On meurt de faim, c'est affligeant !
Chez nous on ne connaît plus guère
Couleur d'or ni couleur d'argent.

— Bref, c'est toujours la même histoire.
Vous n'avez rien d'autre pour moi ?
— Mon bon monsieur, il faut le croire,
Si le bon Dieu n'a plus de quoi.

— Mathurin, soyons de bon compte,
Vous me croyez trop ingénu.
Je vous le déclare sans honte,
J'ai besoin de mon revenu.

— Dame, si monsieur voulait vendre
Cette ferme, il en trouverait
Un capital bien bon à prendre
Et produisant bel intérêt.

— Mais à voir ce que j'en retire,
Qui la voudrait ? Et pour combien ?
— Baste ! on en trouverait sans rire
Dix mille écus ; ce n'est pas rien.

— Ma foi, pour une telle somme
Je vous la donne. — Je la prends.
— Qui, vous ? Mathurin, mon brave homme ?
— Voici vos trente mille francs ! »

EN CHEMIN DE FER

Voulez-vous fuir la politique ?
Laissez maison, bureau, boutique,
Et prenez le chemin de fer.
Eh ! mon Dieu, non ! chaque voiture
Est un cabinet de lecture
Hanté du printemps à l'hiver.

Or, ce ne sont pas livres d'heures
Qu'on lit aux mobiles demeures,
Ni romans plus ou moins moraux.
Le voyageur est plus habile :
Il veut se faire de la bile
En lisant deux ou trois journaux.

« Mais, monsieur, c'est abominable !
Et l'homme est un suppôt du diable,
Qui se permet d'écrire ainsi !
Je lui cracherais au visage !...
— Pardon, dit un voisin plus sage,
Voulez-vous lire celui-ci ?

— Qui ? moi ! vous voulez que je lise
Un journal qui défend l'Église,
La famille, l'ordre et la loi ?
Ce journal dit ce que je pense,
Et je ne me mets en dépense
Que pour ceux qui sont contre moi. »

Le fils du bonhomme colère,
Un bambin, dit de sa voix claire :
« Voilà comme sont nos papas !
Moi, je n'aime que la galette,
Et toujours *pépère* m'achète
Des biscuits que je n'aime pas.

— C'est que la galette est trop lourde...
Monsieur, excusez cette bourde :
Il n'a pas douze ans révolus.
— C'est vrai, papa, mais la galette,
Si personne n'en fait emplette,
Les pâtissiers n'en feront plus. »

Je fus témoin de cette scène
Sur le chemin de Bray-sur-Seine.
Nous étions là huit engagés.
Cinq bourgeois, bons maris, bons pères,
Dont trois au moins étaient notaires,
Lisaient des journaux enragés.

Bourgeois craintifs, bourgeois honnêtes,
Nous savons fort bien que vous n'êtes
Ni vindicatifs ni méchants ;
Mais, permettez qu'on vous le dise,
En achetant la marchandise,
Vous commanditez les marchands.

LE ZUYDERZÉE

Un bon paysan de Hollande
Brave homme s'il en fut, bien que fort entêté,
Se plaignait un certain été
De la sécheresse trop grande.
En Hollande, au bord de la mer,
Pourquoi n'a-t-on pas d'eau l'été comme l'hiver ?
C'est à vous que je le demande.
Mais tout séchait sur pied, et lui tout le premier.
Que peut un paysan naïf mais volontaire,
Pour forcer l'eau du ciel à tomber sur la terre ?
Il s'en alla trouver son voisin, marguillier,
Qui lui conseilla quelques messes.
Il eut l'honneur de les payer ;
Il fit à son curé les plus belles promesses,
En y joignant un bénitier,
Abandonna la pipe, et la bière et le reste,
Le tout pour se mortifier.
Rien n'y faisait, et le fléau céleste
De plus en plus envahissait son champ.

« Parbleu ! dit-il un soir en se couchant,
Mon curé, mon voisin et moi sommes bien bêtes :
(Il se trompait fort, à mon gré,
Pour le curé,)
Nous réunissons nos trois têtes
Pour trouver quoi ? Rien qu'un peu d'eau,
Quand j'ai là-bas, au bout de mon préau,
La mer qu'enferme une digue de taille,
Et qui de mon terrain dépasse le niveau.
Faisons un trou dans la muraille. »

Le lendemain matin, le voilà qui travaille
Avec la pioche et le marteau
L'eau s'empresse aussitôt de lui rendre visite ;
Même elle court un peu trop vite :
« Oh ! halte-là ! rebouchons notre trou.
Assez, assez, trop » Pauvre fou.
!

L'eau, s'élançant de sa digue brisée,
Emporta le bouchon, le mur, l'homme et le champ ·
Et cette plaine, ainsi par ses soins arrosée,
Forme depuis un golfe assez méchant
Qu'on appelle le Zuyderzée.

Parbleu ! tu trouveras cette fable sans sel,
Suffrage universel.

BONHEUR ET PLAISIRS

Lorsque Dieu créa l'homme, il le voulut heureux ;
Il lui fit cent présents, dont le plus généreux
Fut un vase formé d'une étrange matière,
Qui n'était de métal, de marbre ni de pierre,
D'ambre ni de cristal. « Prends, lui dit le Seigneur ;
Le vase où tu boiras se nomme le Bonheur. »
L'homme crut le saisir ; mais de sa main débile
Le vase s'échappant, se brisa comme argile.
Les miettes du Bonheur devinrent les Plaisirs.
L'homme voulut en prendre au gré de ses désirs.
« La part que je connais vaut le tout que j'ignore. »
Disait-il à part soi. Dieu le prévint encore :
« Ménage ces morceaux, enfant, car je te dis
Qu'ils se réuniront un jour au Paradis. »

LE PARASITE

« Encore une poire véreuse !
Vous avez des fruits au verger :
Un petit ver vient s'y loger,
S'établit là, court, rampe et creuse.
Vous croyez être riche ! Point.
Cette année est bien malheureuse :
On ne peut juger à quel point
Mes provisions sont réduites ;
Ces petits rongeurs parasites
M'ont mangé tout mon fruit d'hiver. »

Voilà comment s'exprimait l'homme,
L'homme à la poire, et voici comme
A son tour s'exprima le ver :

« J'ai mon rôle, gardez le vôtre ;
Lequel de nous deux vole l'autre ?
Je demeure dans la maison
Où me confine la nature,
Et je n'ai d'autre nourriture
Que les parois de ma prison.
J'y vis solitaire et tranquille.
Vous violez mon domicile
Sans seulement dire pourquoi.
Ai-je été vous faire visite ?
Je ne puis sortir, c'est ma loi ;
Et vous m'appelez parasite
Quand vous venez dîner chez moi ? »

LES DEUX BRAS

Le bras droit dit un jour au bras gauche : « Mon frère,
Pourquoi, moi faisant tout, ne savez-vous rien faire ?
— Parbleu ! vous l'expliquez en demandant pourquoi :
On ne peut être deux pour tenir un emploi.
Nous vivons en commun, comme on vit en famille ;
Vous êtes le garçon, soit, et je suis la fille.
Mais si, par un malheur que je ne veux prévoir,
Vous veniez à manquer, je ferais mon devoir.

LACONISME

On discutait touchant la guerre, à Sparte.
Tous les anciens prononçaient des discours
De quelques mots, les bons étant les courts.
Le premier dit : « Il faudra que je parte. »
Cinq mots, voilà. Le second répondit
En quatre mots : « Je partirai quand même. »
— « Je pars ! » (deux mots) répondit le troisième.
Le plus âgé ne dit rien et partit.

LES YEUX VERTS

Madame Alix ose prétendre
Que les yeux verts sont les beaux yeux,
Qu'ils ont je ne sais quoi de tendre,
Qu'ils reflètent l'onde et les cieux.
Quoi ! réunir l'éclat céleste
A la limpidité des mers ?
Vous l'avez deviné de reste :
Madame Alix a les yeux verts.

LE PETIT VERS

Le grand vers disait au petit :
« Vous n'êtes pas de ma famille. »
Le petit vers lui repartit :
« Selon ses moyens, chacun brille ;
A vous les grands airs, le grand ton,
La voiture noble et massive.
Moi, je suis le simple piéton :
Je prends le sentier et j'arrive. »



PAGES IGNORÉES [1]

Tous les mots ont un sens précis ; voyez plutôt :
L'immortel Béranger et l'éternel Nadaud.



Il est malin, malin ; mais il le fait connaître.
Le plus fin est celui qui ne paraît pas l'être.



L'esprit de tes chansons, point certes ne l'approuve
Mais je suis captivé par l'esprit que j'y trouve.



Deux vers par jour en cinquante ans
Ça fait bien des mille et des cents.



Cette fois, ce n'est pas un leurre,
Nous tenons bien l'assiette au beurre.



La vie à bon marché ? Mais c'est tout le contraire,
Élevez donc les prix, et surtout le salaire.



Le cœur est une plante ayant double produit,
L'amour en est la fleur et l'amitié le fruit.



Ceux qui font des alexandrins sans hémistiche,
Font du rythme un monstre, et de la rime un fétiche.

1. Sauf indication contraire, tous les morceaux rangés sous ce titre sont restés inédits jusqu'à présent. Nous les devons soit à la bonté éclairée de la sœur très distinguée du chansonnier, Mme Wacrenier-Nadaud aujourd'hui décédée, soit surtout à l'extrême libéralité de sa nièce Mme Armand Masson, à son désintéressement et à sa patience.

Les précieux papiers du poète, déjà jaunis par le temps, ont pu être ainsi explorés et honnêtement exploités. Ces dossiers dans lesquels le bon chansonnier se retrouve toujours vivant, toujours sincère et souriant, ne peuvent être utilisés qu'avec discernement, Ils renferment, en effet, un certain nombre d'essais et beaucoup de vers de la période de jeunesse. Nadaud se réservait d'en tirer parti, quelque jour, mais à coup sûr il ne les aurait pas livrés à l'impression tels qu'ils sont aujourd'hui.

Coulez mes chants, triste murmure,
Coulez de mon cœur anxieux,
Comme le sang d'une blessure
Ou comme les larmes des yeux.



Un homme rempli de travers
Ne se lassait pas de redire
Que, pour ne pas écrire en vers,
Ce n'est pas la peine d'écrire.



Garde le respect de l'enfance
Et réchauffe par tes accents
Le souvenir et la défense
Des opprimés et des absents.



Il a reçu du ciel cette faveur étrange
D'avoir l'oreille close au mal qu'on dit de lui,
Mais de l'avoir toujours ouverte à la louange.
Le cas date d'hier... Il est Sourd aujourd'hui.



O ministres verbifères
Qui parlez toujours, toujours,
Gérez donc mieux nos affaires
Et faites moins de discours.



Nos députés et sénateurs
N'ont rien fait qui puisse surprendre :
Pour acheter leurs électeurs.
Ils sont bien forcés de se vendre.



Êtes-vous commerçant, soldat, agriculteur,
Homme de loi, de plume, ou de quelque autre sorte ?
Artisan, ouvrier ? — Non, je suis électeur.
J'ai mon vote ; il faut bien que tout état rapporte.



Aimez-vous bien les cèpes ? — Je les aime,
Mais s'ils sont bons. — Pas de si, pas de mais,
Je les ai tous cueillis moi-même.
— Merci, je n'en mange jamais.

A l'estomac qui jeûne
Le mets le plus frugal
Devient un vrai régal :
Rester pauvre, c'est rester jeune.



Un poète rempli d'espoir
Édite son œuvre complète.
Tout le monde voudrait l'avoir,
Mais personne, hélas ! ne l'achète.



Un seul mot sur C. Delavigne :
Les romantiques l'ont pendu,
J'en juge qu'il n'est pas indigne
D'être quelque peu défendu.



Ainsi c'est convenu, désormais c'est l'usage
Que le compositeur dirige son ouvrage.
S'il est applaudi, soit, mais quelle vanité !
Et s'il ne l'était pas, Dieu, quelle humilité !



Le plus doux des humains, le cœur le plus aimant,
L'âme bonne toujours, mais absolument bonne,
Tout plein d'attentions, tout soin, tout dévouement
Pour sa propre personne.



Toi qui vécus toujours en proie aux usuriers,
Te voilà riche enfin de par tes chansonnettes.
Comme tu vas pouvoir payer tes créanciers !
— Mais non ! Comme je vais pouvoir faire des dettes !



C'est un esprit puissant, une tête profonde,
Mais il est plus superbe encore que savant.
Il croit être le centre et le pivot du monde
Et veut que le soleil se lève à son levant.



Je ne saurai plus lire,
Mais je peux écouter ;

Je ne peux plus écrire,
Mais je pourrai dicter.



Le tramway de Taitbout allant à la Muette
Est d'allure élégante et de mine proprette ;
Il est large, commode et confortable ; mais...
Mais il part rarement et n'arrive jamais.



Voulez-vous flatter la manie
D'un poète assez insolent ?
Voici : trouvez-lui du génie
Il vous trouvera du talent.



Quel est ce triste personnage ?
Il a fait des refrains plaisants :
Il fut jeune à la fleur de l'âge ;
Il est vieux au déclin des ans.



L'oiseau traverse l'air sans y laisser de trace ;
L'image disparaît que reflète une glace ;
La barque fait dans l'onde un sillon qui s'efface ;
L'homme est l'oiseau, l'image et la barque qui passe.



Que faut-il que je te dise.
Afin de te définir ?
Tiens, veux-tu cette devise :
« Plus promettre que tenir » ?



Bouffi de vide et d'arrogance,
Ce bonhomme est tout simplement
Une des hontes de la France.
Par bonheur, il est allemand.



J'étais sur la montagne et je voyais de là
Mon ombre s'allongeant au loin dans la vallée.
J'étais grand ! Mais bientôt le soleil se voila
Et je n'aperçus plus ma grandeur envolée.



Devant moi les hauts monts, la longue chaîne blanche ;
Je détourne la tête et j'aperçois la mer.
Tout à coup un grand bruit ! — L'orage ? L'avalanche
Non, va te promener, c'est le chemin de fer.

Question de chaleur.

Oui, les chemins de fer marchent beaucoup plus vite
Dans notre chaud Midi, de Marseille à Bordeaux,
Que dans votre Nord froid. La cause en est déduite :
Question de chaleur, comme les végétaux.

Deux mouvements.

Cet homme a le bon mouvement
C'est le premier. Il fait un pacte ;
Mais au premier revirement
Il le regrette et le rétracte.

Enfantillage [1].

Dans ma maisonnette fermée,
Quand j'allume un feu de sarment,
Je sors pour voir si la fumée
Monte bien vers le firmament.
D'un enfantillage, à son heure,
Aucun de nous ne se défend.
C'est que la chose la meilleure
Qui soit dans l'homme, c'est l'enfant.

Sur le Comte d'O.

Quel est cet homme sans pareil
Qui croit avoir tous les mérites ?
Parbleu ! c'est le comte soleil
Entouré de ses satellites.

1. Cette charmante strophe est extraite du *Solfège poétique et musical.*

Sur Rochefort.

Quel vigoureux athlète armé pour les combats !
Quel entrain ! Quel esprit qui surprend et qui charme !
Ce qui te manque, ami, je te le dis tout bas,
C'est un grain de raison fondu dans une larme.

Le Czar Empereur de Russie
Alla voir, en quittant le train,
La Duchesse de Gerolstein.
Étrangers, je vous remercie ;
Maintenant au moins je vous sais
Aussi bêtes que les Français [1].

Petits et grands fraudeurs.

Que votre police est mal faite !
On poursuit... pourquoi, s'il vous plaît !
Le marchand plus ou moins honnête
Qui mouille son vin ou son lait.
Si l'on compare ces mélanges
A d'autres mauvais et malsains,
Nos petits fraudeurs sont des anges
Dont on devrait faire des saints.
Convenez-en avec franchise :
Punir des gens pour avoir mis
Un peu d'eau dans leur marchandise,
C'est bien sévère, mes amis.

Si l'on me condamne à ne plus écrire,
A ne plus penser, à ne plus produire,
A ne plus aimer, à ne plus sentir,
A ne plus pécher pour m'en repentir,
A m'ensevelir, vivante momie,
Comme si j'étais de l'Académie,
Je me plonge au cœur ma plume de fer,
Et me suicide et vais en enfer [2] !

---

1. Toute l'Europe accourut à ces représentations, en 1867, année de la fameuse exposition universelle, et cet opéra bouffe fut le grand succès dramatique du temps, dans la patrie de Molière et de Corneille... Le Czar Alexandre II, arrivé le 1er Juin à Paris, se rendit le soir même au théâtre des Variétés, accompagné des grands-ducs ses fils, tous avides d'un tel spectacle.

2. Ce léger morceau, où le ton plaisant et enjoué se mêle curieusement au regret, est reproduit plus loin sous forme d'autographe de l'auteur.

A Noël.

Pour être bien compris, je vais parler latin :
Parvulus natus est nobis, ce qui veut dire,
Un tout petit Noël nous est né ce matin.
Je l'ai lu dans la messe et ne fais que traduire,
Mais je vais ajouter deux autres mots en us
Au texte de l'Église :
Parvulus fit magnus et magnus maximus.
Qu'on me comprenne et qu'on le dise [1].

L'arbre qui fut un chêne altier
Dans le bois encore s'élève ;
Mais entre l'écorce et l'aubier,
Il ne sent plus couler la sève.

Plus ne vient l'idée au cerveau ;
Plus ne vient au cœur la pensée.
Il n'est pour nous de renouveau
Quand notre saison est passée.

Question et réponse

Pourquoi venez-vous si tard à la messe,
Disait Madame X*** à Madame T***.
— Ma chère, s'il faut que je le confesse,
C'est affaire d'ordre et de propreté.

J'eus l'hiver dernier trois robes de soie,
L'une était pensée, une autre, ponceau...
Monsieur le Curé les tache, les noie,
Car de l'eau bénite est toujours de l'eau.

Je n'en ai plus qu'une à faire figure,
Un satin saumon de chez Opigez.
Afin d'éviter pareille aventure,
Je n'arrive plus qu'après l'*Asperges*.

La prière de l'enfant.

La première pensée,
A toute heure, en tout lieu,
Doit vous être adressée,
Mon Dieu !

---

1. « Nice, 25 décembre 1888. »

Mais nous savons qu'un père
Ne peut être sévère ;
S'il fait toucher le ciel par les plus petits doigts,
Il sait ouvrir l'oreille aux plus petites voix.
La première pensée
A toute heure, en tout lieu,
Doit vous être adressée,
Mon Dieu [1] !

Prière et stances.

Seigneur, exaucez ma prière ;
Tirez-nous de notre poussière,
Que votre soleil radieux
Éclaire notre âme et nos yeux.
Que votre onde nous désaltère ;
Donnez-nous la paix sur la terre
Et la gloire au plus haut des cieux !

Mais qui suis-je, Seigneur, pécheur ou pécheresse,
Pour tenter de fléchir votre juste rigueur ?
Le cri qui vous convient, c'est le cri de détresse :
Pitié, Seigneur !

Pitié, pitié, Seigneur ! Entraîné par le vice,
L'homme sent chaque jour s'écrouler l'édifice
De son orgueil puni.

Pour arriver à Toi, quel parler peut-il prendre,
Lui de qui la raison n'a jamais pu comprendre
L'immense, l'infini ?

En butte aux aquilons et jouet des orages,
Sur une mer obscure et féconde en naufrages
En vain il cherche un port.

Il rêve de bonheur en ses vœux téméraires.
Il demande la paix, l'oubli de ses misères ;
C'est demander la mort.

Où le péché finit, le repentir commence,
Plus le crime fut grand, plus grande est ta clémence
A nos cœurs contristés.

1. Cette prière est tirée du *Solfège poétique et musical,* petit ouvrage tiré à 5000 exemplaires que l'auteur voulait offrir aux enfants des écoles publiques de Paris. La Ville refusa le don à cause du nom de Dieu qui se trouvait dans le volume et surtout à cause de la prière qu'on vient de lire. C'était en 1886.

Pitié, pitié, Seigneur ! Ta droite est généreuse,
Et la source est profonde, et la suite est nombreuse
De nos iniquités.

Seigneur, exaucez ma prière ;
Tirez-nous de notre poussière.
Que votre soleil radieux
Éclaire notre âme et nos yeux.
Que votre onde nous désaltère ;
Donnez-nous la paix sur la terre
Et la gloire au plus haut des cieux !

Mais qui suis-je, Seigneur, pécheur ou pécheresse,
Pour tenter de fléchir votre juste rigueur ?
Le cri qui nous convient, c'est le cri de détresse :
Pitié, Seigneur [1] !

DÉDICACES [2].

A la Princesse Mathilde.

Princesse, vous m avez promis
Un dessin pour mes chansonnettes ;
Vous m'avez d'autant plus permis
De me compter de vos amis
Comment acquitter tant de dettes ?
Le chansonnier, pour sa rançon
N'a que son air et sa chanson.
Voici l'un et l'autre, Princesse.
C'est à peine, à peine un pour cent.
Que peut offrir à Votre Altesse
Un débiteur reconnaissant [3] !

---

1. D'après le ton bien soutenu de ces stances, on sent qu'elles sont destinées à être chantées. Et de fait elles ont été chantées sur une musique composée également par Nadaud et qui a été conservée.

2. Nadaud a composé une grande quantité de dédicaces, pour offrir ses diverses éditions surtout ses éditions de luxe, à ses amis qui étaient nombreux. Elles ne furent pas publiées cela va de soi, du vivant de l'auteur. Il est intéressant cependant d'en conserver quelques-unes, parce qu'elles montrent la rare facilité de l'écrivain. Détail digne d'être retenu : nous n'avons rencontré aucune dédicace proprement dite en prose.

3. « La Princesse Mathilde ne m'a pas donné le dessin promis. Il est vrai de dire que je ne l'ai jamais réclamé. » (Note des *Commentaires*)

A Madame Marie Talabot [1].

Livre prêté, livre perdu,
Il ne sera jamais rendu.
Autant vaut alors qu'on le donne,
Mais celui-ci m'est dédié
Par la plus sincère amitié
Et je ne le livre à personne.

Signé : Marie TALABOT

Pour copie conforme : G. NADAUD.

A Rosa Bonheur.

Bonheur ! vous êtes bien nommée
Et votre immense renommée
A mon livre a porté bonheur [2].
Mais j'apprécie et je demande
Une faveur encor plus grande
Votre amitié, Rosa Bonheur.

A Jacques Normand.

On reste condisciple à trente ans de distance ;
Nous sommes donc, Normand, camarades d'enfance,
Sortis des mêmes bancs, ouvriers du même art.
Jetons un pont (veux-tu ?) du jeune homme au vieillard.

A Madame Van den Staepele, de Louvain [3].

S'il faut que je dédie
Un exemplaire à l'art ainsi qu'à l'amitié,
A la plus grande artiste, à la meilleure amie,
Cet exemplaire est dédié.

---

1. « Madame Talabot femme alors, veuve aujourd'hui du Directeur général du P.L.M. fut des premières à s'inscrire pour l'édition des Chansons choisies illustrées. Elle retint 8 exemplaires sur Japon. »

2. Rosa Bonheur a « illustré » d'un joli dessin pour l'édition des *Chansons choisies* deux d'entre elles, *la Chevrette* et *l'histoire de mon chien*. Cependant dans le domaine de l'art et de la littérature, les relations de poète à peintre étaient bien antérieures à 1881, date de cette édition.

3. « Cette femme est une des plus grandes artistes que j'ai connues. Femme du monde, bonne bourgeoise flamande, elle a été trop modeste épouse et trop tendre mère de famille pour arriver à la célébrité. Mais tous ceux qui ont l'honneur de la connaître la placent au premier rang des cantatrices. » (*Commentaires* inédits).

A Madame O..., de Bruxelles.

Voici le dernier exemplaire
Sur papier dit impérial
Du Japon, et je veux en faire
Un livre unique et spécial.

Pour qui ? Pour un bibliophile
Friand de curiosités,
Qui préfère une dent fossile
Aux objets d'art les mieux sculptés ?

Mais non, ce spécimen unique
Sera pour la femme de bien,
L'aïeule toute sympathique
Dont j'écris le nom près du mien [1].

A Madame O.... G. NADAUD.

A Sa Majesté la Reine de Roumanie.

Voici mes chansons illustrées
Par le crayon de mes amis.
Qu'elles aillent vers les contrées
Où l'on aime encor mon pays.
Gambard, consul d'Espagne à Nice,
Veut qu'on les mette sous vos yeux ;
Je me fais volontiers complice
De son désir affectueux.

ENVOI

Puisse cet exemplaire
Par vous être accepté
Et ne pas trop déplaire
A Votre Majesté.

---

1. Sur cet exemplaire, l'auteur réunit quelques dédicaces ou épigraphes et y joignit quelques commentaires en prose.

A Mademoiselle Euphrosine Gradisshteano, demoiselle d'honneur de S. M. la Reine de Roumanie.

Notre ami, le consul m'engage
A vous dire sur cette page
Quelque chose de gracieux,
Mais vous êtes la grâce même
Et vous savez comme on vous aime ;
Que pourrais-je dire de mieux ?

Aux frères Lionnet.

Mes chers amis, que vous dire ?
Quel souhait puis-je former ?
Deux plumes pour vous écrire,
Et deux cœurs pour vous aimer.

A Étincelle, du Figaro
Vicomtesse de Peyronay, depuis Baronne Double.

Esprit, talent,
Cela s'appelle
Étincelant.
Étincelant
Vient d'étincelle.

Au Baron Imbert de Saint-Amand

Oh ! celui-là c'est un des nôtres.
(Nous nous flattons assurément)
Esprit fin, poète charmant,
Qui dit toujours les vies des autres.
Quel est-il, sinon Saint-Amand ?

A Edmond Rodier

Votre père et le mien furent liés jadis ;
Nous le sommes bien plus, et pour toujours, j'espère.
Et si j'ai le regret de ne pas être père,
C'est que mon fils serait l'ami de votre fils.

A Maître Lairolle

Parmi les plus hardis corsaires,
Lairolle est corsaire et demi,
Et je plains trop ses adversaires
Pour ne pas être son ami.

Sur le livre de Georges Rodier

Vingt février, dix-huit cent vingt,
Sachez qu'à Roubaix il advint
Un enfant laid, chétif et blême
Qu'on appela comme moi-même.

G. Nadaud.

A Dumas fils

Vous avez maintes fois acheté mon volume ;
Vous l'avez, dites-vous, donné ; mais celui-ci
Qui vous est dédié par le cœur et la plume
Vous le conserverez et je vous dis merci.

A X..., fabuliste et publiciste.

Que de vers et que de pensées
Toujours morales et sensées,
Méchantes parfois, il le faut.
Mais vous avez un grand défaut :
On met trop de temps à vous lire,
Il n'en reste plus pour écrire
Tout le bien qu'on pense de vous.
Je vous accuse et vous absous.

A Francisque Sarcey.

Sarcey, je lis le *dix-neuvième*
Siècle à Roubaix (Nord) en passant.
Je vous envoie à l'instant même
Le souvenir reconnaissant
D'un voyageur toujours absent
Et d'un chansonnier qui vous aime.

Au Comte Henri de Fleurieu [1].

Oui, vous aurez votre exemplaire,
Et vous l'aurez sur parchemin.
Un petit cadeau de ma main
Ne saurait jamais vous déplaire.
Au plus généreux des amis,
Quand on peut offrir quelque chose,
Loin de diminuer la dose,
On donne plus qu'on n'a promis.

Au même,

en lui offrant *Une Idylle* peu de temps après la mort de la Comtesse de Fleurieu.

Ainsi donc il faudrait, si l'on en croit le Dante,
Dans l'infortune, oublier ses beaux jours,
Oublier sa jeunesse, oublier ses amours ?
Non, je n'accepte pas sa loi désespérante ;
Quand viennent les jours nébuleux,
Le souvenir du temps heureux
Est un allègement à la douleur présente.

A Saint-Germain

Au plus intelligent de notre art dramatique,
Au plus habile, au plus humain,
Au plus fin, au plus vrai comique,
C'est toi que j'ai nommé, mon ami Saint Germain [2].

A la villa Noël, à Nice.

Oui, j'ai de vrais amis qui m'aiment et que j'aime ;
Dans notre plein azur, il n'est pas un point noir,
Et j'ai le doux orgueil de me dire à moi-même :
Chacun a les amis qu'il mérite d'avoir.

1. On lit cette note dans les *Commentaires* inédits : « Mon ami le Comte de Fleurieu et Saint-Germain sont les deux hommes du monde qui connaissent le mieux mes chansons. Je n'arrive que bon troisième. »

2. Gilles de Saint-Germain (1833-1899) « le plus fin des diseurs et des comédiens, écrit Nadaud dans ses *Commentaires*, qui a débuté au Théâtre Français et qui devrait bien y retourner après avoir traversé le Vaudeville et le Gymnase. » Ailleurs, le chansonnier le

Dédicace à plus d'un.

Lorsque j'aurai cessé de vivre,
Vous qui dites m'avoir aimé,
Peut-être ouvrirez-vous ce livre
Qui dans vos mains reste fermé.
Ah ! laissez-moi cette espérance,
Car enfin, il n'est pas permis
De se voir oublié d'avance
Par ses plus intimes amis.

CHANSONS DE CIRCONSTANCE.

L'automne.

Le printemps, de douce mémoire,
N'a plus de cours en nos climats;
Nos pères célébraient sa gloire ;
Nous ne voyons que des frimas.
L'été pleurnicheur, monotone,
N'a plus de soleils éclatants ;
    Chantons l'automne
Qui nous ramène le printemps.

Les champs au soleil étincellent ;
Voici la vermeille saison.
Voyez : les fleurs aux fruits se mêlent,
Comme la grâce à la raison.

---

désigne comme « le meilleur et le plus fidèle de ses interprètes. » — En juin 1893 Saint-Germain écrivit à la mémoire de Nadaud quelques jolies strophes. En voici deux qu'il est juste de conserver ici :

Absent, Nadaud n'est donc pas mort.
Il est des absents qu'on regrette ;
Nous pouvons envier son sort :
On le relit, on le répète
En s'en allant au sombre bord,
Il a dû s'arrêter en route.
Qui donc a dit qu'il était mort ?
Moi je suis sûr qu'il nous écoute.

Qui donc a dit qu'il était mort ?
Ses vers se jouent en ma mémoire,
Chaque jour, je l'entends encore
Acclamé par quelque auditoire ;
Son nom évoque tout d'abord
Strophe ou couplet, quatrain, distique,
Qui donc a dit qu'il était mort ?
Chacun fredonne sa musique.

Septembre a gardé la couronne
Qu'avril met aux bois inconstants.
Chantons l'automne
Qui prend les couleurs du printemps.

C'est un touchant anniversaire
Qui nous rassemble tous ici ;
Il est doux au cœur de ta mère,
Mon cher Cousin, dis-lui merci.
Nous le savons, l'heure qui sonne [1]
A pour toi marqué dix huit ans.
Chantons l'automne
Qui mûrit tes dix-huit printemps.

On revit dans ceux que l'on aime ;
L'amour confond ceux qu'il unit.
Sans que je sois bien vieux moi-même,
Ta jeunesse me rajeunit.
Et vous (je ne nomme personne),
Vous qui vivez dans vos enfants,
Chantez l'automne,
Voilà votre éternel printemps.

Le Bon Oncle. [2]

Il avait fui le trouble de nos villes
Pour s'endormir dans le calme des champs,
Il se disait que les hommes serviles
Ne valent pas les oïseaux et leurs chants.
Le rossignol, le pinson, la fauvette,
Pouvaient nicher dans les arbres feuillus ;
Chacun feignait d'ignorer leur cachette.
Chantez, oiseaux, le bon Oncle n'est plus.

Il cultivait dans un jardin immense
Toutes les fleurs qui naissent en plein air.
Il ramassait lui-même la semence
Pour la sauver des rigueurs de l'hiver.
Pas un muguet, pas un brin de glycine
N'était perdu ; ses ordres absolus
Étaient qu'on meurt où l'on a pris racine.
Fleurs, ouvrez-vous, le bon Oncle n'est plus.

1. « 17 septembre 1854. »

2. Note des *Commentaires* : « Mon excellent Oncle Nadaud, Premier Président en retraite, avait quitté la magistrature en 1848 et a habité la campagne depuis, à Charvieux (Isère). Il est mort, heureusement un peu avant la guerre (1867). J'ai écrit à la mémoire de cet homme vénéré une chanson intitulée *le Bon Oncle*. »

Partout des fruits de toutes les essences
Couvraient les murs ou bordaient les chemins,
L'abricotier qui mûrit aux vacances,
Le fraisier fait pour les petites mains,
Ou le prunier qui, si peu qu'on le touche
De sa moisson inonde le talus.
La vigne offrait ses grappes à la bouche.
Fruits, mûrissez, le bon Oncle n'est plus.

Enfants joyeux, dans ce jardin peut-être,
Quand la nuit tombe et qu'on a peur des loups,
Au coin du bois vous verrez apparaître
L'homme indulgent que vous chérissez tous.
Il vous dira : « Dans ma haute demeure,
Je n'attends pas de regrets superflus.
La mort est douce et ne vaut pas qu'on pleure. »
Enfants, jouez, le bon Oncle n'est plus.

CHANSONS DU TEMPS DE GUERRE

Les Bavarois

Comme ils doivent avoir la puce
A l'oreille, les Bavarois !
Pas plus que les Wurtembergeois.
Vainqueurs, ils sont au roi de Prusse,
Vaincus, ils conservent leurs droits.

Bismarck, compère plein d'astuce,
Pourrait bien s'être mis dedans.
Les Bavarois sont gens prudents.
Vainqueurs, ils sont au roi de Prusse,
Vaincus, ils sont indépendants.

Je sais qu'à leur place, ne fût-ce
Que pour garder nos vieilles lois,
Je me ferai battre vingt fois.
Vainqueurs, ils seraient à la Prusse,
Vaincus, ils restent Bavarois.

Je comprends qu'un Russe soit Russe
Et que les Prussiens soient Prussiens,
Mais vous leur servir de soutiens ?
Vainqueurs, vous êtes à la Prusse,
Vaincus, vous êtes citoyens [1].

1. D'après les *Commentaires*, « cette chanson fut faite le 28 juillet 1870 à Champigny-sur-Marne, Champigny-la-bataille. » Les autres chansons faites pendant la guerre ne peu-

La Providence des Brigands.

Certain brigand sur le retour
Racontait sa vie
Aux enfants venus d'alentour
Qui l'écoutaient l'âme ravie.
Il disait : « Enfants,
Les bons sont toujours triomphants,
Le Ciel leur vient en assistance
Remercions la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands !

CHŒUR :

Sainte Providence !

Je fus brigand, nous étions deux ;
Mon brave complice
Fut moins habile et moins heureux ;
La chance n'est pas la justice.
Nous étions voisins,
Nous étions même un peu cousins.
J'en pleure encore quand j'y pense.
Remercions la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence !

Nous rencontrâmes, sur le soir,
Un pauvre jeune homme :
Un orphelin vêtu de noir
Qui portait une forte somme.
Le destin clément
Nous l'envoyait évidemment !
Il pouvait passer à distance.
Remercions la Providence.

---

vent être publiées. On y sent percer soit l'espoir, soit le désir de célébrer la victoire. L'une d'elles commence ainsi :

« Il faut à chaque victoire
En chansons mettre l'histoire,
Sans jactance et sans mépris ».

Hélas ! l'excellent état d'esprit du pauvre chansonnier était trop éloigné de la triste réalité qui, au bout de quelques mois, devait prévaloir sous le nom de désastre.

— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence !

Ce bon voyageur pouvait bien
Être sans ressource ;
Il pouvait, même ayant du bien,
Ne pas porter sur lui sa bourse.
Il pouvait aussi
Nous résister, mais Dieu merci,
Il rendit l'âme sans défense.
Remercions la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence !

Lorsque nous eûmes fait le coup,
J'eus cette pensée
Que le loup peut manger le loup,
Je vis ma prière exaucée,
Mon associé
Tôt ou tard eût pris ma moitié :
Je pris la sienne par prudence.
Remercions la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence !

La mort de mon co-partageant
Me rendit moins pauvre.
Puis je reçus en voyageant
Un héritage du Hanovre,
Puis le coffre-fort
D'un riche banquier de Francfort.
Je connus enfin l'abondance.
Remercions la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence !

Enfants, telle est, en abrégé,
Toute mon histoire.
Le ciel m'a toujours protégé ;
Je ne veux pas m'en faire gloire.
Vous vouliez savoir
D'où me vient mon petit avoir,
Je vous en ai fait confidence.
Remercions la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence !

On pourrait croire que ceci
Se passe en Calabre.
Non, regardez plus près d'ici,
Ce monarque armé d'un grand sabre.
Il dit : « Mes enfants,
Les bons sont toujours triomphants,
Je vous tiens sous ma dépendance.
Remerciez la Providence.
— Quelle Providence ?
Dirent les enfants.
— La Providence des brigands.

CHŒUR :

Sainte Providence ! [1]

1. Ce poème à la fois vif et profond, est à peu près unique en son genre parmi les productions de Nadaud. Composé au lendemain de la victoire de Bismark sur l'Autriche, en 1866, il aurait eu un sens assez clair pour les contemporains ; aujourd'hui, avec le recul du temps, il semble être devenu un vrai type de « chanson historique », de « chanson savante » ; tant il est vrai que l'opinion — qui n'est que la somme des mémoires individuelles — oublie vite les événements les plus graves. Les allusions, quoique lointaines, se devinent cependant assez bien. Le chansonnier rappelle d'abord l'alliance étrange de la Prusse et de l'Autriche, en 1863, puis la guerre contre le Danemark pour lui arracher les trois duchés de l'Elbe, en 1864. Sans perdre un détail caractéristique, il signale ensuite la rupture toujours aussi étrange de la Prusse et de l'Autriche, l'annexion du royaume de Hanovre et de la ville libre de Francfort, et enfin la campagne de Sadowa.

Dans ses *Commentaires*, le poète n'ajoute presque rien : « En consultant mes vieux cahiers, écrit-il, je viens de retrouver la *Providence des brigands* qui a été faite à Charvieux en 1866. J'étais alors sur le point de partir pour l'Italie ». — Cette chanson a paru déjà dans les *Nouvelles Chansons à dire*, en 1889, chez l'éditeur Stock, mais avec un texte un peu différent et moins complet.

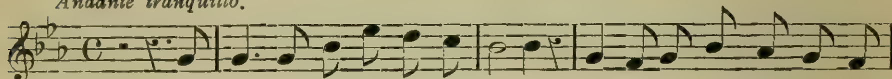


CHANTS AVEC MUSIQUE

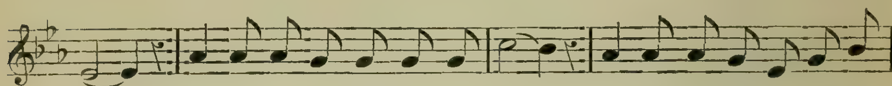
MON CLOCHER [1]

ROMANCE

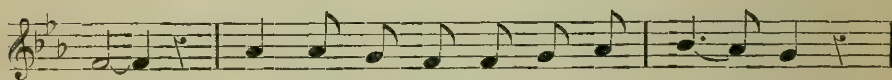
Andante tranquillo.



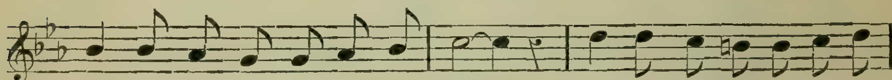
Sa - lut ! je te re- vois en - co - re Aus - si pau- vre, mais plus tou-



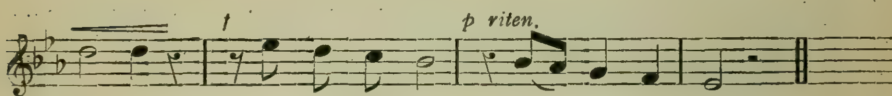
chant, Mon clocher d'ar-doi - se que do - re La pourpre du so - leil cou-



chant, Par - mi les ar - bres et les tui - les,



Je vois en - co - re se per - cher Ton coq aux ai - les im- mo-



bi - les, Mon vieux clo -cher Mon vieux clo - cher.

2.

Tu rappelles ce temps prospère,
Où, petits, nous trouvions si grand
Le jardin de notre bon père,
Qui n'avait pas plus d'un arpent.
Je croyais que rien sur la terre
De toi ne pouvait approcher,
Fût-ce Notre-Dame ou Saint-Pierre,
Mon vieux clocher.

1. Publié avec l'autorisation de M. J. Andrieu, seul propriétaire, éditeur à Paris.

Si l'on me condamne à ne plus écrire
A ne plus penser, à ne plus produire
A ne plus aimer, à ne plus sentir,
A ne plus pécher pour m'en repentir,
A m'ensevelir vivant en momie
Comme si j'étais de l'Académie,
Je me plonge au cœur ma plume de fer,
Et ce suicide et vais en enfer !

G. Nadaud

Fac-similé d'une pièce autographe et inédite
écrite par Nadaud âgé d'environ 60 ans.

3.

Tu rends la mémoire présente
De l'âge où ton cadran poudreux
Marquait l'heure rapide ou lente
De nos leçons ou de nos jeux.
Puis les échos, de proche en proche,
Sous les toits allaient épancher
L'Angélus que tintait la cloche,
Mon vieux clocher.

4.

C'est que tu tiens à l'âme émue
Le livre ouvert du souvenir ;
Toujours ton aspect y remue
Quelque rêve près de finir.
C'est qu'après une longue absence,
Je retrouve, sans les chercher,
Quinze ans de paix et d'innocence,
Mon vieux clocher.

5.

J'ai vus suspendus à ton faîte
Des drapeaux qui flottaient au vent ;
On les hissait en grande fête,
Et puis on les changeait souvent.
L'homme détruit tout sur sa route ;
Nul lien ne peut l'attacher ;
Un jour on t'abattra sans doute,
Mon vieux clocher.

6.

Bientôt un pompeux péristyle
Va s'élever sur tes débris ;
Tout village veut être ville,
Toute ville singe Paris.
Avec tes ardoises que dore
Le soleil qui va se coucher,
Salut, je te revois encore,
Mon vieux clocher. [1]

---

1. Si Nadaud n'a laissé aucune note sur cette agréable romance, cela tient évidemment à ce fait qu'elle fut publiée tardivement, alors que les divers souvenirs ou commentaires étaient déjà composés et même classés.

Cependant il a bien montré dans ses écrits inédits, non seulement quel était son attache-

ment pour son pays d'origine, mais aussi ce que sa vocation poétique lui devait. Et c'est cela surtout qui nous intéresse.

« Mon pays natal, écrit-il à propos de la chanson qui porte ce titre, c'est Roubaix. Beaucoup de personnes m'ont cru du Dauphiné ou du Midi. Non. Roubaix est mon pays, je n'en connais pas d'autres.

J'ai fait beaucoup de mes chansons à Roubaix, et quelques-unes sur Roubaix. J'ai chanté, il y a bien longtemps, le Carnaval de Roubaix, le mariage de mon ami Pierre Parent, et plus récemment le vieux Dauphin (le plus ancien Cercle de la ville) ». Le chansonnier était né exactement dans une maison de la Grande Rue ; maison aujourd'hui démolie qui a laissé place à une autre portant le nº 49, en face de la place de la Liberté.

Naturellement, Nadaud se faisait aimablement plaisanter par ses amis sur le côté peu pittoresque de sa ville natale. « J'espère que tu ne partiras pas trop vite pour ton affreux Roubaix, lui écrit en un certain mois de juin, l'un de ses plus intimes correspondants, Edmond Cottinet. Mais non, c'est impossible, on ne va pas à Roubaix en juin ! » Mais, très attaché à sa famille, le chansonnier, parisien de Roubaix, aimait trop à retrouver, non loin de son « vieux clocher », ses deux sœurs, qu'il a si bien chantées sous ce titre : *Ma Sœur* « J'aurais pu dire *Mes Sœurs*, a-t-il écrit dans ses *Commentaires*, car j'en ai deux. Il n'est pas un mot dit de l'une qui ne s'applique à l'autre, Anaïs et Caroline. »

Dans les mêmes *Commentaires* nous retrouvons plus d'un détail familier concernant Roubaix. C'est d'abord au sujet de la Chanson intitulée *la Pluie*. « C'est à Roubaix, le 1er juin 1853, que je fis *la Pluie*. J'entends encore le pétillement des gouttes d'eau qui tombaient sur le toit vitré de la petite salle à manger de la rue Neuve. » Mais, on trouve des révélations autrement curieuses sur des chansons qui comptent parmi les plus poétiques. C'est près de l'« affreux Roubaix » qu'est né *le Vieux Tilleul* : « J'ai connu cet arbre dans mon enfance aux environs de Roubaix, à l'endroit où le vieux chemin de Lannoy coupait la route de la Potennerie. Il a disparu depuis longtemps ». Un autre poème émouvant et excellent de tous points, a la même origine : « Lorsque nous allions étant enfants, à la ducasse de Mouvaux, nous rencontrions toujours sur la route un vieux soldat qui faisait l'exercice avec un bâton. C'est peut-être cet homme qui m'a donné plus tard l'idée du *Fou Guilleau*. »

Sur sa propre vocation, Nadaud a laissé, dans la préface rimée des *Miettes poétiques*, « un mot » plus explicite que tout le reste.

« Ce n'est pas l'Amour qui m'a fait poète
Bien que j'aie aussi chanté mes amours.
Dès étant enfant j'avais dans la tête
Un certain oiseau qui chantait toujours.
Ce n'est pas non plus la grande Nature,
Les prés ni les bois, les monts ni la mer. »

Roubaix ne réunit pas à coup sûr ces derniers éléments jugés indispensables par tel théoricien de l'école romantique. La grosse ville industrielle, toute bourdonnante d'activité, poursuivant avec fièvre les résultats positifs, estimerait bien parfois comme Malherbe, que « le poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles ». Pourtant elle n'a aucunement brisé les aspirations du jeune poète auquel elle a donné naissance. Il suffit ici d'avoir mesuré dans quelle proportion elle a au contraire contribué à favoriser son essor.

POUR MA PATRIE !

Moderato. M. F.

N'at- ten - dez plus de moi La mol - le po - é - si - e

Qui d'un se - cret é - moi Te - nait l'â - me sai - si - e.

p O Fran - ce, je t'ai - mais *cresc.* Jus - qu'à l'i - do - lâ - trie ! Tous mes

chants dé - sor-mais Se - ront pour ma pa - tri - e, Tous mes chants désor-

rall. mais Se - ront pour ma pa - tri - - e !

2.

Je n'aiguiserai plus
L'inutile satire ;
Les temps sont révolus
Des traits qui faisaient rire
Railleuse, je l'aimais ;
Je l'admire, attendrie :
Tous mes vœux désormais
Seront pour ma patrie !

3.

Je n'irai plus au loin
Répandre mon aumône,
Quand ma mère a besoin
Du pain qu'elle me donne.
Prodigue, je l'aimais ;
Je l'estime, appauvrie :
Tout mon or désormais
Sera pour ma patrie !

4.

De mon propre malheur
J'oublierai les atteintes ;

J'ai voué ma douleur
A des causes plus saintes.
Prospère, je l'aimais ;
Je l'honore, flétrie :
Tous mes pleurs désormais
Seront pour ma patrie !

5.

Je ne me battrai pas
Pour un mot dérisoire ;
Il faut que mon trépas
Ait son but et sa gloire.
Puissante, je t'aimais ;
Je te venge, meurtrie :
Tout mon sang désormais
Sera pour ma patrie ! [1]

---

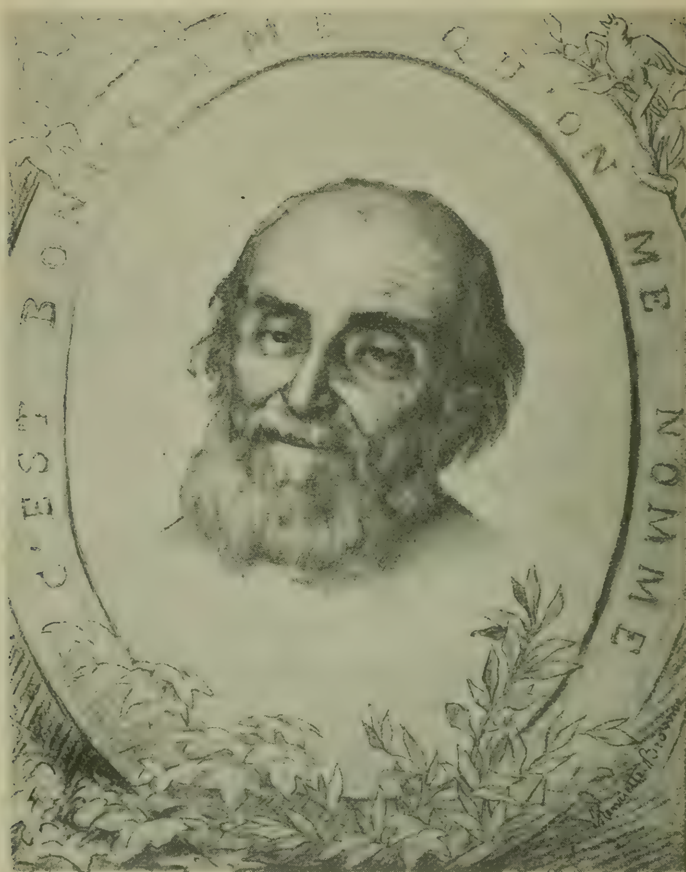
1. Durant les trente années qui précédèrent 1870, Nadaud avait conduit sa barque sur les bords les plus fleuris, lorsque dans son ciel tout-à-fait serein éclata le coup de tonnerre terrible de la guerre. Il était alors à la campagne, aux environs de Lyon. Il eut conscience de ses devoirs et s'interrogea, comme il l'a écrit, « sur le parti qu'il pouvait prendre pour ne pas rester complètement inutile. » Il avait la cinquantaine : il offrit sa bonne volonté aux ambulances. « M. Nadaud, disaient en septembre les journaux de Lyon, par une lettre conçue dans les termes les plus généreux, sollicite l'honneur d'aller sur les champs de bataille soigner les blessés et les consoler ». Il entra dans la première ambulance Lyonnaise, qui se formait sous la direction du Dr Ollier, pour accompagner l'armée des Vosges. Il fut donc infirmier volontaire pour la durée de la guerre.

Avant la fin de l'année 1871, il publia ses souvenirs et ses impressions en un léger volume qu'il intitula *Mes notes d'infirmier*. Il raconta sa campagne sans aucune recherche d'effet et comme il le dit dans un court avant-propos, « avec la simplicité qui convient au rôle modeste que j'ai joué dans ces temps malheureux ».

Le désastre national produisit sur le bon chansonnier une impression très profonde et lui causa une irréparable déception. Il avait voulu croire jusqu'au bout au triomphe de la France. C'est peut-être parce qu'il y a une légère pointe de désespoir dans ses derniers chants patriotiques que certains d'entre eux sont si beaux, si grands et si émouvants. Sa santé personnelle se ressentit de cette épreuve morale ; il souffrit d'insomnies persistantes, sans se guérir jamais, jusqu'à sa mort.

Son indignation et ses vues d'avenir sont exprimées avec une virilité éloquente à la fin de ses souvenirs de guerre. « Sommes-nous assez punis ? Sommes-nous assez dépouillés de cette vanité, de cette forfanterie qui nous ont coûté si cher ? Sommes-nous guéris enfin de cette manie de régenter nos concitoyens du fond d'un estaminet ou d'une arrière-boutique ? Aurions-nous le bonheur de n'avoir plus un million d'hommes d'État et d'avoir un homme d'État ? République ou monarchie, sommes-nous encore une nation ? Saurons-nous apporter quelques changements à nos habitudes, à nos modes, à nos mœurs, à nos ridicules ? Verrons-nous encore nos femmes et nos filles porter des toilettes extravagantes et dispendieuses pour le bonheur des tailleurs anglais ou allemands, nos petits enfants se draper dans des oripeaux de comédiens ; verrons-nous encore nos classes bourgeoises et populaires s'abreuver du poison simple du théâtre ou du poison double du café-concert ; nos gens du monde fréquenter les salons, où se joue le lansquenet, et le cercle, où le suprême bon goût nous ordonne de garder le chapeau sur la tête ? Aurons-nous encore les courses pour l'amélioration de la race chevaline avec accompagnement de personnes indignes et de champagne ; aurons-nous encore les tailleurs allemands, les bottiers allemands, les compositeurs allemands ; aurons-nous les petits crevés, la *Belle Hélène* et les chiens à paletots armoriés ? Et dans le peuple des villes, verrons-nous encore les grèves, le cabaret, la promiscuité et l'*Internationale ?* »

Le poète qui « idolâtre » sa patrie et qui veut trouver le salut dans une restauration morale de la France, donne ainsi son dernier mot : « Si toutes les leçons doivent être perdues, c'est à désespérer de son pays. »



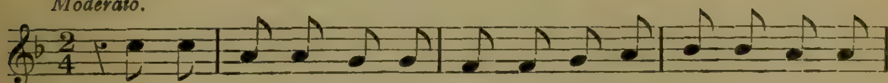
BONHOMME

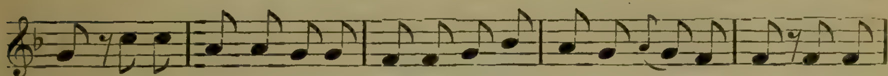
(Dessin d'Henriette Browne)

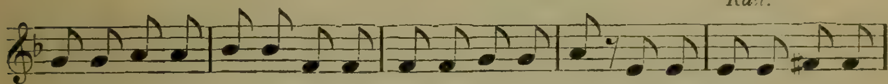
270-271

BONHOMME. [1]

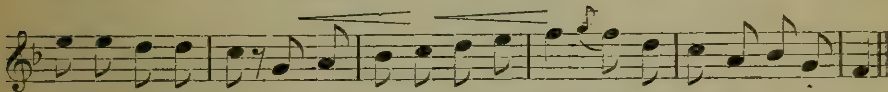
Moderato.











2.

Il pleut ? J'ai mon parapluie ;
Il fait froid ? J'ai mon manteau.
Si par hasard je m'ennuie,
Je m'en vais voir couler l'eau.
La nature tutélaire
Veille sur les passereaux ;
Je laisse tourner la terre ;
Je ne lis pas les journaux.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaîté, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme rit encor.

1. Publié avec l'autorisation de M. Marcel Labbé, éditeur, 20, rue du Croissant, Paris.

3.

J'avais assez de richesse ;
Mais je fus trop obligeant,
Ce qui fait qu'en ma vieillesse
Je n'ai pas beaucoup d'argent.
A quoi pourrais-je prétendre ?
Les petits vivent de peu ;
J'ai du vin et du pain tendre,
Et le soleil du bon Dieu.

C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma santé, c'est mon trésor ;
Et Bonhomme vit encor.

4.

Rien ne peut plus me surprendre :
Là-bas j'irai sans regret ;
Et, quand il faudra m'y rendre,
J'aurai mon paquet tout prêt.
J'ai fait quelque bien sur terre ;
Bientôt je n'en ferai plus ;
Quand je serai sous la pierre,
Je veux qu'on mette dessus :

« C'est Bonhomme
Qu'on me nomme ;
Ma gaîté fut mon trésor... »
Mais Bonhomme vit encor ! [1]

1. Dans ses *Commentaires* inédits, l'auteur donne, sur cette chanson qui est la plus caractéristique de toute son œuvre, une bien simple note : « C'est une de mes chansons qui a eu le plus de succès. Chaudesaigues la chanta d'abord, puis Malézieux, puis Levassor, puis tous les autres. Levassor qui était pourtant un artiste fort intelligent n'avait pas compris d'abord que le dernier vers du dernier couplet devait être non

Et Bonhomme vit encor !...

mais

Mais Bonhomme vit encor !...

Je lui en fis l'observation ; il se frappa le front et rétablit le sens avec les mots. »

Et c'est tout. L'aimable et simple chansonnier ne s'explique guère dans ses souvenirs personnels, — et on le comprend bien en somme, — sur cette appellation de « Bonhomme » qui est cependant restée attachée à son nom. On trouve seulement dans les *Miettes poétiques* cette accusation contre lui-même, qui prouve trop de modestie :

Parfois lourdaud,
Alors Prudhomme ;
Souvent badaud,
Alors Bonhomme :
Toujours Nadaud.

Est-ce à juste titre que l'on a mis en parallèle la simplicité volontiers naïve de son caractère et de son génie avec celle de La Fontaine qui le premier reçut de ses amis, Racine, Boileau, Molière, ce surnom, comme un vrai titre de gloire ? Il y a certes plus d'un point

de ressemblance. Mais on ne peut oublier que même en matière morale, le fabuliste eut trop d'originalité pour ne pas rester inimitable. Et d'autre part, s'il s'agit des ressources matérielles, il est aisé de constater que Nadaud fut beaucoup plus heureux que lui. Il eut même la faculté de se montrer généreux à l'égard de plus d'un homme de lettres, et n'attendit pas la fin de sa carrière pour agir ainsi. Pour ne citer qu'un trait, il est permis de dire aujourd'hui que dès le début du second Empire, l'un des plus grands poètes du siècle, le vrai prince de la poésie lyrique, toujours « saoûl de gloire et affamé d'argent », se trouvait adroitement sur son passage aux jours où il savait que Nadaud devait recevoir son dû de la part de son principal éditeur... Ajoutons que ce n'est pas le chansonnier qui a révélé ce trait inconnu de générosité. Beaucoup d'autres actes charitables de la fin de sa vie ont été publiés par ses amis ou ses biographes en leur temps.

Cette heureuse aisance ne prouve pas que Nadaud ait été un « homme d'affaires ». Jugeons-en par un détail, l'acquisition d'une propriété, dont il parle dans ses *Commentaires* : « Pendant la commune de 1871, dit-il, j'achetai près de Lyon une petite propriété de laquelle je croyais faire une chartreuse à mon usage. Plusieurs fois je me suis cru capable d'affronter la solitude : mais j'ai reconnu aussitôt que je ne pouvais me passer de société. J'ai couché trois fois à Pichenette (c'est le nom que j'avais donné à ce petit domaine). Mais je l'ai revendu quelques années après, bien entendu avec une perte considérable » Quoiqu'il ait toujours tenu à son titre de propriétaire, comme à une « marotte » suivant l'expression de M. Varloy, dans sa biographie, le bon chansonnier ne manifesta point dans l'exploitation d'une vigne, en Bourgogne, ou d'une métairie, dans le Périgord, des qualités pratiques bien brillantes. Ces chères « propriétés » prouvent du moins que Nadaud pouvait être indépendant ; aurait-il pu s'attacher à un Mécène ou à une illustre protectrice, comme fut réduit à le faire La Fontaine ? Ce n'est pas probable.

Je veux garder toute ma vie
Sur moi-même un pouvoir complet ;

Sortir lorsque j'en ai l'envie,
Et rentrer quand cela me plaît ;

Ouvrir et fermer ma fenêtre,
Garder ou vendre ma maison ;

Enfin je veux être mon maître :
Voilà pourquoi je suis garçon.

« Il apporta en toutes choses cette bonhomie et cette indépendance, a écrit avec beaucoup de vérité M. Montorgueil. Et peut-être n'a-t-il acquis cette indépendance qu'au prix de sa bonhomie. Il demanda peu, et mit son consentement parfait à un prix raisonnable. Il s'appliqua à être du mieux qu'il put le Bonhomme de sa chanson, ce petit bourgeois dont les calmes émotions font envie aux énervés que nous sommes, en cette agitée fin de siècle, le Bonhomme dont « la santé est le trésor »... La vie de Nadaud ne connut ni malheurs, ni peines, ni inquiétudes. Il se borna à vivre avec une insouciance malicieuse, un esprit sans perfidie, une gaieté sans fiel ».

A défaut d'une analyse de cette fameuse bonhomie, analyse qui ne peut trouver place ici, un trait reste à conserver encore : le bonhomme Nadaud demeura très étranger à son époque. Au début de sa carrière, Théophile Gautier avait écrit de lui : « Il a le mérite de la verve et de la vérité, ce rapsode inconnu de la reine Pomaré, ce poète de Mabille ». Et Théodore de Banville, de son côté : « Je le salue avec une grande joie. Il y a dans ses ébauches comme un reflet de l'âme de Ronsard ». Et tous deux se rencontrent pour lui prédire qu'il fera, s'il lui plaît, « du Gavarni en chansons... »

Or Nadaud ne fut point pour son époque le Gavarni prédit. Les ridicules qu'il saisissait étaient inhérents à l'humanité, sans date ni lieu. Sa chanson n'a rien de la chanson de circonstance, rien de la chanson qui se confie à la mode ou qui court au devant du succès d'un jour. Elle ne veut être ni satire, ni pamphlet, ni scandale. « L'expression d'une pensée, ou la note d'un sentiment », cela lui suffit ; il délaisse ce qui est d'une seule époque pour s'attacher à ce qui est de toutes les époques, car

« L'éternel est jeune toujours. »

La bonhomie de Nadaud est donc elle aussi classique, c'est-à-dire qu'elle n'est pas le monopole d'une génération. Elle est tout entière comme la chanson idéale, la chanson de tous les temps, dans ces deux vers :

Elle est la vertu qui chante
Et la raison qui sourit.

(Bonhomme au Caveau)

NEZ ET LUNETTES [1]

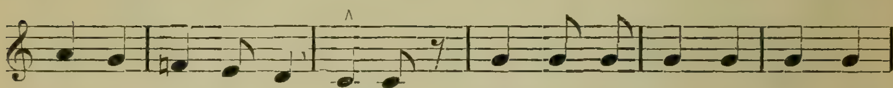
Assez mouvementé. p
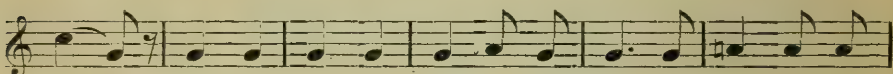


On dit, au pa - ys des sor - net - tes, Que les Grecs, les



Grecs d'au - tre - fois, N'ay-ant pas be - soin de lu - net-tes, Avaient



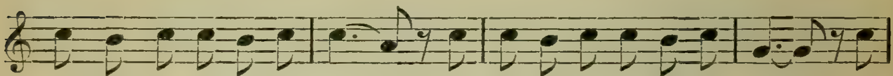
le front et le nez droits. Vin - rent my - o - pes et pres-



by - tes; A - lors il fal - lut fa - bri - quer Des ti - ges por-



tant des or - bi - tes Et des crans pour les ap - pli - quer. Les



cho - ses é-tant ain - si fai - tes, Vous ne se - rez pas é - ton - nés —— Que



l'in-ven - ti - on des lu - net - tes Ait chan - gé la for - me des nez.

1. Extrait du *Solfège poétique et musical.*

PATRIE !

DUO DÉCLAMÉ.[1]

Mouvement de marche. *p*

1re VOIX.

2e VOIX.

PIANO à 1 main.

1re voix : Par - mi les mots hu-mains, il est un nom sa-cré, Par la lan - gue tra-duit, par le cœur ins - pi - ré : Pa - tri - e !

2e voix : Par- mi les mots hu-mains, il est un nom sa - cré Par la lan-gue tra-duit, par le cœur ins - pi - ré : Pa - tri - e !

1re voix : Seul a - mour qui ja - mais ne puisse être ou - bli - é,

2e voix : *p* Seul a-mour qui ja-

1. Extrait du *Solfège poétique et musical.*

Et gran-disse a - vec l'âge ain - si que l'a - mi-

mais ne puisse être ou-bli - é, Et gran-disse a - vec l'âge ain -si que l'a - mi-

f tié : —— Pa- -tri - - e ! *p* C'est la ma-ter - ni-

f tié : —— Pa - tri - - e !

té qui porte un glaive au flanc, ——

p C'est la ma- ter - ni - té qui porte un glaive au

Qui nous don - na son lait et qui veut no - tre sang : —— *f* Pa-

flanc, Qui nous don - na son lait et qui veut no - tre sang : —— *f* Pa-

p

tri - e ! Il faut l'ai-mer vail-

p

tri - e ! Il faut l'aimer vail - lan - - - -

p

lan-te Et l'ho - no - rer meur-

te —— Et l'ho - no - rer meur - tri - - - -

en augmentant.

tri - e. En nous tout vibre ou

en augmentant.

e. —— En nous tout vibre ou chan - te, En nous tout vibre ou

f *p en*

chan-te, En nous tout pleure ou cri - e : Pa-

f *p en*

chante, En nous tout pleure ou cri-e En nous tout pleure ou cri - - e : Pa-

f *p*

élargissant. *f*

tri - e! —— Pa - tri - - e!

élargissant. *f*

tri - e! —— Pa - tri - - e!

suivez. *f*

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Il ne peut être question d'établir une bibliographie complète *des productions de Nadaud. Son œuvre, en effet, comporte surtout — et avant tout — des chansons, et les chansons échappent à une classification chronologique rigoureuse. Cela pour beaucoup de raisons.*

Il faut dire d'abord que le nombre des chansons de Nadaud est très considérable. Ses biographes estiment qu'il en composa 400, mais, à s'en tenir seulement aux chansons publiées, ce chiffre est au-dessous de la réalité. Il y a lieu d'y ajouter beaucoup d'autres chansons qui furent aussi publiées, une cinquantaine peut-être, — puis, à côté de celles que Nadaud laissa tomber dans l'oubli parce qu'elles exprimaient des sentiments intimes et très passionnés, de nombreuses chansons de guerre qui étaient trop « remplies d'illusions patriotiques » pour voir le jour au lendemain de nos défaites, en 1871. L'ensemble atteindrait facilement le chiffre imposant de 600 chansons. Et l'on ne peut oublier que toutes les chansons qui furent publiées parurent isolément, *et que l'auteur s'adressa successivement à plusieurs éditeurs.*

Il est vrai que la seule quantité *des chansons ne suffirait pas à en rendre le dénombrement impossible. Il y a un obstacle autrement grave : c'est la difficulté de donner une date certaine pour chaque publication. Seules les chansons politiques, d'ailleurs peu nombreuses, peuvent en recevoir une. Cependant ne pourrait-on pas pour les autres établir du moins une date approximative ? Pas même, car ces poèmes souples et courts ne renferment aucune indication intrinsèque ; les « chansons légères » peuvent être à coup sûr ramenées à la première période de la vie de l'auteur, mais hors de cette catégorie, on chercherait en vain à distinguer les essais du débutant, les chefs d'œuvre de la maturité, ou les productions plus solides de la vieillesse.*

La plus insurmontable des difficultés tient à ce fait qu'il y a souvent trop de différence entre la date de création et la date de publication d'une chanson. Le poète livrait sans hâte à ses éditeurs ce qu'il avait produit et gardait parfois longtemps dans

ses cartons une œuvre prête à paraître. Pour s'en tenir aux titres les plus connus, le Soldat de Marsala *fut composé du 12 au 15 février 1870, et ne parut que pendant la guerre ;* Carcassonne *fut écrite en juin 1856 et ne fut publiée que beaucoup plus tard, certainement après 1862. Il y a lieu de supposer que les* Trois Hussards, *cette touchante trilogie en miniature, fut de toutes les créations de Nadaud celle qu'il tarda le plus à livrer au public.*

Il est permis de regretter l'existence de tels obstacles. Car faute d'une bonne nomenclature des chansons, il ne nous reste plus qu'à tenter un simple « essai » de bibliographie. Or cet essai ne comprendra que la série des « recueils » de chansons et des divers autres ouvrages, — ce qui n'est évidemment pas suffisant. La véritable édition de Nadaud, c'est non pas le recueil qui ne donne ni l'accompagnement, ni le chant, c'est la chanson isolée, avec paroles et musique du chansonnier.

Ces réserves étant faites, ces simples « notes bibliographiques » permettront cependant de jalonner cette vie d'auteur si remplie. Elles suffiront à faire apprécier la remarquable activité de Nadaud dans le domaine de la poésie, de la musique et même de la prose. Elles mettront dans une belle évidence, avec des preuves matérielles à l'appui, cette faculté d'invention littéraire et musicale qui prit, chez notre poète, un si rare développement.

Les Reines de Mabille ou **la Fontaine Clara**. — Chanson publiée par l'éditeur *Larchevêque*, 27, rue Rambuteau à Paris, en 1842 ou 1843.

C'est la première œuvre du chansonnier, âgé seulement de 22 ans, et qui devint très rapidement populaire, bien que le nom de l'auteur fût inconnu.

Chansons. — Recueil publié sous le nom de l'auteur.

Sous ce titre modeste, le poète fait connaître au public ses premiers essais.

Chansons diverses. — Recueil publié par l'éditeur *Vieillot*, 32, rue de Nazareth, à Paris.

Parmi ces chansons publiées après 1848, figure le *Carnaval à l'Assemblée nationale*, qui fut interdit. L'éditeur Vieillot avait voulu le tirer à cent mille exemplaires. Son zèle fut réprimé par la police.

Ce même éditeur, auquel succéda L. Labbé, publia aussi un nombre assez considérable de chansons composées par Nadaud avant 1853.

Pandore ou **les Deux Gendarmes**. — septembre 1852.

Cette chanson isolée doit être mentionnée, à cause de sa date postérieure au coup d'État du 2 décembre, et aussi parce qu'elle est restée la plus célèbre des chansons de Nadaud.

Chansons publiées dans le « *Ménestrel* ». — 1853-1870.

Le 1er février 1853, Nadaud fit un traité avec l'éditeur *Heugel*, de Paris. Il s'engageait à lui livrer une chanson par mois. Ainsi parurent chez cet éditeur, dans le « *Ménestrel* », de très nombreuses chansons. Il cessa le 28 juillet 1870. « Au moment de la guerre, écrit Nadaud dans ses *Commentaires* inédits, mon traité avec Heugel a été déchiré. Il avait été fait pour deux ans et prorogé pendant dix-huit ans par *tacite reconduction* ». — Les chansons qui eurent le plus de vogue furent donc publiées par cette maison, pour la plus grande partie du moins : *les Deux Gendarmes, le Docteur Grégoire, la Garonne, le Nid abandonné, la Ronde enfantine des noms, Carcassonne, Vieille histoire, Ma Sœur, le Fou Guilleau,* et beaucoup d'autres. La nomenclature comprendrait facilement 250 titres. — Toutes ces chansons furent ainsi publiées séparément avec accompagnement de piano, grand format et petit format.

Collection complète [1] des chansons de Gustave Nadaud, publiée en 12 volumes, paroles et musique avec accompagnement de piano. — Paris, *Heugel.*

Cette collection est la réunion des œuvres publiées chez ce même éditeur, durant les dix-huit années antérieures à 1870.

Chansons légères de Gustave Nadaud. — Paris, *Heugel.*

Ce recueil comprend 30 chansons, paroles et musique avec accompagnement de piano.

Le Docteur Vieuxtemps, opéra comique de Salon. — Paris, janvier 1854.

Cette œuvre fut donnée pour la première fois devant l'Empereur Napoléon III, en une fête splendide qu'avait organisée la princesse Mathilde.

Une Idylle. — Paris, *L. Hachette et Cie*, 1861, in-12.

Le volume comprend environ 300 pages et cette première édition est de 4000 exemplaires.

C'est le récit charmant des mécomptes d'un jeune parisien et de son épouse qui, cédant à un amour sincère des choses de la campagne, croient pouvoir s'improviser fermiers. Ils ne tardent pas à reconnaître que la ville a du bon et ils y retournent. Ce roman simple mais original est tantôt en prose, tantôt en vers. « Il faut lire cette *Idylle*, a écrit Jules Claretie. Elle est consolante. Les verselets que Nadaud y glisse, — tels des couplets dans un vaudeville, — sont alertes et spirituels. Ils forment comme le *chœur* soulignant le récit ».

Chansons publiées dans l'« *Illustration* ». — 1862.

« Je fis en 1862 un traité avec le journal l'« *Illustration* », dit Nadaud dans ses *Commentaires* pour publier une chanson par mois avec un dessin de Gustave Doré ». — Avant cette date, et même à partir d'août 1849, diverses chansons avaient été publiées isolément dans l'« *Illustration* ».

Chansons de Gustave Nadaud, avec un portrait de l'auteur et une chanson autographe. — Paris, *Henri Plon*, un fort volume in-8°, 1865.

Il y eut au moins 8 éditions de ce recueil, avec diverses augmentations.

Chansons de salon. — Paris, *Henri Plon*, 1867, in-18.

Recueil de 89 chansons publiées sans musique. — Ces productions de la première partie de la vie de l'auteur en comportent beaucoup de célèbres : *la Valse des adieux, les Plaintes de Glycère, les Pêcheuses du Loiret, Ma Maison, etc...*

Chansons populaires. — Paris, *Henri Plon*, 1867, in-18.

Recueil de 86 chansons publiées sans musique — Ce sont encore des chansons de la première moitié de la carrière du chansonnier. Voici les plus connues : *Je pêche à la ligne, le Docteur Grégoire, Bonhomme, Pandore* ou *les Deux Gendarmes, l'Histoire du Mendiant, le Fou Guilleau, Mon ami Bernique, Carcassonne, l'Aiguilleur*, etc...

1. L'expression « complète » doit s'entendre d'une manière relative, car cette collection ne comprend pas certaines chansons éditées antérieurement par la maison L. Vieillot, devenue maison L. Labbé, — ni celles qui furent publiées pendant la guerre à Lyon, et ensuite chez Branders et Cie et chez plusieurs autres éditeurs.

Chansons légères. — Paris, *Henri Plon,* 1867, in-18.

Recueil de 70 chansons publiées sans musique.

Opérettes. — Paris, *Henri Plon,* 1867, in-18.

Le Docteur Vieuxtemps, opéra comique de salon.— *La Volière,* opéra-comique de salon.— *Porte et fenêtre,* opérette de salon. — *Le Roseau chantant,* opéra-comique de salon.

Opéras de salon. — Paris, *Heugel.*

Edition musicale comprenant : *Porte et fenêtre,—La Volière,—Le Docteur Vieuxtemps,* — et la parodie des romances.

Chansons publiées dans « l'*Univers illustré* ». — 1869.

Durant les années qui précèdent la guerre de 70, Nadaud publie dans *l'Univers illustré* une chanson par mois, avec paroles, musique et accompagnement de piano.

Chansons de Béranger mises en musique par Gustave Nadaud. — Paris, *Perrotin* [avant 1870].

Cet ouvrage est un album de 25 chansons rimées par Béranger et dont Nadaud composa la musique. On trouve ces vers dans la préface :

« J'ai voulu te rendre hommage
En joignant mon léger ramage
Aux fiers accents de ta chanson. »

Contes, proverbes, scènes et **récits en vers.** — Paris, *Henri Plon,* 1870, in-8° cavalier.

Ce volume de 280 pages fut ensuite publié avec de légères additions de manière à former 11 séries. La nouvelle publication comprit ainsi 11 brochures in-18 qui furent éditées par Tresse et Stock, à Paris. Il en fut fait deux éditions. Voici les titres :

I. — Le Conte du Garde. — Le Nid de Rossignols.

II. — L'Oraison funèbre de Madame Bourgeois. — Romances de Cottin.

III. — Examen de conscience d'une Jeune Fille. — La Chute. — Un Peintre. — L'Aigle et le Moineau. — Bonheur et Plaisirs.

IV. — Jean et John. — Le Mal du Riche.

V. — Le Suffrage universel des Bêtes. — Dimanche matin. — Le Baron de Malepeste.

VI. — Le Coucher de Monsieur. — La Fourmi dépaysée. — Le Zuyderzée.

VII. — Madame Boulard. — Le Fond et la Forme.

VIII. — Le Numéro Treize. — Une vieille Histoire. — Une Confession in-extremis.

IX. — Le Premier Quartier. — Propriétaire et Fermier. — Le Panier de fruits. — Saint Sévère, Saint Clément et Saint Juste. — En chemin de fer.

X. — Le Bouquet. — Moins que rien. — Le Parasite. — Une Énigme.

XI. — L'Étoile. — Un Succès. — Le Roseau chantant.

Contes, Scènes et Récits. — Paris, *Librairie des Bibliophiles,* in-18 jésus.

C'est le même livre que celui de 1870, mais en édition de luxe avec six eaux fortes de Butin.

Chansons publiées à Lyon pendant et après la guerre de 70-71.

Avec cette simple indication : *Publication nouvelle, paroles et musique de Gustave Nadaud,* parut en 1871 à Lyon une série de chansons chez l'éditeur Adrien Rey, rue de Lyon, 17 (Imprimerie Lany, à Lyon). — Parmi ces productions on peut retenir surtout : *Nostra Culpa, Général et Soldats, Réactionnaire, l'Infaillible, l'Océan,* etc...

Mes notes d'infirmier. — Paris, *Henri Plon,* 1871, in-16.

Petit volume de 172 pages renfermant une trentaine de récits, tableaux pittoresques, évocations patriotiques, drames tragiques et anecdotes de sentiment, — et laissant concevoir une idée curieuse de l'organisation sanitaire de cette tragique époque.

Chansons. — Paris, *Librairie des Bibliophiles*. [après 1870].

Les rois recueils publiés par l'éditeur Henri Plon en 1867 reparurent plus tard comme édition de luxe, avec douze eaux-fortes d'Edmond Morin, et formèrent 3 volumes de la *Petite Bibliothèque artistique*. — Il y eut un tirage in-16, et un autre tirage en grand format (in-8°).

Chansons nouvelles. — Paris, *Plon et Cie*, in-18 [après 1870].

Nouveau recueil de chansons publiées sans musique et faisant suite aux trois recueils de même format publiés par l'éditeur Henri Plon en 1867.

Chansons inédites. — Paris, *Plon et Cie*, in-18, 1876.

Nouveau recueil comprenant 78 chansons publiées sans la musique et faisant suite au recueil précédent comme aux trois recueils de 1867. Parmi ces chansons on relève : *le Père Chrétien, Pour ma patrie, La Jeune Fille en deuil, Entre Lyon et Coudrieu, le Cygne, etc...*

La chanson depuis Béranger.

Petite brochure composée et vendue au profit de la « petite caisse des chansonniers ». L'auteur étudie successivement l'œuvre de tous les chansonniers grands et petits (environ 80) depuis Béranger et Musset, et dont la plupart sont aujourd'hui ignorés du public.

Chansons choisies de Gustave Nadaud, illustrées par ses amis. — Paris, *Ateliers de reproduction artistique* (imprimerie P. Mouillot), 1881, in-f°, 2 vol.

C'est l'édition la plus remarquable de la carrière du chansonnier; elle en marque peut-être aussi la date la plus importante. Les circonstances qui l'amenèrent sont ainsi racontées par l'auteur dans ses *Commentaires* : « Le peintre Camille Bernier avec qui je m'étais étroitement lié, donna un grand dîner de peintres auquel je fus invité et dont je devais être le héros. En effet, au dessert, Bernier se leva et dit à ses convives : « Messieurs, nous avons là un ami qui pendant vingt-cinq ans a été notre joie ; nous allons tous nous mettre à illustrer ses chansons, chacun son dessin au moins, et qu'on se le dise ! » Ce fut une acclamation ; ce fut aussi une traînée de poudre, car *on se l'était dit* et de toutes parts, les peintres que je connaissais, d'autres que je connaissais peu, d'autres que je ne connaissais pas vinrent me voir, me parlèrent, me firent parler ; tous voulaient concourir à cette œuvre.

Malgré cet empressement et cette bonne volonté générale, j'ai mis plus de deux ans à réunir les soixante dessins qui ornent cette édition. Ils n'ont pas tous la même valeur artistique, mais ils ont tous la même valeur d'affection... C'est un de mes amis peintre, Wattelin qui m'a mis en rapport avec la maison Dallez. La musique a été gravée par Parent. »

Le premier volume comprend 100 chansons ; le second 99. Le tirage fut de 2000 exemplaires. A côté des reproductions des tableaux de C. Bernier, Philippe Rousseau, Vernet-Leconte, figurent des dessins excellents de Rosa Bonheur, G. Doré, J.-P. Laurens, J.-J Weerts, Claudius Jacquand, etc...

Chansons légères de Gustave Nadaud. — Paris, *Ateliers de reproduction artistique* (imprimerie P. Mouillot), 1881, in-f°.

Le titre indique assez que ce volume n'est pas destiné à un public aussi étendu que les deux précédents ; cette remarque est de l'auteur lui-même dans un avant-propos de quelques lignes.

Théâtre de fantaisie, scènes et comédies. — Paris, *Tresse*, 1883, in-18.

Ce volume comprend les pièces suivantes : *Entre deux chaises*, — *Similia contrariis...*, — *Miss Arabella*, — *L'Insecte anonyme*, — *Albertine*, — *M. Nitouche*, — *Cent francs*, — *La Cravache*, — *Le Soufflé au tapioca*, — *Les mal mariées*, — *Personnelle*, — *Au bord du lac*, — *Un mariage posthume*. — 257 pages.

Une Idylle, avec onze planches hors texte, d'après les dessins d'Albert Aublet. — Paris, *Librairie des Bibliophiles* (Imprimerie D. Jouaust), 1883, in-8° colombier.

C'est la seconde édition de l'ouvrage publié en 1861, mais cette fois avec un véritable luxe et onze excellentes eaux-fortes. — « Tirage à petit nombre. »

Solfège poétique et musical. — Paris, *Hachette et Cie*, in-8° (1886).

Brochure de 52 pages renfermant 16 morceaux destinés à l'enfance, suivis de la notation musicale pour deux voix et de l'accompagnement au piano à une main.

Chansons à dire ou à chanter. — Paris, *Tresse et Stock*, 1883, in-18.

Ces chansons disposées d'après un ordre nouveau en plusieurs catégories sont prises dans les recueils antérieurs. — Il y a eu jusqu'à présent 5 éditions de ce volume ; la dernière est de 1912.

Nouvelles chansons à dire ou à chanter. — Paris, *Tresse et Stock*, juillet 1889, in-18.

Le sous-titre porte cette mention : « chansons plus ou moins récentes », « chansons anciennes non publiées jusqu'à présent ». Cet ouvrage a eu jusqu'à présent 3 éditions ; la dernière est de 1910.

Miettes poétiques. — Paris, *Librairie des Bibliophiles* (Imprimerie D. Jouaust), 1883, in-12.

Les 175 pages de cet ouvrage renferment une quantité considérable de distiques, quatrains, sonnets et variétés échappées d'une plume toujours très alerte et pleine d'à-propos.

Derniers chants. — Paris, *Fouquet*, 1889, in-f°.

Recueil de 28 chansons avec chant et accompagnement de piano. Au milieu de ces perles retrouvées se rencontrent *les Trois Hussards, le Marchand de peaux, Mon clocher, les Deux Portraits, etc...*

Souvenirs et récits d'un vieux Roubaisien. — Roubaix, *Reboux*, 1892, in-8°.

Recueil d'histoires amusantes dans lesquelles on trouve des rencontres comiques avec dialogues dignes de Courteline, — et aussi des études intéressantes sur les chansonniers et musiciens du pays.

Un Double aveu, Scène pour deux jeunes filles. — Paris, *Tresse et Stock*, in-18.

Petite pièce en une scène qui fut jouée par deux artistes de la Comédie-Française, Mlle Reichemberg et Mlle Ludwig.

Théâtre. — Paris, *Tresse et Stock*, 1893, in-18.

Ce volume de théâtre comprend d'abord une tragédie dans le genre classique, *Azaï*, — puis *Maître Salvador* qui fut reçu mais non joué à la Comédie Française, — *Dubois d'Australie* qui fut représenté au Gymnase, — un vaudeville, *le Chansonnier des Grâces*, et enfin des pièces diverses, *le Pays des Oiseaux*, — *le Clavecin*, — *les Deux Remariés*, — *Nos gens et Nous*, — *Cousin et Cousine... encore !* — *Devoirs de Vacances*. — 349 pages.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE ALPHABÉTIQUE

de toutes les chansons contenues dans le présent volume

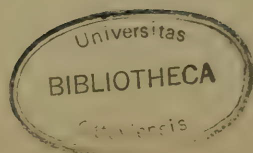
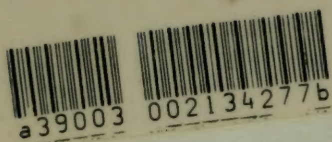




TABLE DES GRAVURES

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie 41, RUE DU METZ, LILLE. — 1.314.


a39003 002134277b